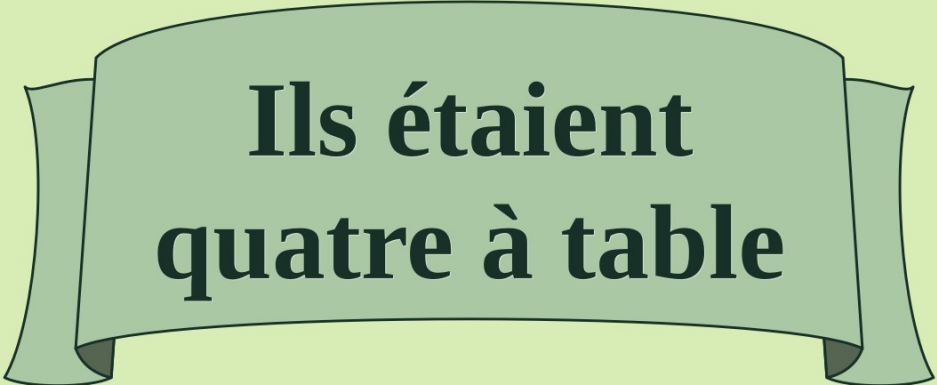




Ils étaient quatre à table

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Suspense Insolite Mystère

JOHN DICKSON
CARR

ILS ETAIENT
QUATRE
A TABLE

Nevelles Éditions Conville

Ils étaient quatre à table

Collection « Le miroir obscur »

Suspense – Insolite – Mystère

dirigée par Hélène et Pierre Jean Oswald

« Je vivais en un monde où tout était normal, ordinaire stable. Mais quand on présentait devant ce monde un genre particulier de miroir, l'image n'était plus normale, ni ordinaire, ni stable. »

Howard Fast.

(Voir en fin de volume la liste des titres parus.)

Dessin de couverture

par Jean-Claude Claeys

Maquette : Studios Knack/Créature

John Dickson Carr

Ils étaient quatre à table

Roman

Traduit de l'anglais par M^{me} J. -P. Dubois

Introduction par François Rivière



Nouvelles éditions Oswald

*La première édition de cet ouvrage
a paru, sous le même titre,
aux Éditions Ditis,
à Genève en 1945,
dans la collection « Détective-Club »*

Titre original :

Death in five boxes

Si vous souhaitez être tenus régulièrement au courant de nos publications il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à *NéO*, 38, rue de Babylone, 75007 Paris, en nous précisant, s'il vous plaît, quels genres littéraires vous intéressent le plus.

ISBN : 2-7304-0197-0

© *Nouvelles éditions Oswald (NéO) 1983*
38, rue de Babylone, 75007 PARIS

John Dickson Carr, Magicien ès-Crimes...

Lorsqu'ils ne s'ouvrent pas sur une scène de train, comme *Les sept boules de cristal* d'Hergé, les romans de John Dickson Carr commencent par une « ambiance » de Londres évoquant irrésistiblement *La marque jaune* d'Edgar P. Jacobs. Et si l'allure générale des intrigues de ce romancier fait référence – et de façon concertée – à l'univers onirique et d'une logique ébouriffante des contes policiers de Chesterton, l'atmosphère de plus d'un de ses livres possède un attrait qui ne peut laisser indifférent l'amateur des bandes dessinées de l'école belge. Et c'est aussi, précisément, parce qu'il ne manquait jamais l'occasion de faire de ses œuvres d'habiles miroirs référentiels – on devrait dire : révérentiels – que Dickson Carr nous fascine tout particulièrement. Écrivain de connivence chaleureuse, auteur pour écrivain et amateurs éclairés, mais capable aussi d'émerveiller tous les autres, cet homme protéen a rempli le monde suggéré par la longue liste de sa bibliographie, d'un nombre incroyable de livres et d'écrivains, vrais ou faux, qui jouent toujours un rôle appréciable dans le déroulement de l'anecdote. Au fond, Dickson Carr/Carter Dickson, ce Janus « bifrons » du *Détective Novel*, se sera montré bien plus bibliophile qu'Ellery Queen, jouant sur le mode de la fantaisie légère, à la limite de l'insolence, avec toutes les composantes d'un environnement pourtant furieusement « queenien » !

Sans doute y avait-il dans son jeu, plus de malice que d'humour – je songe à celui, typiquement juif new-yorkais, de Dannay et Lee – dans sa pratique, des restes aussi de cette insolence qui dut être une des constantes de la vie du jeune garçon américain qui hanta au début de ce siècle les aînés du Congrès Américain – où siégeait son père Wooda N. Carr -et demanda un jour à Woodrow Wilson pourquoi « il s'appelait comme ça »... Une insolence nourrie de littérature, de théâtre shakespearien et un amour pour la magie des situations bien plus que des mots. Dans *Le naufragé du Titanic*, un de ses chefs-d'œuvre, Carr cite le manuel de *Magie moderne* d'un certain professeur Hoffmann, maître à penser de Harry Houdini et de ses pairs : « La première règle à suivre pour le néophyte est la suivante : ne jamais révéler à l'assistance ce qu'il veut faire. Si vous laissez deviner vos intentions, vous éveillerez immédiatement les soupçons et vous augmenterez ainsi les chances d'être découvert. » Déconcertante naïveté ? Ou jubilation intense du romancier qui sait qu'en appliquant, à la lettre, ces conseils pour débutant-illusionniste, il parviendra, lui,

le magicien du roman criminel, à entraîner le lecteur dans une aventure pleine du plus impénétrable mystère ! Ayant découvert, en effet, que le genre littéraire le plus proche de la magie n'était autre que celui mettant en scène, avec la même science du *bluff*, le spectacle fascinant du *Whodunit*, terme appliqué à l'origine aux pièces fameuses qui firent florès sur les scènes de Broadway (*The Cat and the Canary*, de John Willard, *The Gazebo* d'Alex Coppel, *La chauve-souris* de Mary R. Rinehart, etc.), John Dickson Carr, dès *La chambre ardente*, le plus « vicieux » de ses livres, appliqua la méthode la mieux capable de mystifier son auditoire ébahi. Mettant celui-ci dans une ambiance propice, n'éclairant que l'endroit précis où, sur scène, se passe l'événement susceptible d'accaparer l'attention de sa victime, il parvint très rapidement à créer cette touche d'irréalité qui baignera toujours les grands moments de ses livres. La méthode Dickson Carr est, à proprement parler, indescriptible, et c'est ce qui fait son charme et notre plaisir. Mais nul doute qu'elle doive passablement à toute une tradition littéraire qu'il faut retrouver en Grande-Bretagne, à l'époque (victorienne) où les contes de mystère, mi-policier, mi-fantastique, connaissaient un vif succès : et ce n'est pas un hasard, si, à la fin de *La main de marbre*, notre auteur prétend – par la bouche de son protagoniste – que le souvenir qu'il a de *La bête à cinq doigts*, un conte très célèbre de William F. Harvey, a servi de révélateur à l'énigme !...

Dans le livre que vous allez découvrir et qu'au vu de sa rareté, je me permettrai de qualifier d'incunable, le D^r Sanders, héros de cette sombre affaire, ne vous apparaîtra peut-être pas comme un total inconnu. Sans doute l'avez-vous déjà rencontré dans cet autre admirable roman de détection baptisé *Le lecteur est prévenu*. Cette fois, c'est au débotté que Sanders, bientôt rejoint par l'inspecteur en chef Masters, est jeté dans le drame. Et la scène que lui présente Marcia Blystone – qui joue en quelque sorte le rôle d'assistante du magicien – ressemble à une sorte de « nature morte » destinée, une fois pour toutes, à jeter les spectateurs dans un désarroi total. Cet état de fait sera, bien sûr, habilement exploité par l'auteur et nous serons, à la suite de Sanders et son ami policier, amenés à marcher sur les traces du mystérieux criminel. Et, une fois encore, l'art du conteur nous ravira au morne déroulement de plus d'un roman de détection, par la grâce d'un style enjoué, d'une manière « enlevée » de stimuler la marche du récit. Dickson Carr avouait que ses compagnons de rêve préférés, lorsqu'il était enfant, étaient, à la fois, d'Artagnan, Sherlock Holmes – on s'en serait douté – et le *Magicien d'Oz*, la créature étonnante de Frank L. Baum. Cet éclectisme, qui lui fait honneur, prouve que l'inspiration de Carter Dickson, lui a fourni de brillantes armes pour nous captiver. Car ce qui nous guide dans la recherche de la vérité, tandis que nous acceptons benoîtement d'être totalement

« berné » par ce magicien des lettres, c'est l'assurance que l'aventure vaut la chandelle, que ce qui nous attend dépasse la froide *ratiocination* – comme disait Poe – et que le mystère qui nous dépasse est le fruit d'une jubilation qui nous appartient à nous, autant qu'à l'auteur. Celui-ci rit sous cape, mais nous ne saurions lui en vouloir, tant déjà la lueur qui perce à travers le « fog » londonien, comme au temps du Grand Détective, semble sourdre de nulle part dans le mystère immense d'une éternelle nuit.

François Rivière,

mars 1983.

I

ILS ÉTAIENT QUATRE À TABLE

Il était une heure du matin lorsque le D^r Sanders quitta son laboratoire. Fatigué par de longues recherches au microscope, il avait décidé de rentrer chez lui à pied pour respirer un peu d'air frais.

L'Institut de médecine légale est situé dans Bloomsbury Street. Au moment où Sanders s'engageait dans Great Russel Street, il commença à pleuvoir. La rue qui s'étendait à perte de vue devant lui était déserte et la pâle lumière des réverbères faisait paraître encore plus sombres les façades des maisons.

L'une d'elles pourtant était éclairée. C'était un bâtiment étroit, qui devait dater du XV^e siècle et servait apparemment de siège à des bureaux. Sanders en s'approchant vit au dernier étage deux fenêtres brillamment éclairées.

Au même instant, une voix féminine résonna à ses oreilles.

— Excusez-moi, Monsieur...

Il se retourna et distingua, sous un réverbère, une jeune fille nue-tête et vêtue d'une jaquette de fourrure.

— Vous êtes bien le D^r Sanders, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix timide.

— Mais oui, parfaitement.

— Et vous avez affaire avec la police...

— Avec la police ? Pas d'une manière directe, non.

La jeune fille s'approcha de quelques pas.

— Oh, je vous en prie, ne dites pas le contraire ! reprit-elle en crispant nerveusement les mains. Je sais que vous êtes en rapport avec la police. Je vous ai entendu déposer au procès Holtby comme expert...

— C'est exact, il m'arrive aussi de travailler pour le parquet. Mais pourquoi ces questions, que se passe-t-il ? Puis-je vous être utile à quelque chose ?

Elle était maintenant tout près de lui, et il pouvait l'examiner à son aise. Des gouttes de pluie brillaient sur son front et ses longs cheveux étaient rejetés en arrière ; elle avait un petit nez droit et de beaux yeux sombres. Sanders la trouva très jolie.

— Voici de quoi il retourne : ce soir, avant de quitter la maison, mon père a fait son testament. Je ne comprends pas les raisons qu'il a pu avoir d'agir ainsi et je suis terriblement inquiète.

Le jeune homme la regarda sans comprendre.

— Vous pensez que je vous raconte là une histoire absurde, mais je vous assure que c'est la vérité ; je vais tout vous expliquer... Mais auparavant, voulez-vous me rendre un service ? Mon nom est Marcia Blystone. Peut-être connaissez-vous mon père, Sir Dennis Blystone. Voyez-vous ces deux fenêtres éclairées ? J'aimerais que vous montiez là-haut avec moi... quelques minutes seulement... je vous en prie !

— Très volontiers, mais pourquoi ?

— Parce que je n'ose pas monter seule...

John Sanders hésita, un peu gêné ; il tenta de dissimuler son embarras en disant d'un ton bourru :

— Vous ne devriez pas vous exposer ainsi sans chapeau à la pluie.

— Je ne me serais jamais adressée à un agent de police, expliqua Marcia d'un air confus. Mais quand je vous ai vu arriver et que je vous ai reconnu, j'ai pris mon courage à deux mains.

Tout en parlant, ils s'étaient approchés de la maison. Sanders s'effaça pour laisser passer la jeune fille et ils pénétrèrent dans le vestibule. Une porte vitrée les séparait d'un escalier et, à gauche, une liste dactylographiée indiquait les noms des locataires. Sanders frotta une allumette et lut :

Rez-de-chaussée : Mason & Wilkins, expertise de livres.

1^{er} étage : Les fils de Charles Delling, régisseurs.

2^e étage : Société d'importation Anglo-Égyptienne.

3^e étage : Félix Haye.

— C'est là, chuchota la jeune fille, chez Félix Haye. Ce n'est pas un bureau, mais un appartement. Vous voulez bien monter avec moi, n'est-ce pas ?

La porte vitrée n'était pas fermée à clé. Sanders l'ouvrit et frotta une deuxième allumette.

— À en juger par ces deux fenêtres éclairées, dit-il, M^r Haye n'est pas encore couché. C'est pourquoi j'aimerais bien savoir, Miss Blystone, ce qu'il faudra que je dise quand on m'ouvrira la porte.

— Si l'on vous ouvre, vous n'aurez qu'à expliquer que vous êtes une connaissance à moi et que nous revenons d'une soirée chez des

amis. Je me charge du reste. Mais si personne ne vient...

— Eh bien ?

— Je ne sais pas ce qu'il faudra faire, avoua Marcia sur le point de fondre en larmes.

Sanders était de plus en plus embarrassé. De quoi se mêlait-il, après tout ? Cependant, il se sentait étrangement attiré par cette jeune fille. Il chercha à tâtons dans l'obscurité le commutateur et, ne le trouvant pas, sortit à nouveau sa boîte d'allumettes.

Les marches de l'escalier, recouvertes de linoléum, craquaient sous leurs pas. Au deuxième étage, Sanders heurta du pied quelque chose ; à la lueur de son allumette, il reconnut un parapluie ; sans doute avait-il été oublié là par son propriétaire. Avant qu'il eût eu le temps de le retenir, l'objet s'était mis à rouler bruyamment le long de l'escalier ; il heurta la rampe, roula encore quelques marches et s'arrêta enfin.

Sanders redescendit pour le ramasser. En se baissant, il remarqua avec surprise un reflet métallique qui brillait entre le manche et l'étoffe du parapluie. Intrigué, il saisit le corbin, puis il eut l'idée de le tirer à lui. À son intense stupéfaction, le parapluie se sépara en deux parties et une épée apparut... Sa lame effilée mesurait environ un demi-mètre de long, et Sanders, en l'examinant de plus près, vit qu'elle portait des traces de sang.

Au même instant, il ressentit une vive brûlure au doigt et fut obligé de lâcher l'allumette carbonisée qu'il avait gardée à la main. De nouveau, l'escalier fut plongé dans l'obscurité. Comme il se demandait si Marcia avait remarqué son étrange découverte, il l'entendit qui l'appelait à voix basse :

— Que se passe-t-il ?

À ce moment quelqu'un tourna un bouton électrique et l'escalier s'éclaira. Sanders leva les yeux et vit la jeune fille qui se cramponnait à la rampe d'un air effrayé.

— Tout va bien, répondit-il. Montez, je vous suis.

Un homme se tenait devant une porte entr'ouverte au deuxième étage. Ce devait être un employé de bureau. Sanders lut sur la plaque : *Société d'importation Anglo-Égyptienne, S.A., Direction : B.G. Schumann.* L'employé, qui tenait un linge, venait apparemment de se laver les mains. Son crâne chauve luisait, bordé d'une mince couronne de cheveux gris.

— Il m'a semblé entendre du bruit dans l'escalier, dit-il. Quelqu'un serait-il tombé ?

— Ce n'est qu'un parapluie, répondit Sanders en le lui tendant. Vous appartient-il ? Nous l'avons trouvé à l'instant.

Le parapluie paraissait tout neuf. L'homme lui lança un regard dédaigneux.

— Un parapluie... marmonna-t-il déçu, comme s'il s'était attendu à autre chose. Non, ce n'est pas le mien. Probablement appartient-il à l'un des locataires de la maison.

Ce disant, il leva les yeux vers l'étage supérieur, où se trouvait l'appartement de Félix Haye. Puis, se passant le linge sur les mains, il ajouta poliment :

— Le commutateur se trouve là en face. Je vous prie de bien vouloir éteindre quand vous redescendrez. Merci.

Comme il s'apprêtait à regagner son bureau, Marcia demanda :

— Mr. Haye est-il chez lui en ce moment ?

— Certainement, répondit l'autre après une légère hésitation.

— Savez-vous, par hasard, s'il a des visites ?

— Oui, je crois. Heureusement, ils n'ont pas fait trop de bruit. Depuis une heure au moins, je n'entends plus rien. Au début, j'étais loin de penser qu'ils se tiendraient si tranquilles. Ils ont commencé par rire et hurler comme des sauvages en trépignant tant qu'ils pouvaient. Je ne comprends pas...

Il s'interrompit tout à coup, comme s'il en avait déjà trop dit, rentra dans son bureau et referma doucement la porte derrière lui.

Sanders jeta un regard à la jeune fille, puis monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de Félix Haye. Arrivé sur le palier, il appuya sur le bouton de la sonnette et attendit. Personne ne vint. Il sonna une deuxième fois, puis une troisième. Toujours pas de réponse. Sanders tourna alors la poignée de la porte et celle-ci s'ouvrit.

— Je ne sais pas ce qui se passe, dit-il, en se penchant par-dessus la rampe, à la jeune fille, qui était restée dans l'escalier. Je n'entends aucun bruit, mais la porte est ouverte. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose. Je vais entrer, mais vous resterez en bas jusqu'à ce que je vous appelle. Auparavant, dites-moi encore... que craignez-vous au juste ? Je veux dire, qui pensez-vous trouver dans cet appartement ?

— Mon père !

Sanders pénétra dans le hall, brillamment éclairé. Le parquet était recouvert d'un épais tapis brun, les murs revêtus de riches lambris. Le propriétaire n'avait apparemment pas pu se résoudre à faire transformer ce bel appartement de style ancien en bureau, comme cela

avait été le cas pour les autres étages de la maison. Sanders, surpris par ce luxe inattendu, resta un long moment immobile à contempler les délicats ouvrages de menuiserie qui ornaient les murs, tandis que la pluie qui tombait sur le toit faisait entendre son bruit monotone.

Dans ce hall, il y avait trois portes fermées. Une quatrième leur faisait face, ouverte celle-là : Sanders vit une petite cuisine, dans laquelle personne ne se trouvait. Il cria deux fois « Hello ! » mais ne reçut aucune réponse. Il ouvrit une des portes au hasard et se trouva dans une vaste salle à manger dont les fenêtres donnaient sur la rue.

Alors il comprit pourquoi tout était si tranquille autour de lui...

Dans cette pièce luxueuse, aux murs ornés de peintures, quatre personnes étaient assises autour d'une table, immobiles, comme frappées de paralysie. À l'une des extrémités de la table se tenait une jeune femme, vêtue d'une élégante robe du soir ; sa tête retombait sur son épaule. À sa gauche, un homme âgé, aux cheveux blancs, était recroquevillé sur sa chaise ; en face de lui, un troisième convive était affaissé et enfin, à l'autre bout de la table, Sanders vit un bonhomme corpulent, au crâne chauve bordé d'un soupçon de cheveux roux. Par sa haute stature il dominait les trois autres, et ses traits figés avaient gardé une expression enjouée. On eût dit un moine paillard surpris au milieu de ses libations...

En bas, dans la rue, un lourd camion passa, faisant trembler les verres sur la table. Sanders crut voir les quatre personnages bouger imperceptiblement...

Morts ?

Cela semblait peu probable, car en entrant dans la pièce, il avait perçu comme un râle. Il se dirigea rapidement vers la jeune femme ; elle s'était coupée en laissant retomber devant elle son verre à cocktail et sa main, couverte de bagues, saignait. Le pouls était très rapide, environ cent vingt pulsations à la minute. Sa peau présentait des taches rougeâtres, ses yeux étaient clos. Sanders souleva une de ses paupières et comprit : la pupille était tellement dilatée que l'iris ne formait plus qu'un mince anneau.

En hâte il fit le tour de la table pour examiner les autres convives : ils présentaient tous les symptômes d'une grave intoxication.

Le plus âgé semblait particulièrement mal en point. La tête renversée sur la table, il respirait avec effort, et son souffle éparpillait les cendres contenues dans un cendrier placé devant lui. Il avait également bu dans un verre à cocktail. L'homme qui lui faisait face était, lui aussi, gravement intoxiqué, mais sa vie ne paraissait pas en danger. Il ne devait pas avoir plus d'une quarantaine d'années. Malgré

l'état de prostration dans lequel il se trouvait, Sanders fut frappé par son visage aux traits énergiques et par ses mains soignées dont le petit doigt avait la même longueur que l'annulaire. Devant lui était posé un grand verre à whisky.

Lorsqu'il se tourna vers le quatrième personnage pour l'examiner à son tour, Sanders eut un brusque mouvement de recul. L'homme était mort.

Un bref examen le renseigna. La mort remontait à une heure au moins, il n'y avait plus rien à faire.

Mais en ce qui concernait les autres victimes, il fallait agir au plus vite, téléphoner pour commander une ambulance et avertir la police. Sanders chercha des yeux l'appareil téléphonique et le découvrit près de la fenêtre, posé sur un guéridon. Il enveloppa le récepteur de son mouchoir avant de le saisir et voulut composer le numéro d'appel. Mais il s'aperçut alors que les fils avaient été coupés.

— Docteur Sanders ! appela Marcia du hall où elle avait fini par entrer. Il l'entendit qui se rapprochait et, voulant lui éviter le pénible spectacle qu'il venait de découvrir, il se précipita à sa rencontre et ferma derrière lui la porte de la salle à manger.

La jeune fille était très pâle.

— Je n'en pouvais plus d'attendre ainsi, murmura-t-elle. Est-ce que mon père...

— Dites-moi d'abord : est-il grand et plutôt fort de taille, est-il chauve avec quelques...

— Non, non ! C'est Mr. Haye. Mais où se trouve mon père ? Et qu'est-il arrivé ?

— Au cas où Sir Dennis Blystone se trouverait parmi les gens que je viens d'examiner, vous n'avez aucune inquiétude à avoir. Rien de grave n'est arrivé à personne, sauf à Mr. Haye. Ils ont tous été intoxiqués, mais encore une fois, pour les autres ce n'est pas sérieux. Décrivez-moi vite votre père.

— Il est... comment vous expliquer ? Il a un air très distingué. Vous pourriez le reconnaître immédiatement à ce détail que son annulaire et son auriculaire sont de la même longueur. Maintenant, laissez-moi entrer, je vous prie !

Sanders se plaça devant la porte pour l'empêcher de passer.

— Votre père se trouve là, Miss Blystone. Je vous répète qu'ils ont été empoisonnés... avec de la belladone ou de l'atropine, je pense. Mais ils s'en tireront – à part Mr. Haye, qui est mort. Il faut de toute urgence les faire transporter à l'hôpital. Je descends pour téléphoner

et je vous permets d'entrer dans cette pièce, mais à une condition : promettez-moi que vous ne toucherez à rien. Puis-je compter sur vous ?

— Oui, répondit Marcia après un court silence. Je vous le promets. Ainsi donc, Mr. Haye est mort...

Sanders était déjà dans l'escalier. En passant, il prit le parapluie qu'il avait déposé contre le mur quand il était entré. Il y avait une chose qu'il n'avait pas dite à Marcia : c'est que Félix Haye n'était pas mort pour avoir absorbé du poison. Il portait dans le dos une profonde blessure, faite par une lame effilée...

II

ATROPINE ET PARAPLUIE

— Un instant, je vous prie, dit Sanders.

L'employé de la Société d'importation Anglo-Égyptienne, qui avait revêtu entre-temps un pardessus sombre et un chapeau râpé, semblait sur le point de partir. Sanders remarqua qu'il ne fermait pas à clé la porte de son bureau. Se dirigeant vers l'escalier à petits pas circonspects, il s'apprêtait à descendre lorsqu'il entendit Sanders qui l'interpellait.

— C'est à moi que vous parlez ? demanda-t-il en se retournant vers le médecin, qui l'avait rejoint.

— Oui. Je suis le D^r Sanders, de l'Institut de médecine légale. Puis-je utiliser votre téléphone un instant ? Il s'est passé là-haut des choses assez bizarres. Je viens de découvrir plusieurs cas d'intoxication grave. Mr. Haye est mort.

L'employé proféra un juron qu'on n'eût pas attendu d'un homme à la mine aussi effacée. Il revint sur ses pas et ouvrit la porte de son bureau.

— Le téléphone se trouve là, sur la table, dit-il à Sanders en le laissant passer devant lui. Je ne m'étonne pas qu'il soit arrivé quelque chose chez Mr. Haye. Il jouait toujours aux autres des tours stupides. Je crois que je ferais mieux de monter tout de suite. Schumann est aussi là-haut.

— Schumann ?

L'homme fit un signe affirmatif et montra du doigt la plaque sur la porte : Direction : B.G. Schumann. Mais au lieu de monter, comme il en avait manifesté l'intention, il resta planté là, hésitant, tandis que Sanders composait le numéro de l'hôpital Gifford. Enfin il demanda :

— Comment va la jeune femme ?

— Elle est très courageuse, quand on pense que son père est parmi les victimes de cet empoisonnement, répondit Sanders les yeux fixés sur l'appareil.

— Son père ? répéta l'employé sans comprendre. Puis il reprit : Mais je ne parle pas de la personne qui est montée avec vous ! Je veux dire la jeune femme que vous avez trouvée là-haut, Mrs. Sinclair.

— Sa vie n'est pas en danger.

Sanders appela encore la station de police la plus proche. Puis, se retournant, il vit que le petit homme avait disparu. Il reprit le parapluie et monta. Marcia Blystone était assise dans le vestibule, sur un bahut. Elle avait étendu ses longues jambes gainées de soie et fixait rêveusement la pointe de ses souliers. Lorsqu'elle entendit Sanders approcher, elle leva les yeux sur lui et il fut frappé par l'étrange résolution qu'il lut dans son regard.

— Dites-moi la vérité, va-t-il mourir ?

— Non.

— Qui est la femme qui se trouve avec eux ?

— L'employé que vous avez vu tout à l'heure dit que son nom est Mrs. Sinclair. Je ne sais rien de plus. Avez-vous reconnu quelqu'un, à part Sir Dennis Blystone ?

— Oui, Mr. Haye... Il ne reste plus qu'un homme que nous ne connaissions pas, celui qui a les cheveux blancs. Mais au nom du ciel, qu'est-il arrivé ? Vous m'avez dit qu'ils ont été intoxiqués avec de la belladone ?

— Ce devait être plutôt de l'atropine.

— De l'atropine... Vous croyez donc que quelqu'un a voulu les empoisonner tous les quatre ?

— Ce n'est pas impossible. Mais il se peut aussi qu'on ne se soit servi d'atropine que pour les endormir. C'est une drogue qui, à haute dose, provoque une sorte de délire ; avant que la victime ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrive, elle est paralysée. Mais dites-moi, Miss Blystone, ne pourriez-vous pas nous fournir quelques indices utiles concernant cette affaire ?

— Moi ?

— Mais oui. Qu'avez-vous craint au juste pour votre père lorsque vous avez appris qu'il viendrait ici ?

Elle le regarda étonnée, comme si elle ne comprenait pas sa question. Et pourtant, l'angoisse qu'elle avait manifestée tout à l'heure n'était pas feinte, Sanders en était convaincu.

— Je... je ne vois pas ce que vous voulez dire, répondit-elle.

— Mais pensez à ce que vous m'avez raconté tout à l'heure, reprit Sanders avec une légère impatience dans la voix. Vous devez savoir quelque chose.

— Je sais que mon père ne pouvait pas sentir Mr. Haye. Et pourtant, il a décidé de venir le voir ce soir même. Quelques heures

avant de sortir, il a fait venir son avocat et il a rédigé son testament. Et tout son comportement m'a semblé très bizarre. Il...

— Parlez sans crainte, Miss Blystone.

— Peu avant de sortir, il a pris quatre montres avec lui.

— Comment, quatre montres ?

— Mais oui, je n'ai pas rêvé ; c'est la stricte vérité. Jefferson, le valet de chambre de mon père, l'a vu quand il les a mises dans ses poches. Il m'en a parlé parce que, lui aussi, il a trouvé cela curieux. Après avoir revêtu son smoking mon père a réparti ces montres dans les poches de son veston et de son pantalon. L'une d'elles provenait de la chambre de ma mère, il a emprunté la seconde à Jefferson ; les deux autres lui appartenaient.

L'idée que Sir Dennis Blystone devait avoir l'esprit dérangé effleura Sanders.

— Sapristi, pourquoi avait-il besoin de quatre montres ? fit-il perplexe.

— Je me le demande. Si je le savais, je ne me ferais pas tant de souci.

— A-t-il encore ces montres sur lui ?

— Je n'en sais rien. Vous m'avez défendu de rien toucher. Je me suis seulement assurée qu'il vivait encore. Elle le regarda tranquillement dans les yeux et ajouta : Vous avez vu que Félix Haye n'est pas mort empoisonné, mais qu'il a été assassiné, probablement avec l'épée que vous avez trouvée dans ce parapluie...

— C'est exact, répondit Sanders.

Il y eut un court silence, puis Marcia reprit :

— Peut-être quelqu'un a-t-il essayé de tous les tuer avec cette drogue ou peut-être a-t-on seulement voulu les endormir...

— Vous voulez dire que l'un de ces trois invités ?... questionna le jeune homme.

— Ce serait très possible. Il a pu verser une faible dose de poison dans les verres des trois autres et, dans le sien, une boisson inoffensive. Ils ont alors trinqué ensemble et personne ne s'est douté de rien. Puis, quand ils ont perdu connaissance sous l'effet de la drogue, il a tué Félix Haye et il a absorbé une petite dose d'atropine pour qu'on le trouve dans le même état que les autres. Ainsi, pas moyen de découvrir le meurtrier. Voilà comment je me représente la chose.

» Ou alors, poursuivit Marcia, hypothèse plus vraisemblable

encore, quelqu'un qui n'était pas invité à cette soirée, a versé à l'avance la drogue dans les boissons. Puis, quand ils ont tous été endormis, il a tué Félix Haye et s'est enfui, avec la certitude qu'on accuserait l'un des trois invités.

— Vous devez être très perspicace, Miss Blystone, mais il y a quelque chose dans ce raisonnement qui ne va pas. En effet, dans les deux hypothèses, n'eût-il pas été plus simple d'empoisonner également Félix Haye ? Pourquoi le meurtrier s'est-il donné la peine de le poignarder ? De plus, s'il ne faisait pas partie des invités et qu'il ait voulu faire retomber les soupçons sur l'un d'eux, pourquoi a-t-il déposé si ostensiblement dans les escaliers le parapluie qui cachait l'arme du crime ? Bref, ces hypothèses sont bien fragiles et nous n'avons aucune preuve pour les étayer.

— Oui, tout cela est très compliqué, répondit Marcia, et pour la première fois, un sourire parut sur ses lèvres. Vous raisonnez avec beaucoup de sang-froid et de logique ; c'est ce qui me plaît en vous. Mais alors, ces preuves, où voulez-vous les trouver ?

— Nous finirons bien par en découvrir quelques-unes, déclara Sanders d'un ton convaincu. À propos, ce Félix Haye, quelle sorte d'homme était-ce ? Et qui pouvait bien avoir des raisons de le tuer ? Savez-vous quelque chose à son sujet ? Vous m'avez dit tout à l'heure que votre père ne l'aimait pas.

Le jeune homme eut la vague impression que Marcia mettait une certaine réticence dans sa réponse.

— Il travaillait à la Bourse et s'occupait, pour autant que je sache, de placements de capitaux. Il avait une grosse fortune ; il était très connu et très estimé.

— Le connaissiez-vous bien ?

— Non.

— Vous était-il sympathique ?

— Je ne pouvais pas le voir, répondit vivement la jeune fille. Et je ne le trouvais pas drôle du tout, bien qu'il se jugeât fort spirituel. Ses éternelles plaisanteries étaient souvent détestables. Pourtant, on le prétendait très populaire. De plus, il était d'une curiosité qui confinait à l'indiscrétion.

Au même instant, la porte de la salle à manger s'ouvrit et l'employé de bureau reparut.

— Voilà une jolie histoire, grogna-t-il en claquant la porte derrière lui.

Sanders, furieux, s'aperçut qu'il avait complètement oublié la

présence de cet homme dans la pièce voisine.

— J'aimerais bien savoir comment vous allez expliquer toute cette affaire, reprit l'autre. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Nous n'avons pas à l'expliquer, répondit Sanders d'un ton froid. J'espère que vous n'avez rien touché là-dedans...

— Je ne m'occupe que de mes propres affaires, ricana l'employé. Puis, après une légère hésitation, il poursuivit : Mon nom est Ferguson. Je travaille en bas, chez Bernard Schumann, qui se trouve également dans cette pièce...

— Et lequel de ces messieurs est Mr. Schumann ? demanda Sanders.

Ferguson entr'ouvrit la porte et lui désigna l'homme aux cheveux blancs, qui était affaissé sur son siège.

— C'est celui-là, répondit-il. Vous avez dit tout à l'heure, jeune homme, que vous étiez médecin. Schumann se trouve-t-il dans un état grave ?

— Vous voulez savoir s'il s'en tirera ?

— Exactement.

— Je crois que oui, répondit Sanders, qui sentait croître en lui une sourde irritation ; il y avait dans les manières de cet homme quelque chose qui lui déplaisait. J'étais en train de me demander, poursuivit-il, si vous ne pourriez pas donner vous-même quelques éclaircissements sur les faits qui se sont produits ici ce soir.

— Je ne puis rien vous dire. Et je désire rentrer chez moi sans tarder.

— Comme il vous plaira. La police saura bien vous retrouver.

Sans répondre, Ferguson se dirigea vers la sortie. Mais au moment d'ouvrir la porte, il se ravisa et revint sur ses pas.

— Que voulez-vous que je sache concernant cette histoire ? ricana-t-il. Je vous ai déjà dit que je ne m'occupe que de ce qui me regarde.

— Peut-être pourriez-vous quand même nous fournir quelques renseignements utiles, répondit Sanders en saisissant la balle au bond. Vous nous avez dit tout à l'heure que vous vous trouviez depuis un long moment dans votre bureau. Les cris et les rires hystériques que vous avez entendus étaient sans doute dus à la drogue que ces personnes avaient absorbée. À quelle heure avez-vous perçu tout ce bruit ? Avez-vous, d'autre part, entendu quelqu'un monter ou descendre l'escalier ?

Ferguson haussa les épaules.

— Je donnerai tous ces renseignements à la police, si elle m'interroge, mais pas à vous.

— Vous ne voulez donc pas nous aider à éclaircir cette affaire ?

— Je ne me sens nullement tenu de vous venir en aide.

— Vous pourriez au moins manifester quelque intérêt pour votre patron.

— Ah, c'est là que vous voulez en venir ! s'écria Ferguson dont les yeux lançaient des éclairs. Eh bien, Monsieur, sachez que si Schumann, à son âge, s'obstine à boire des cocktails et à faire des imbécillités, cela le regarde et je ne puis absolument rien pour lui. Qu'il se débrouille ! En tout cas, pour cette fois, il peut s'estimer heureux de s'en tirer à si bon compte !

— Dites-moi, Mr. Ferguson, intervint alors Marcia, pourquoi vous fâchez-vous ainsi ? Vous pourriez tout de même essayer de nous aider. Mon père se trouve aussi parmi les personnes impliquées dans cette affaire, et..

— Votre père ?

— Sir Dennis Blystone. Celui qui est assis en face de Mr. Schumann.

— Ah je vois, le type qui porte sur lui quatre montres ! grommela Ferguson. Connais pas. Est-ce aussi une célébrité ?

— L'un des meilleurs chirurgiens d'Angleterre, répondit laconiquement la jeune fille.

Sanders réfléchissait. Le nom du père de Marcia ne lui était pas inconnu. Quand elle lui en avait parlé l'instant auparavant, il lui avait semblé l'avoir déjà entendu quelque part, mais il n'avait pas eu le temps d'approfondir la question. Maintenant, il se souvenait qu'un éminent collègue lui avait parlé récemment de Blystone avec une grande considération. L'un des plus grands chirurgiens neurologues que nous ayons à l'heure actuelle, avait-il dit. D'autre part, Sanders était très intrigué par la question de Ferguson : « Est-ce aussi une célébrité ? »

— Toutes ces personnes sont-elles donc si connues ? demanda-t-il à son tour.

— Comment puis-je le savoir ? Je ne suis qu'un petit employé de Bernard Schumann. Vous, en revanche, vous êtes sans doute lié avec Félix Haye, puisque vous venez ainsi lui rendre visite au milieu de la nuit ! Vous en savez certainement plus que moi. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Mrs. Sinclair passe pour être un grand expert en matière d'art et qu'elle possède aussi une splendide collection de

tableaux. Quant à Schumann, il a été décoré en son temps par le gouvernement égyptien, comme étant actuellement le seul savant qui possède le secret de la méthode d'embaumement utilisée sous les pharaons de la dix-neuvième dynastie. C'est du moins ce qu'il m'a dit.

— Très intéressant, fit Sanders. Mais je me demande pourquoi ils ont précisément choisi cet appartement pour se réunir ce soir.

— Vous l'avez vu vous-même, répondit Ferguson. Pour faire la noce.

— Le croyez-vous vraiment ?

— Félix Haye passait son temps à s'amuser. Il aimait à réunir ses amis chez lui, à toutes les heures du jour et de la nuit. Il n'attachait d'importance qu'à cela ; le travail et les occupations sérieuses venaient après.

— Et pourtant, je ne puis croire qu'ils soient venus ici ce soir pour s'amuser, reprit Sanders d'un air pensif. Voyez, ils sont tous assis autour de cette table, à égale distance les uns des autres, leurs verres posés droits devant eux. Cela ne ressemble en rien à une joyeuse soirée, mais plutôt... comment dire, à une séance quasi officielle.

— Très juste, approuva Marcia. J'ai été frappée, moi aussi, par cette scène. En tout cas, je puis vous dire que mon père ne va que très rarement à des réunions de ce genre et qu'il ne boit, pour ainsi dire, jamais d'alcool. Cette invitation devait avoir un tout autre but.

Il y eut un long silence, entrecoupé par le bruit monotone des gouttes de pluie tombant sur le toit. Puis, tout à coup, Ferguson s'approcha vivement de Sanders et lui dit, d'un ton confidentiel :

— Au fond, vous en savez très long sur toute cette histoire, n'est-ce pas, jeune homme ?

— Je ne sais absolument rien, répliqua Sanders qui avait flairé le piège. Mais il y aurait bien des choses intéressantes à apprendre à ce sujet, ne croyez-vous pas Mr. Ferguson ?

— Je n'ai rien dit de semblable !

— C'est bien ce que je vous reproche, vous ne m'avez pas appris grand'chose. Mais vous me semblez être un monsieur bien curieux, et je suis certain que la police prendra le plus grand intérêt à votre déposition.

Ferguson regarda son interlocuteur avec un sourire plein de sous-entendus, qui contrastait singulièrement avec sa mauvaise humeur précédente.

— Je doute que la police s'intéresse beaucoup à ce que je puis lui raconter, répondit-il. Elle ne s'est jamais occupée de moi et ne le fera

pas davantage maintenant. Que suis-je après tout ? Un petit employé de Bernard Schumann, son ombre, et je ne compte pas plus que la dernière de ses momies. Il se tut un instant, puis reprit, d'un ton plus affable : Je crois que vous êtes un bon type, docteur. Aussi vais-je vous donner un conseil : si vous tenez à votre tranquillité, ne vous mêlez surtout pas de cette affaire. Occupez-vous de vos microbes et ne mettez pas le nez dans des histoires auxquelles vous ne comprenez rien.

— Avez-vous une raison particulière de me donner cet avertissement ?

— Bien sûr, s'écria Ferguson avec un éclair dans les yeux. Il s'approcha de la salle à manger et en entr'ouvrit la porte. Regardez ces gens-là, poursuivit-il, ils sont tous les quatre riches et connus ; ils dorment dans de bons lits, n'ont jamais de cauchemars. Ils sont aimés et respectés, et pourtant, que sont-ils en réalité ? De vulgaires malfaiteurs ! Ils nourrissent dans leur cœur plus de malice, de mensonge et de fourberie que vous ne pouvez en imaginer, et, entre eux quatre, ils ont sur la conscience d'innombrables crimes, au milieu desquels vous risqueriez de vous perdre... C'est pourquoi, jeune homme, je vous le répète, ne vous mêlez pas de cette histoire !

Ferguson dévisagea d'un regard courroucé Sanders et Marcia, et, avant qu'ils eussent eu le temps d'articuler un mot, il sortit dignement. De nouveau un camion passa, en bas dans la rue, faisant trembler les vitres. Et Sanders, les yeux fixés sur la porte qui venait de se refermer, se sentit envahir par un étrange sentiment de malaise.

III

FERGUSON S'EN LAVE LES MAINS

À deux heures du matin, Sanders était assis dans la salle d'attente de l'hôpital Gifford et feuilletait distraitemment un magazine ; une faible lumière tombait du plafonnier. Il était fatigué et aurait aimé dormir. D'ailleurs il n'y avait plus rien à faire pour le moment. D'après les analyses, c'était bien l'atropine qui avait été la cause de l'empoisonnement, et la dose était plus forte qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

Au moment où, d'un geste las, il jetait sur la table la revue qu'il avait parcourue, la porte s'ouvrit et l'inspecteur en chef Masters parut.

Sanders le connaissait bien. C'était un homme de haute stature, au visage ouvert et sympathique, encadré de cheveux grisonnants. L'heure tardive n'avait pas altéré sa bonne humeur ; pourtant il n'est pas drôle, même pour un inspecteur de Scotland Yard, d'être arraché de son lit au milieu de la nuit.

— Bonsoir, mon cher docteur, dit-il à Sanders avec un sourire, ou plutôt, bonjour ! Il prit une chaise et posa sur la table sa grande serviette de cuir. Vilaine histoire ! Heureusement que vous êtes là. On est toujours content de voir des gens en qui l'on peut avoir confiance.

— Merci, Masters.

— J'ai jeté un coup d'œil sur les lieux du crime et, en ce moment, mon équipe est en train d'opérer sur place. Pendant ce temps, j'ai eu envie de venir voir comment se portaient les trois malades. Dommage qu'on ait dû les transporter ici avant d'avoir pu faire les constatations d'usage !

— Oui, mais il fallait les sauver, mon cher. Le vieux Schumann était bien mal en point.

— C'est aussi ce que m'a dit le D^r Neillsen. Il m'a déclaré qu'ils étaient maintenant tous les trois hors de danger, mais qu'on ne pourrait les interroger avant demain. Est-ce bien exact ? ajouta Masters d'un air méfiant.

— Neillsen est un bon médecin, inspecteur. Pour l'instant, vous ne pourriez obtenir d'eux le moindre renseignement cohérent, vu l'état dans lequel ils se trouvent.

— Vous avez raison, docteur. Cependant, Neillsen m'a dit que Mrs.

Sinclair avait très rapidement repris connaissance et qu'elle semblait moins éprouvée que ses deux compagnons. Probablement n'a-t-elle pas absorbé une dose de poison aussi forte qu'eux. Croyez-vous que cela la fatiguerait beaucoup si, voyons... si je lui posais maintenant quelques questions ? Bien entendu, je prendrais garde de ne pas l'énerver.

— Si Neillsen est d'accord...

— Je savais bien que vous me comprendriez, mon cher docteur. Mais avant d'aller la voir, j'aimerais entendre votre rapport complet sur cette affaire. J'ai déjà eu un bref entretien avec Miss Blystone ; elle est au chevet de son père et ne paraît pas disposée à nous donner beaucoup d'éclaircissements.

Sanders fit à l'inspecteur le récit détaillé des événements. Masters prit quelques notes, puis, ayant posé son crayon, il se leva et arpenta la pièce d'un air soucieux.

— Nous sommes de nouveau dans un joli pétrin, grommela-t-il. Je crains que, cette fois encore, je ne puisse m'en tirer sans le secours de S.M. L'affaire me paraît plus embrouillée que je ne le croyais. Ce Ferguson vous a donc dit que ces gens étaient des malfaiteurs ?

— Exactement.

— Et vous êtes d'avis que ce n'étaient pas là des paroles en l'air ?

— Si vous l'aviez entendu...

— Des malfaiteurs, répéta Masters comme se parlant à lui-même. La mort de Mr. Haye semble en effet le prouver. Et qu'a dit encore Ferguson ?

— Il n'a rien ajouté, répondit Sanders ; il est descendu et il a regagné son bureau.

— Je vois le genre, dit l'inspecteur. Méfiant, craintif et muet comme une carpe. Et ce sont ces gens-là qui, tout à coup, sortant de leur réserve, se laissent aller à dire des choses qu'ils regrettent après. Ces brèves lueurs de vérité nous sont évidemment utiles. Croyez-vous que Ferguson sache pourquoi ces quatre personnes s'étaient réunies chez Mr. Haye ?

Sanders réfléchit un instant.

— Il devait tout au moins se douter de quelque chose, répondit-il.

— Ah ! fit l'inspecteur en se rasseyant. Et qu'a dit Miss Blystone de toute cette affaire ?

— Que voulez-vous savoir au juste ? répliqua Sanders, un peu réticent.

Masters le regarda un moment sans rien dire, puis reprit :

— Quand Ferguson a traité son père de malfaiteur, comment a-t-elle réagi ? N'a-t-elle pas été indignée de cette insulte ?

— Elle m'a seulement dit, après son départ, qu'il se pouvait très bien que Ferguson fût le meurtrier. Lorsque nous l'avons vu pour la première fois, il s'essuyait les mains devant la porte de son bureau. Miss Blystone a naturellement supposé qu'il venait de laver les taches de sang qu'il portait sur lui !

Sanders souriait en prononçant ces paroles, mais l'inspecteur restait songeur.

— C'est une hypothèse qui se défend, dit-il. Mais croyez-vous, docteur, que cette jeune fille savait ce qui s'était passé dans l'appartement de Mr. Haye ?

— Je ne le pense pas.

— En tout cas, elle a suivi son père jusque devant cette maison. Et elle a dû rester longtemps à l'attendre dans la rue, sous la pluie. Sans compter que c'était là une heure bien tardive. Tout cela parce qu'il avait fait son testament avant de partir et pris avec lui quatre montres dans sa poche ? À propos, il paraît que Sir Dennis Blystone est un chirurgien très connu, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, répondit Sanders avec un geste d'impatience. Mais dites-moi, Masters, ne trouvez-vous pas que nous attribuons trop d'importance aux paroles de ce Mr. Ferguson ? Après tout, elles sont assez faciles à vérifier, pour vous qui travaillez à Scotland Yard. L'une de ces quatre personnes vous est-elle connue comme ayant déjà commis un méfait quelconque ?

— Si tel était le cas, je vous l'aurais dit tout de suite ! Et vous ne devez pas penser non plus que je prenne pour argent comptant tout ce que Ferguson affirme. Dites-moi, mon cher docteur, dans cette étrange histoire, quel est le détail qui vous a le plus frappé ?

— Voyons, laissez-moi réfléchir... peut-être les quatre montres que Blystone portait sur lui.

— Eh bien, je m'en vais vous confier, sous le sceau du secret, quelque chose de bien plus intéressant. Je me suis permis d'examiner les vêtements de nos malades et figurez-vous que j'ai trouvé, dans le veston de Mr. Schumann, un mouvement de... de réveil...

— Que dites-vous là ?

— Un mouvement de réveil, répéta Masters, ravi de l'effet qu'il avait produit par ses paroles. Le ressort, les rouages, tout y était, y compris la sonnerie. Le mécanisme était vieux et tant soit peu rouillé, mais encore capable de servir. Dans une autre poche du même veston,

j'ai encore trouvé une grosse lentille convexe, probablement une loupe. Que dites-vous de ma découverte ?

Sanders resta un instant pensif, puis répondit :

— Schumann s'occupe d'antiquités égyptiennes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il porte sur lui une loupe. Par contre, je ne puis m'expliquer la présence de ce réveil... Avez-vous aussi trouvé quelque chose dans les vêtements de Mrs. Sinclair ?

— Mais oui ! Dans son sac étaient cachées deux petites bouteilles, contenant l'une de la chaux vive et l'autre du phosphore. Masters fit une pause, puis reprit : Vous êtes chimiste, Sanders. Pour quel motif croyez-vous qu'une femme élégante puisse porter dans son sac de semblables produits ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit le jeune homme en secouant la tête. Le phosphore est un poison, et je me suis souvent demandé pourquoi il n'était pas plus souvent employé comme tel, étant donné la facilité avec laquelle on peut s'en procurer : tout le monde peut acheter des allumettes au phosphore et il n'en faut pas beaucoup pour obtenir une dose mortelle. Quant à la chaux vive...

Malgré tout le respect que l'inspecteur avait pour les connaissances de Sanders, il ne put s'empêcher de l'interrompre.

— Tout cela est très bien, mon cher, s'écria-t-il, mais il a été prouvé que le meurtrier avait employé de l'atropine. Alors, je vous le demande, pourquoi cette femme avait-elle ces deux bouteilles dans son sac ?

— On pourrait tout aussi bien s'étonner de ce qu'un importateur ait caché dans ses poches un mouvement de réveil, et qu'un chirurgien se soit muni de quatre montres pour se rendre à une réception !

Masters fronçait les sourcils d'un air préoccupé.

— Et vous ne voyez aucune explication à tous ces mystères ? interrogea-t-il.

— Pas pour le moment, répondit Sanders. Peut-être ces gens sont-ils en effet des criminels qui avaient besoin, pour réaliser leurs plans, de créer toutes ces complications. Mais cela me semble peu probable. Le phosphore est un poison, c'est entendu. Mais il est difficile de tuer quelqu'un avec un réveil ou une loupe.

Masters se mit à rire.

— Ce sont des instruments de sorcier, dit-il. N'empêche que j'aimerais bien pouvoir m'occuper tout de suite de ce sacré Ferguson. Mais auparavant, allons poser quelques questions à Mrs. Sinclair. Venez, docteur !

On l'avait transportée dans une chambre privée. Lorsque les deux hommes entrèrent, ils la trouvèrent assise dans son lit, le dos appuyé contre des coussins. Une pâle lumière tombait d'une petite lampe placée au-dessus d'elle. Le D^r Neillsen était en train de lui parler.

La première impression de Sanders fut qu'elle n'avait pas du tout l'air d'une personne à qui l'on vient de faire un lavage d'estomac. Il n'y avait plus trace de rougeurs sur la peau de son visage, ni de raideur dans ses membres. C'était une très jolie femme, qui ne devait pas avoir plus de trente ans ; ses longs cheveux noirs tombaient en boucles sur ses épaules, encadrant un beau visage expressif.

Masters toussa légèrement pour s'éclaircir la gorge, avant d'expliquer le motif de sa visite.

— Je vous donne seulement cinq minutes, dit le D^r Neillsen, et je reste ici pour veiller à ce que ce temps ne soit pas dépassé.

— Vous pouvez m'interroger, dit Mrs. Sinclair en levant sur lui ses yeux sombres, le D^r Neillsen m'a raconté ce qui est arrivé.

L'inspecteur n'était pas content, mais il n'en laissa rien voir ; il s'adressa à la jeune femme :

— Vous savez, Madame, que je suis de la police, et qu'il est de mon devoir de vous poser quelques questions. Ne vous laissez pas troubler si je prends des notes et répondez-moi sans crainte.

Elle lui lança un regard reconnaissant accompagné d'un sourire.

— Votre nom, je vous prie ?

— Bonita Sinclair.

— Mariée ?

— Je suis veuve.

— Votre adresse ?

— Cheyne Walk, 341, Chelsea.

Masters leva les yeux de son calepin.

— Avez-vous... une profession, Madame ?

— Certainement ! Je conseille les collectionneurs privés et les conservateurs de musées dans leurs acquisitions de tableaux. Il m'arrive aussi d'acheter et de vendre des toiles de maître. À part cela, je collabore à plusieurs revues d'art.

L'inspecteur referma son calepin avec un bruit sec.

— Vous savez que Mr. Félix Haye a été assassiné cette nuit ?

Il y eut un court silence. Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

— Le docteur me l'a dit, répondit-elle à voix basse. C'est horrible, je ne veux pas y penser.

— Il va pourtant falloir que vous y pensiez durant quelques minutes, Madame ; je vous prie de bien vouloir me raconter ce qui s'est passé ce soir.

Elle eut une légère hésitation.

— Mais je ne sais rien, Monsieur ! Vraiment je ne sais rien. La seule chose dont je me souviens est que Félix Haye nous a raconté une histoire que j'ai trouvée extrêmement drôle. J'ai ri un long moment sans pouvoir m'arrêter, puis, tout à coup, j'ai eu une sorte de vertige, tout s'est troublé devant mes yeux, et...

— Procédons par ordre, je vous prie, comment se fait-il que vous vous soyez trouvée dans l'appartement de Mr. Haye ?

— Il m'avait invitée avec quelques amis à passer la soirée chez lui.

— Quand êtes-vous arrivée, Mrs. Sinclair ?

— Vers onze heures environ.

— N'était-ce pas une heure bien tardive, pour une réunion de ce genre ?

— C'était... c'était à cause de moi qu'on avait fixé cette heure-là. Je devais, au cours de la soirée, et à des heures établies d'avance, avoir quelques conversations téléphoniques importantes ; j'avais donc averti Mr. Haye que je ne pourrais me rendre chez lui avant onze heures. C'est pourquoi il a demandé à ses amis de ne venir qu'à ce moment-là.

— Ne pouviez-vous téléphoner de chez lui ?

— Cela n'eût pas été commode, répondit la jeune femme en souriant, je devais avoir des communications avec Paris, Rome et New-York. C'était pour affaires.

— En somme, je me demande si cette réunion était bien nécessaire.

— Je ne comprends pas.

— Mr. Haye avait-il une raison particulière de vous inviter ?

— Oh, je ne sais pas. Je le connaissais bien, c'est pourquoi j'ai accepté son invitation. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois.

— Connaissiez-vous aussi ses deux amis ?

— Sir Dennis Blystone, oui. C'est lui qui est venu me chercher pour me conduire chez Haye. Par contre, je n'avais jamais vu Mr. Schumann. Je l'ai d'ailleurs trouvé charmant.

— Quand êtes-vous arrivée ?

— Je vous l'ai dit, vers onze heures. Mr. Schumann était déjà là.

— Et vous vous êtes tout de suite mise à boire ?

Elle eut un léger sourire, puis son visage reprit une expression sérieuse.

— On ne peut pas dire que je me sois mise à boire : j'ai pris un seul cocktail, et encore je n'ai vidé mon verre qu'à moitié.

— Un cocktail... Masters eut l'air de vouloir poser une question mais il se ravisa et toussa légèrement avant de continuer : Pouvez-vous me dire qui a mélangé les cocktails ?

— Moi.

— Ah, vous avouez...

— Comment cela ? Qu'ai-je avoué ? C'est moi qui me suis occupée des drinks, comme d'habitude. Quand j'étais là, Haye ne voulait jamais boire autre chose qu'un certain cocktail appelé *Sweet Honey*, que je suis seule à savoir préparer comme il faut.

— Tout le monde a bu de ce cocktail ?

— Oui, excepté Sir Dennis, qui a pris un *Highball*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un mélange américain : du whisky et du gin.

— À part cela, vous n'avez rien bu ni mangé ?

— Rien.

— Je pense que vous comprenez, Madame, pourquoi je vous pose toutes ces questions. Le poison que vous avez absorbé se trouvait dans les alcools que vous avez mélangés. Donc, quand vous me dites...

— Mais c'est impossible ! s'écria Mrs. Sinclair. J'y ai bien réfléchi. C'est absolument impossible ! Personne n'a pu verser cette drogue dans nos boissons. Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à demander aux autres !

Le Dr Neillsen se leva.

— Les cinq minutes sont passées, inspecteur.

Mais Masters ne voulait pas se laisser déranger.

— Voyez-vous, Mrs. Sinclair...

— Il est l'heure, répéta le médecin.

Masters fit un geste d'impatience.

— Vous ne parlez pas sérieusement, docteur ?

— Mais si. Je suis bien fâché, inspecteur, mais dans cet hôpital,

même la police doit se conformer aux ordres donnés.

Masters bouillonnait, mais il s'inclina sans mot dire et sortit, suivi de Sanders. Dire qu'il n'en était qu'au début de son interrogatoire, et qu'il n'avait même pas pu parler des mystérieuses bouteilles... Quel abruti, ce Neillsen.

Tandis qu'ils descendaient en ascenseur, l'inspecteur grommela :

— Savez-vous, mon cher Sanders, j'ai l'impression que cette femme se moque de moi. Je me suis d'ailleurs toujours méfié de ces personnes trop intelligentes. Il y a quelque chose de louche là-dessous et je découvrirai ce que c'est, vous pouvez en être sûr. Quant à l'autre, qui me dit de ne pas fatiguer la malade, qu'il aille au diable. On me réveille au milieu de la nuit, on m'envoie ici faire mon enquête, et quand j'arrive, c'est pour m'entendre dire que je dois m'en aller ! Je commence à en avoir plein le dos.

— Je me trompe peut-être, dit Sanders, mais il me semble qu'il y a encore autre chose qui vous préoccupe.

— Vous avez raison, docteur. Savez-vous ce que c'est ?... Mrs. Sinclair prétend qu'il est impossible que quelqu'un ait versé du poison dans les cocktails. Mais sapristi, pourquoi cela serait-il impossible ? Il y avait trente-six façons différentes de procéder sans être vu !

Les deux hommes longeaient maintenant les couloirs de l'hôpital, éclairés de loin en loin par de pâles lampes bleues. Comme ils allaient quitter l'établissement, ils virent soudain la porte d'entrée tourner silencieusement sur elle-même et un jeune homme parut, qui, apercevant Masters, s'approcha vivement de lui. Sanders reconnut le sergent Popper, de Scotland Yard.

— Il faudrait que vous veniez immédiatement, dit-il tout essoufflé, Ferguson est parti !

— Hein ? Quoi ? Masters étouffa un juron. Vous l'avez laissé filer ? Ça, c'est le comble !

— Je ne comprends pas comment il a réussi à s'enfuir, en tout cas je puis vous affirmer qu'il n'a passé ni par la porte d'entrée ni par la porte de service.

— Il ne s'est pourtant pas envolé, sacrebleu !

— Wright n'a pas cessé de surveiller la porte d'entrée. La dernière fois que j'ai vu Ferguson, il était assis dans son bureau et attendait votre retour. Il m'a dit qu'il se tenait à votre disposition. Lorsque je suis retourné le voir, quelques minutes plus tard, il avait disparu. Ses lunettes étaient encore posées sur la table, mais pas trace du bonhomme !

— Alors, voulez-vous me dire comment il a quitté la maison ? gronda l'inspecteur.

— Il a dû s'enfuir par une fenêtre ; mais comme il n'y a pas la moindre prise sur la façade, il a probablement dû sauter.

— Ne dites pas d'âneries ! s'écria Masters. Un type de cet âge ne peut pas sauter d'une hauteur de quinze mètres, en pleine nuit, et disparaître ainsi sans laisser de traces !

— En effet, c'est invraisemblable, avoua le sergent. Nous n'avons pas trouvé d'empreintes en bas, et pourtant le sol était humide. Mais la porte de service était solidement verrouillée et même assujettie par une chaîne de sûreté, et Wright n'a pas bougé de son poste, près de la porte d'entrée. Ferguson n'a donc pu s'enfuir que par une fenêtre.

— Nous en reparlerons, mon jeune ami, grommela Masters furibond. En attendant...

— Ce n'est pas tout, poursuivit Popper sans se laisser impressionner. Nous venons de constater que notre bonhomme ne s'appelle pas Ferguson.

Masters ôta brusquement son chapeau, ce qui, chez lui, était le signe du plus intense courroux.

— Nous avons réveillé le concierge qui dormait au sous-sol. C'est un Irlandais nommé Timothy Riordan, un type assez suspect. Comme il s'était soûlé au whisky, il n'a évidemment rien entendu de ce qui s'est passé au troisième étage. Cependant...

— Nom de nom, où voulez-vous en venir ?

— Tout de suite, inspecteur. Le concierge nous a dit que Mr. Schumann n'avait aucun employé qui réponde au nom de Ferguson. Il n'a que deux collaborateurs, du moins ici à Londres, car il possède aussi un bureau au Caire. L'un d'eux s'appelle Smith, c'est un grand jeune homme blond, l'autre est un Égyptien qui travaille chez lui depuis dix ans. Il n'a jamais entendu parler de Ferguson et ne connaît personne qui corresponde au signalement que nous lui avons donné.

IV

SWEET HONEY

Le lendemain, il était près de onze heures lorsque Sanders revint à l'appartement de Félix Haye. Il avait passé le reste de la nuit à l'Institut de médecine légale, Masters l'ayant prié de faire au plus vite l'analyse chimique des alcools empoisonnés.

Il portait en outre, dans une petite valise, une série de bouteilles et de verres ayant appartenu au mort.

Il se sentait frais et dispos, en ce matin d'avril encore froid mais ensoleillé. Dans la maison située Great Russell Street, les bureaux avaient repris leur animation coutumière, sauf celui de Bernard Schumann, devant lequel se tenait un agent de police.

Sanders trouva au troisième étage Masters, qui l'accueillit avec son bon sourire habituel. Le sergent Popper était également présent. La salle à manger, maintenant inondée de soleil, avait perdu son aspect lugubre de la veille. Toutes les portes de l'appartement étaient ouvertes et l'on pouvait voir la chambre à coucher avec la salle de bains attenante.

— Alors, mon cher docteur, avez-vous quelque chose d'intéressant à nous communiquer ?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place, répondit Sanders en extrayant de sa valise le cocktail-shaker de Félix Haye. On l'avait trouvé, encore à moitié rempli, posé sur une petite table près de la chaise du mort. Trois personnes ont bu de ce cocktail, poursuivit le jeune médecin ; il s'agit de celui que Mrs. Sinclair a appelé *Sweet Honey*. Il se composait de gin, de Cointreau et de jus de citron. Mais le liquide resté dans le shaker ne contenait pas d'atropine.

Masters émit un petit sifflement.

— Cela revient à dire...

Sanders hocha la tête et sortit de sa valise les trois verres à cocktail, qu'il posa sur la table.

— En analysant le liquide resté dans ces verres, poursuivit-il, j'y ai trouvé des doses d'atropine variant entre six et vingt milligrammes. En revanche, dans les trois flacons que nous avons découverts à la cuisine et qui contenaient l'un du whisky, le second du Cointreau et le troisième du gin, il n'y a pas trace de poison, pas plus que dans le

presse-citron. D'où il ressort que l'atropine a dû être mise dans chaque verre séparément.

— On l'a donc versée subrepticement après qu'ils ont été remplis ?

— Vraisemblablement.

— C'est curieux, remarqua Masters. Je veux bien croire que l'opération a pu réussir une fois ou deux, mais faire ce manège quatre fois de suite sans être remarqué, cela me paraît bien improbable. Il réfléchit un instant puis reprit : Quelle quantité d'atropine faut-il administrer pour provoquer la mort ?

— Environ trente milligrammes.

— Et dans ces verres, vous en avez trouvé jusqu'à vingt milligrammes ? Nom de tonnerre ! Ce type a bien failli les avoir tous les quatre !

— En effet.

Masters regarda la table d'un air pensif, comme s'il essayait de se représenter les quatre personnes qui avaient été assises là la veille. Le soleil, qui entrait à flots par les fenêtres, faisait ressortir deux toiles ravissantes pendues de chaque côté de la cheminée ; elles devaient dater du XVIII^e siècle et représentaient des nymphes s'ébattant dans l'eau. Sur la cheminée, quelques volumes aux couvertures claires étaient alignés. Plusieurs guéridons étaient disposés dans la pièce ; sur l'un d'eux, Masters remarqua un caisson de cigares ouvert, et, non loin de là, il vit le funeste parapluie...

— Vous rappelez-vous, docteur, ce que Mrs. Sinclair nous a dit cette nuit ? Elle a affirmé qu'il était impossible que quelqu'un ait pu verser du poison dans les verres. Pourquoi a-t-elle tant insisté là-dessus ? Ensuite, elle a prétendu que, de toute façon, le meurtrier n'aurait pu agir sans être vu. Il n'est pourtant pas croyable qu'ils aient tous bu de l'atropine en le sachant !

— Ce serait un jeu de société plutôt dangereux, répondit Sanders. Dites-moi, inspecteur, avez-vous encore trouvé autre chose ?

— Plusieurs empreintes digitales, mais qui ne nous servent à rien, malheureusement. Vous avez sans doute effacé celles qui se trouvaient sur le manche du parapluie en sortant l'épée et en le transportant d'un étage à l'autre. Il est bien prouvé que Haye a été tué avec cette arme, mais nous ne savons toujours pas à qui elle appartient. Peut-être obtiendrons-nous quelques précisions en interrogeant les témoins. Ils sont d'ailleurs sortis de l'hôpital ce matin.

— A-t-on retrouvé Ferguson ?

— Non, il a disparu, impossible de savoir comment. C'est une

honte pour la police, grogna Masters. Popper avait raison, notre homme n'a pu sortir ni par la porte principale, ni par la porte de service ; et je suis allé examiner ce matin la façade qui donne sur la cour. Il y a bien une gouttière, mais elle est si éloignée de la fenêtre du bureau que même un singe n'aurait pu l'atteindre. Et si, contre toute vraisemblance, il a sauté, pourquoi diable n'avons-nous pas trouvé d'empreintes sur le sol ? Nous n'avons que ses lunettes, sur lesquelles il a laissé ses empreintes digitales. Mais celles-ci ne nous seront pas non plus d'un grand secours. À moins que Ferguson ne soit déjà connu de la police, nous ne pourrions jamais les identifier... À propos, je me suis procuré l'adresse de l'avocat de Félix Haye, et j'ai déjà envoyé Popper chez lui. Quant à nous, nous irons faire une seconde visite à Mrs. Sinclair, si vous êtes d'accord pour m'accompagner...

— Très volontiers, répondit Sanders en refermant sa valise.

Bonita Sinclair habitait à Chelsea une coquette villa entourée d'arbres couverts de bourgeons.

Masters arrêta l'auto devant la maison, et ils virent, à travers une fenêtre du rez-de-chaussée, brûler un beau feu de cheminée. C'était là chose assez surprenante, vu la tiédeur de cette matinée d'avril. Ils distinguèrent aussi, se profilant sur la lueur du foyer, la silhouette élancée d'un homme qui allait et venait.

— Il ressemble à Sir Dennis Blystone, remarqua Sanders.

— C'est lui, murmura Masters. Ah, je peux être fier de mes employés ! Quelle bande d'abrutis ! Dire que je leur avais donné l'ordre formel de surveiller nos trois rescapés et de les empêcher à tout prix de se rencontrer. Quels crétins ! Nous sommes refaits, docteur. Enfin, entrons quand même.

Une accorte femme de chambre vint leur ouvrir et prit la carte de Masters ; puis elle conduisit les deux hommes au salon, où il trouvèrent Bonita Sinclair et Sir Dennis Blystone.

Une atmosphère d'intimité régnait dans la pièce. Mrs. Sinclair, assise près de la cheminée, portait une ravissante robe d'intérieur bleue et tenait à la main un verre de sherry. Elle se leva en voyant entrer les visiteurs.

— Bonjour, Madame, fit l'inspecteur en s'inclinant devant elle, bonjour Monsieur. Je vois avec plaisir que vous êtes remis tous deux très rapidement de votre... malaise.

— C'est une chance, en effet, inspecteur.

Blystone était un homme de haute stature, élégamment vêtu et aux gestes empreints d'une grande distinction. Son regard inspirait la

confiance et Sanders se sentit tout de suite de la sympathie pour lui.

— Si j'ose me permettre une remarque, reprit Masters, je vous avais fait prier, Sir Dennis, de ne pas quitter votre domicile ce matin...

— C'est exact, répondit le chirurgien, mais vous devez comprendre, inspecteur, que j'aie tenu à avoir certaines précisions au sujet des événements ! J'ai en général bonne mémoire, mais cette fois-ci, je ne puis me souvenir de ce que j'ai fait hier soir. Comme il m'était insupportable de rester ainsi dans l'ignorance de ce qui s'est passé, je suis venu aux renseignements.

— Vous ne vous rappelez donc pas, questionna Masters le plus poliment du monde, si c'est vous, par hasard, qui avez tué Félix Haye ?

— Hélas non, répondit Sir Dennis sur le même ton.

Sur un signe de la maîtresse de maison, ils s'assirent, et l'inspecteur poursuivit :

— Je regrette d'avoir à vous dire que nous sommes maintenant à peu près certains que Mr. Haye a été assassiné par l'un de ses trois invités.

Ces paroles eurent un effet immédiat. Mrs. Sinclair posa précipitamment son verre sur la table, et adressa à l'inspecteur un regard épouvanté. Quant à Sir Dennis, il rougit violemment.

— Autrement dit, le coupable serait Mrs. Sinclair, Schumann ou moi-même ? lança-t-il d'une voix sifflante.

— Exactement.

— Permettez-moi de vous dire, inspecteur, que votre affirmation est ridicule !

— Et pourquoi donc ?

— Voyons, réfléchissez ! Aucun de nous n'avait de raison de tuer cet homme. Il était notre ami... Sur ce point, je puis répondre des autres comme de moi-même.

— Pourquoi parlez-vous pour les autres ?

Blystone eut un sourire sarcastique.

— Il est inutile de chercher un sens caché à chacune de mes paroles, inspecteur. Mais admettons que je parle pour moi seul. Il faut que vous sachiez une fois pour toutes ceci : Haye m'irritait quelquefois par ses plaisanteries, qui n'étaient pas du meilleur goût. Mais c'était un ami, qui m'a rendu plusieurs services importants. Si donc je puis vous aider à découvrir l'assassin et à l'envoyer à la potence, je le ferai de grand cœur.

— J'en prends bonne note, répondit Masters, et je vous remercie. Maintenant, dites-moi, Sir Dennis, n'avez-vous pas été un peu surpris de recevoir cette invitation de Mr. Haye pour onze heures du soir ?

— Aucunement.

— Votre fille nous a dit pourtant que vous n'acceptiez que très peu d'invitations.

— Elle ferait beaucoup mieux de ne pas s'occuper de ces histoires, s'écria Blystone exaspéré. Je l'ai déjà grondée ce matin. D'ailleurs, ce renseignement n'est pas exact : bien que je ne mène pas une vie dissipée, je ne me trouve pas assez vieux pour passer toutes mes soirées au coin du feu, emmaillotté de couvertures.

— Mr. Haye ne vous aurait-il pas convoqué pour vous communiquer certains renseignements ? insinua Masters, qui avait de la suite dans les idées.

— Des renseignements ? Qu'entendez-vous par là ?

— Vous avez dit tout à l'heure qu'il vous avait rendu d'importants services. De quelle nature étaient-ils ?

— Il s'est occupé de placer de l'argent pour moi, et il m'a toujours très heureusement conseillé en matière financière.

— Tiens, tiens, fit Masters songeur. Puis, se tournant vers Mrs. Sinclair : Mr. Haye a-t-il aussi placé de l'argent pour vous, Madame ?

— Oui, très souvent, inspecteur, répondit-elle froidement. Comme je ne comprends rien à toutes ces questions, son expérience m'était très précieuse.

Il y eut un court silence, puis Masters poursuivit, en s'adressant à la jeune femme :

— Voulez-vous être assez aimable pour me raconter maintenant ce qui s'est passé hier soir ? Le D^r Neillsen a malheureusement interrompu notre conversation, à l'hôpital. Vous nous disiez, si je me souviens bien, qu'il était impossible que quelqu'un ait pu verser de la drogue dans vos boissons, n'est-ce pas ? Qu'entendiez-vous par là ?

Elle le regarda d'un air étonné.

— Je crois que vous ne m'avez pas bien comprise, inspecteur. Ou peut-être étais-je encore sous l'influence de cette drogue... Bien entendu je voulais dire seulement *qu'aucun de nous* n'avait pu empoisonner ces cocktails... c'est-à-dire aucun de ceux qui faisaient partie de cette réunion.

Masters lui lança un regard perçant.

— Cependant, vous m'avez dit, cette nuit, que *personne* n'avait pu

le faire, vous n'avez pas précisé : *aucun de nous*.

— Je me suis mal exprimée, voilà tout. Voici comment les choses se sont passées : À peine étions-nous arrivés chez Haye qu'il m'a priée de préparer les cocktails. Je me suis donc rendue à la cuisine pour m'en occuper, et ces messieurs m'ont suivie.

— Tous les trois ?

— Oui, ils sont venus voir comment j'opérais.

— Et ensuite ?

— Tout d'abord, Sir Dennis s'est mis en devoir de rincer le shaker et les verres à l'eau chaude. Puis j'ai préparé le mélange et Félix Haye a agité le shaker. Sir Dennis s'est occupé lui-même de son *Highball*. Ensuite, Mr. Schumann a disposé sur un plateau le shaker, le verre contenant le *Highball* et les trois verres à cocktail vides, et il a porté le tout à la salle à manger. Nous l'avons vu qui posait le plateau sur un guéridon. Puis il nous a rejoints. Nous sommes absolument certains qu'il n'a pas touché aux boissons. D'ailleurs *je sais* qu'à ce moment-là elles étaient parfaitement inoffensives.

— Comment le savez-vous ?

— Je les ai goûtées, répondit Mrs. Sinclair en souriant. Il faut être sûr de ce qu'on offre à ses amis, n'est-ce pas ? Mais ce que j'ai fait n'était pas très correct : j'ai bu directement une gorgée au shaker. J'ai aussi goûté le *Highball*...

Masters toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je m'excuse de vous interrompre, Madame, mais vous avez dit tout à l'heure que Mr. Schumann, après avoir porté le plateau à la salle à manger, était revenu à la cuisine. Vous ne l'aviez donc pas accompagné ?

— Non, nous sommes restés un instant à la cuisine, où Félix Haye voulait nous montrer un de ses innombrables tours d'adresse. Chaque fois qu'il nous réunissait, il fallait qu'il nous fasse une démonstration de ce genre ! Cette fois-ci il s'agissait d'une orange : il l'a pelée de façon à la faire ressembler à un bébé qui pleure, puis il s'est mis à hurler comme s'il était lui-même dans les langes. Vous voyez le type de plaisanteries qu'il inventait pour nous amuser...

Il y eut un silence, puis Mrs. Sinclair ajouta à voix basse :

— Cet horrible parapluie qui cachait une épée lui appartenait...

— Ah ? Voilà une chose que j'ignorais, répondit Masters. Se trouvait-il hier soir dans l'appartement ?

— Oui, comme toujours, il était dans le porte-parapluie.

— Pour en revenir au poison, Mrs. Sinclair, seriez-vous prête à jurer que personne n'a pu en verser dans les verres ?

— En tout cas, aucun de nous n'a pu le faire, nous avons été tout le temps ensemble ! Le poison a dû être versé plus tard, après que Mr. Schumann a porté le plateau à la salle à manger. La jeune femme resta pensive un instant, puis, se tournant vers Blystone : Combien de temps sommes-nous encore restés à la cuisine ? demanda-t-elle.

— Deux ou trois minutes, répondit-il.

— Et pendant ce temps, poursuivit Mrs. Sinclair, les boissons sont restées sur la table, sans surveillance. Et de la cuisine, nous ne pouvions voir ce qui se passait dans le hall, car Félix Haye se tenait précisément dans l'embrasure de la porte. Je crois comprendre maintenant ce qui a dû se passer. Tandis que nous étions à la cuisine, quelqu'un qui s'était peut-être caché dans l'appartement s'est glissé dans la salle à manger et a versé la drogue dans les boissons.

— Possible, répondit l'inspecteur avec une étrange expression. À moins que ce ne soit Mr. Schumann qui l'ait fait en portant les verres à la salle à manger.

— Mais non, voyons. Nous sommes sortis avec lui dans le vestibule et nous lui avons encore dit en riant que s'il laissait tomber le plateau, nous nous verrions obligés de le congédier.

— Je vois, fit Masters en se grattant le menton. Les verres étaient déjà remplis lorsqu'il les a emportés ?

— Non, ils étaient encore vides, à part le verre à whisky qui contenait le *Highball*...

— Voulez-vous continuer, je vous prie ?

— Je n'ai plus grand-chose à dire. Quand Haye a eu terminé ses singerie, nous sommes passés à la salle à manger. Il a servi les cocktails et nous nous sommes assis autour de la table, comme pour une réunion solennelle, car il nous a annoncé qu'il voulait faire un petit discours. (Mrs. Sinclair avait les yeux pleins de larmes en poursuivant son récit.) Il s'est levé, et il a prononcé ces paroles : « Citoyens et chers amis, nous allons d'abord boire notre *Sweet Honey* à la santé de nos amours ! » Il a de nouveau cligné de l'œil dans ma direction et nous a déclaré qu'il avait une communication importante à nous faire...

— Et quelle était cette communication ?

— Nous ne l'avons jamais su, car il n'a pas terminé son discours. Au lieu d'en venir au fait, il s'est mis à nous raconter une histoire d'Écossais, puis une seconde, et d'autres encore. Au début, je n'ai pas

trouvé ses anecdotes fort spirituelles, mais tout à coup j'ai été prise d'un fou rire irrésistible ; les autres aussi se sont mis à rire très haut, si bien que cela faisait un vacarme épouvantable. Sur le visage de Haye perlaient de grosses gouttes de sueur et il était tellement secoué de rire qu'il ne pouvait plus articuler un mot. Quant à Mr. Schumann, cet homme habituellement si distingué, il se tenait les côtes et trépignait littéralement. Le dernier souvenir qui me soit resté est celui du visage de Haye qui m'a semblé devenir tout à coup énorme... Puis tous les objets et les visages m'ont paru déformés et... j'ai perdu connaissance.

Mrs. Sinclair se tut, et les yeux perdus dans le vague eut l'air de tomber dans une étrange rêverie.

L'inspecteur se tourna vers le chirurgien.

— Avez-vous quelque chose à ajouter à cette déposition ? questionna-t-il.

— Rien d'important, répondit Blystone en se passant d'un air égaré la main sur le front. À peine Haye avait-il commencé à parler que j'ai été, moi aussi, pris d'un rire inextinguible. Je me suis bien rendu compte que ce n'était pas normal, mais je n'ai pas eu le temps d'essayer de réagir. Pour dire la vérité, j'éprouvais une forte envie de chanter, mais je ne puis me souvenir si je suis passé à exécution...

— Êtes-vous également certain qu'aucun de vous n'a pu verser de l'atropine dans les boissons ?

— Absolument certain.

— Et vous pensez aussi que quelqu'un s'est glissé dans la salle à manger pour empoisonner les cocktails pendant que vous étiez tous à la cuisine ?

— Oui, j'en suis sûr.

Masters se renversa dans son fauteuil, croisa les jambes et alluma une cigarette.

— Tout cela est très joli, dit-il, mais maintenant, parlons sérieusement. Il ne s'agit plus de plaisanter, vous m'avez raconté assez d'histoires ; c'est la vérité que je veux entendre ; il est d'ailleurs de votre intérêt de me la faire connaître. Sachez d'abord que dans le cocktail-shaker, on n'a pas trouvé la moindre trace d'atropine. Par conséquent, le poison a dû être versé dans les verres, *après* qu'ils eurent été remplis. Et vous prétendez que vous étiez tous assis sagement autour de la table ! D'autre part, je serais curieux de savoir pourquoi vous, Sir Dennis, vous portiez quatre montres dans vos poches et pourquoi vous, Mrs. Sinclair, vous cachiez dans votre sac deux bouteilles contenant de la chaux vive et du phosphore ?

V

LE BRAS DANS LE BAHUT

Sanders avait attendu cet instant avec impatience et il se demandait comment Bonita Sinclair et Sir Dennis réagiraient à cette brusque attaque. Mais le résultat ne correspondit nullement à l'attente de l'inspecteur. Ils ouvrirent des yeux étonnés et restèrent muets.

Enfin, Blystone se décida à parler :

— Il est parfaitement inutile, inspecteur, d'expérimenter sur nous vos trucs de policier, fit-il d'un ton sec. Je vous ai dit, et vous pourriez avoir la politesse de me croire, que nous étions prêts à vous aider à éclaircir cette affaire.

— Loin de moi l'idée de vouloir user de trucs avec vous, répondit Masters d'un ton conciliant. Mais nous sommes en présence d'un fait : vous n'avez qu'à interroger le D^r Sanders si vous ne me croyez pas. Il n'y avait pas trace d'atropine dans le shaker.

— Voyons, me prenez-vous pour un imbécile ? s'écria Blystone en proie à une violente irritation.

— Écoutez-moi : je voudrais simplement que vous essayiez de rassembler vos souvenirs de façon plus précise. Dites-moi la vérité, je vous en prie. Si les verres avaient été remplis avant d'être portés à la salle à manger et laissés sans surveillance sur leur plateau pendant que vous étiez tous réunis à la cuisine, l'explication de Mrs. Sinclair serait vraisemblable. Mais la réalité est tout autre ! Mrs. Sinclair nous a dit qu'après avoir mélangé les cocktails, elle les a goûtés : ils ne contenaient pas de drogue. Et il a été prouvé que le shaker n'en contenait pas non plus. Par conséquent, quelqu'un a dû verser l'atropine directement *dans les verres* ! Mais comme ils n'ont été remplis qu'au moment où vous vous êtes assis à table, il est impossible que vous n'ayez pas vu l'assassin opérer ! Est-ce bien clair ? Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Absolument rien, répondit Blystone d'une voix ferme, je vous ai dit la vérité.

Masters commençait à manifester des signes d'impatience.

— Vous ne niez pourtant pas que les cocktails aient été empoisonnés ?

— Non.

— Cependant, votre déposition prouve matériellement qu'ils n'ont pas pu l'être !

— En effet, inspecteur, il est impossible que la drogue ait été versée dans les verres une fois qu'ils ont été remplis. Nous ne sommes pourtant pas tous aveugles, que diable !

Masters promenait un regard courroucé de l'un à l'autre de ses interlocuteurs. Bonita Sinclair balançait son pied, chaussé d'une ravissante pantoufle, et, d'un air innocent, dévisageait l'inspecteur.

— Si je puis me permettre une question, dit-elle soudain, sous quel aspect ce poison se présente-t-il ? Est-ce un corps solide ou liquide ? Quel est sa couleur ?

— Docteur, voulez-vous renseigner Madame ? demanda Masters en se tournant vers le jeune médecin.

— L'atropine est un liquide incolore, expliqua Sanders, et peut-être, Madame, en avez-vous déjà eu en votre possession sans le savoir. On l'extrait de la belladone et comme celle-ci entre dans la fabrication de la plupart des collyres...

— Ah oui ? s'exclama la jeune femme étonnée. Et quelle est la dose nécessaire pour faire perdre connaissance à quelqu'un ?

— S'il s'agit d'atropine pure, comme dans le cas qui nous intéresse, quelques gouttes suffisent.

— Enfin, j'ai trouvé ! s'écria Mrs. Sinclair. Vous allez voir, c'est tout simple : Quelqu'un se tenait caché dans la chambre à coucher ; il a vu Mr. Schumann apporter les verres sur le plateau. Dès qu'il est sorti, l'autre s'est faufilé dans la salle à manger. Ne voulant probablement pas tous nous tuer, il n'a pas versé le poison dans le shaker mais directement dans les verres vides, afin de pouvoir mieux doser la quantité d'atropine qu'il destinait à chacun de nous. Vous nous avez dit, docteur, que l'atropine était incolore. Il n'est donc pas étonnant que nous n'ayons rien vu ! Si par hasard l'un de nous a remarqué un peu de liquide au fond de son verre, il se sera sans doute dit qu'ils venaient d'être rincés et que ce ne pouvait être que de l'eau... Que dites-vous de cela, Messieurs ? N'avons-nous pas là l'explication du mystère ?

— Tout cela est très bien raisonné, grommela Masters, l'œil méfiant. Qu'en pensez-vous, docteur ? Les choses ont-elles pu se passer ainsi ?

— Non, répondit Sanders. En tout cas, cette hypothèse paraît bien invraisemblable. Où se trouvaient les verres ?

— Au milieu de la grande table, dit Mrs. Sinclair après une légère

hésitation. Haye a dû se pencher pour les remplir.

— Si vous en aviez bu tout le contenu, reprit le médecin, trois d'entre vous auraient trouvé la mort, car dans trois verres, la dose était mortelle. Alors comment expliquez-vous que personne n'ait remarqué la présence d'une quantité de liquide relativement élevée ? N'avez-vous réellement rien vu ?

— Si je crois maintenant me souvenir que cela m'a frappée, dit la jeune femme d'un air pensif. Mais mes idées sont encore tellement confuses...

Masters s'impatiait de nouveau. Il ouvrit son calepin et reprit :

— Laissons cela pour l'instant. Peut-être la mémoire vous reviendra-t-elle tout à l'heure. En attendant, seriez-vous assez aimable, Sir Dennis, pour me dire la raison qui vous a induit à mettre quatre montres dans vos poches avant de vous rendre à cette soirée ?

La question sembla amuser le chirurgien, qui répondit en souriant :

— Je comprends que ces quatre montres aient été un vrai casse-tête pour la police. Cependant, Mrs. Sinclair vous a déjà fourni à l'hôpital une explication indirecte de leur présence dans mes poches. Elle vous a dit, n'est-ce pas, que j'avais été la prendre chez elle pour l'accompagner chez Félix Haye ?

— En effet.

— Elle vous a aussi appris qu'elle avait eu des communications téléphoniques avec Rome, New York et Paris. Or, vous n'ignorez pas que ces capitales ont une heure différente de la nôtre. Ainsi, il y a une différence de cinq heures entre New York et Londres. Si donc vous désirez téléphoner à une personne qui habite l'une de ces villes à une heure qu'elle vous a fixée d'avance, vous risquez fort de vous tromper si vous ne connaissez pas la différence d'heure qui existe entre les deux villes. C'est ce qui serait arrivé à Mrs. Sinclair si je n'avais été là pour l'aider, car ce genre de calculs n'est pas précisément son fort.

Sir Dennis regarda la jeune femme en souriant et poursuivit :

— J'ai donc apporté avec moi ces quatre montres dont l'une – la mienne – indiquait l'heure de Londres. J'avais réglé les trois autres sur l'heure qu'il devait être à Rome, New York et Paris. Un coup d'œil sur elles nous renseignait à temps, et ainsi, Mrs. Sinclair a pu appeler aux heures voulues les personnes à qui elle devait parler. Jolie trouvaille, n'est-ce pas, inspecteur ? Et voilà tout le mystère des quatre montres expliqué.

— Très astucieux, déclara Masters qui semblait loin d'être convaincu. Avez-vous aussi une explication toute prête pour les deux

bouteilles qui se trouvaient dans votre sac, Mrs. Sinclair ?

— Je m'étonne qu'elles vous aient intrigué, inspecteur, répondit la jeune femme en souriant. Il est vrai qu'il faut savoir à quoi leur contenu peut servir... Je ne les transporte d'ailleurs pas partout où je vais. Ainsi, hier soir, je me suis trompée de sac, je n'avais pas besoin de ces deux bouteilles pour aller chez Haye ! Puisque vous ne le savez pas, je vous apprends que le phosphore et la chaux vive servent à dissoudre la couleur à l'huile. Les marchands de tableaux utilisent ces ingrédients pour s'assurer que, sous la couche de la peinture superficielle d'un tableau, il ne se dissimule pas une œuvre de beaucoup plus de valeur. C'est une opération qui se pratique souvent.

— Je m'incline devant vos compétences, Madame, et je dois reconnaître que votre explication paraît plausible. Mais pendant que nous y sommes, l'un de vous pourrait peut-être me dire pourquoi Mr. Schumann portait dans sa poche un mouvement de réveil ?

— Comme c'est curieux ! s'étonna Sir Dennis. À quoi cela pouvait-il bien lui servir ? Non, reprit-il après une légère hésitation, je ne vois pas pourquoi il portait cet objet sur lui. Il faudra que vous l'interrogiez vous-même.

— J'en ai bien l'intention, répliqua Masters qui commençait à trouver qu'il perdait son temps. Mais je préfère vous signaler tout de suite qu'on vous a accusés tous les trois d'être des malfaiteurs.

Ils se regardèrent stupéfaits. Mrs. Sinclair se ressaisit la première.

— Au cas où ceci ne serait pas une mauvaise plaisanterie, dit-elle d'un ton sec, je voudrais bien savoir, inspecteur, qui a osé prétendre une chose pareille !

— Je ne puis vous donner d'explications pour le moment, Madame : secret professionnel... Dites-moi plutôt ce que vous pensez de cette accusation.

— Elle est ridicule, s'écria la jeune femme en proie à la plus vive indignation. On aurait tout aussi bien pu nous traiter d'assassins, pendant qu'on y était !

— On vous accuse aussi d'assassinat, répondit Masters placidement.

— Inspecteur, cette comédie a assez duré ! s'écria Blystone hors de lui. Vous allez vraiment trop loin ! Nous n'avons pas à tolérer d'aussi infâmes accusations... Puis, faisant effort pour se dominer, il reprit d'une voix plus calme : Évidemment, quelqu'un dont l'imagination est déformée par les romans policiers peut nous imputer toutes sortes de méfaits, en donnant comme prétexte le métier que chacun de nous exerce. On reprochera, par exemple, à Mrs. Sinclair de vendre des

tableaux de second ordre pour des œuvres de maîtres. Moi, en tant que médecin, je puis être soupçonné de me livrer au trafic de stupéfiants ; quant à ce brave Schumann, sans doute l'accusera-t-on de meurtre, en insinuant qu'il fourre les cadavres de ses victimes dans des sarcophages et les vend ensuite comme momies ! Voyons, inspecteur, toute plaisanterie mise à part, vous ne croyez pourtant pas ces insanités ? Ces accusations sont tout simplement révoltantes !

— Puisque vous les trouvez injustifiées, pourquoi vous mettez-vous dans cet état ?

— Je me demande quelle tête vous feriez si l'on venait vous traiter d'assassin ! Du moment qu'une accusation a été lancée contre moi, j'ai le droit de savoir qui l'a formulée !

— Vous l'apprendrez peut-être bientôt. Mais auparavant, Sir Dennis, pouvez-vous répondre à cette question : Mr. Schumann était-il déjà là quand vous êtes arrivés chez Félix Hays ?

— Oui, il était déjà là. Mais je ne vois pas le rapport...

— Son bureau, situé au deuxième étage, était-il fermé ?

— Attendez... si je me souviens bien, j'ai vu de la lumière à travers la porte vitrée. Probablement un employé s'y trouvait-il encore. Mais pourquoi ces questions ?

— Eh bien, cet employé s'appelait Ferguson, déclara Masters. Et il s'est révélé être un individu très intéressant. Sur ce, je dois vous quitter, mes obligations m'appellent ailleurs. Je vous remercie encore pour tous vos renseignements. À bientôt !

Après s'être incliné poliment, l'inspecteur sortit, suivi de Sanders, qui, pour sa part, aurait volontiers prolongé d'un instant cet interrogatoire si instructif.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le hall, Masters lui glissa à l'oreille :

— Je ne sais pas si nous sommes beaucoup plus avancés ; mais en tout cas, je leur ai fait peur et c'est exactement ce que je voulais ! Il va falloir les surveiller de près, maintenant. S'ils connaissent Ferguson, ils vont essayer de se mettre tout de suite en rapport avec lui ; nous pourrions ainsi retrouver les traces de ce mystérieux bonhomme. Ils sont malins, ces deux-là, hein ? Leur explication concernant les montres et les bouteilles était, ma foi, bien trouvée !

— Croyez-vous qu'ils l'aient inventée ? questionna Sanders.

— Naturellement ! Quoi qu'il en soit, il faudra tenir cette femme à l'œil. Le type n'est pas bête non plus, mais elle est plus rusée que lui.

Au moment où Masters allait ouvrir la porte, il s'arrêta stupéfait. Ses yeux étaient tombés sur un bahut sculpté, qui se trouvait dans un

coin du hall et ressemblait comme un frère à celui qu'il avait vu dans l'appartement de Félix Haye. Mais là n'était pas la chose bizarre. Ce qui avait frappé Masters, c'est que le couvercle de ce coffre, légèrement soulevé, laissait dépasser par l'entre-bâillement une main gantée de gris...

Le hall était plongé dans une demi-obscurité. L'inspecteur s'approcha du bahut et, sous les yeux étonnés de Sanders, se mit à examiner longuement un dessin, ou plutôt une esquisse accrochée au mur et signée *Dante Gabriel Rosseti*. Puis, d'un geste brusque, il ouvrit complètement le coffre.

Il était rempli d'un amas d'objet hétéroclites, dont la présence paraissait surprenante dans une maison aussi bien tenue, plusieurs parapluies étaient jetés pêle-mêle, une vieille raquette de tennis dont les cordes avaient sauté, un jumper taché et deux trench-coats.

Et par-dessus tout cela, un bras d'homme était posé !

Sanders sentit un frisson désagréable lui courir dans le dos, avant de réaliser qu'il s'agissait d'un bras artificiel, fabriqué à l'aide d'une manche noire et d'un gant gris, tous deux bourrés de laine. Dans la lumière tamisée du vestibule, la vision était macabre.

Masters referma avec précaution le couvercle du bahut et se dirigea rapidement vers la porte de sortie.

— Au nom du Ciel, chuchota Sanders, que se passe-t-il dans cette maison ? Pourquoi cette femme possède-t-elle un objet de ce genre ?

— C'est tout simple, répondit Masters à voix basse en regardant autour de lui pour voir si la femme de chambre ne les surveillait pas. Vous le saurez bientôt, mon cher. D'ailleurs, je ne crois pas que ce bras lui appartienne. Maintenant, filons à Hampstead. Il faut que je bavarde un moment avec le vieux Schumann.

VI HIÉROGLYPHES

Ils avaient dépassé Hampstead depuis longtemps et la voiture suivait une route en lacets qui n'en finissait pas. Enfin, ils s'engagèrent dans une allée bordée de grands arbres, puis Masters tourna à gauche et ils débouchèrent dans la rue où habitait Schumann.

Sanders, qui était resté silencieux depuis un moment, se tourna vers son compagnon :

— Au fond, mon cher Masters, voyez-vous un rapport quelconque entre tous les objets disparates que nous avons découverts jusqu'à maintenant : montres, bouteilles, réveil et bras postiche ? Moi je n'en vois aucun. Avez-vous une opinion au sujet de cette étrange affaire ?

L'inspecteur sourit d'un air mystérieux.

— Je vous dirai que j'ai décidé d'aller faire aujourd'hui une petite visite à Sir Stanley Merrivale. Le connaissez-vous par hasard ?

— Pas personnellement, mais je sais qu'il s'agit d'un juriste éminent, doublé d'un excellent médecin, et aussi d'un vieil original, qui est doué d'un flair étonnant et rusé comme un renard. Un inspecteur de Scotland Yard qui a longtemps travaillé sous ses ordres m'a raconté qu'il l'avait vu résoudre les cas les plus difficiles en matière de criminologie. Ainsi vous voulez l'appeler à la rescousse ?

— Non, mais je désirerais avoir son avis. Car j'ai bien l'intention de débrouiller tout seul cette affaire.

— À propos, peut-on savoir pourquoi vous vous êtes tant intéressé au dessin qui est suspendu dans le hall de Mrs. Sinclair ?

— Eh bien, voilà. J'ai été d'abord frappé par un portrait qui se trouve dans son salon et qui représente une jeune Hollandaise. L'avez-vous vu ?

— Non, c'est curieux, je n'ai rien remarqué. Il est vrai qu'il faisait si sombre dans cette pièce...

— Précisément ! Je crois qu'elle avait réglé son éclairage à dessein ! Eh bien, figurez-vous que ce tableau me rappelle de façon étrange un portrait de Rembrandt, représentant la même jeune Hollandaise, que j'ai vu à la National Gallery. Oh, ce n'est pas que je sois grand connaisseur en peinture, mais ma femme m'entraîne de temps en temps au musée, et j'ai fini par y acquérir quelques notions

artistiques. J'ai surtout bonne mémoire, et c'est une faculté bien précieuse dans le fichu métier que j'exerce. Or donc, pour en revenir à ce dessin accroché dans le hall, je me demande si lui aussi...

Ils roulaient au ralenti et Sanders, qui réfléchissait, les sourcils froncés, n'entendit pas les derniers mots de son compagnon.

— Il existe des masses de copies d'œuvres de Rembrandt, dit-il enfin, mais... croyez-vous peut-être que cette charmante jeune femme vendrait de vulgaires copies pour des toiles de maîtres ?

— Oh non, elle est bien trop maligne pour cela ! C'est beaucoup plus compliquée... Nous voici arrivés, je crois.

L'inspecteur stoppa et ils descendirent de voiture. Bernard Schumann habitait une villa d'apparence démodée, mais confortable.

Une vieille femme bougonne, qui devait être la gouvernante de la maison, vint leur ouvrir. Quand elle vit la carte de l'inspecteur, son visage se renfroga tout à fait :

— Je sais qui vous êtes, marmonna-t-elle. S'il ne tenait qu'à moi, vous n'entreriez pas ici. Le docteur a dit que Mr. Schumann ne devait être dérangé sous aucun prétexte. Mais comme il tient absolument à vous recevoir, vous n'avez qu'à me suivre.

Ils trouvèrent Schumann à demi étendu sur un vieux divan et enveloppé de couvertures. Son visage ridé était encadré de cheveux blancs et ses yeux bleus ombragés de sourcils épais. Il avait le regard franc et beaucoup de dignité dans le maintien. Un bon feu brûlait dans la cheminée.

La pièce était encombrée de meubles couverts de livres et d'objets d'art égyptien. Dans un coin, une vitrine renfermait des vases aux reflets bleutés, des statuettes antiques, des cachets de formes curieuses et des scarabées de terre vernie. À l'autre extrémité de la pièce se dressait un sarcophage de deux mètres de haut.

En voyant entrer les deux hommes, Schumann posa près de lui le livre qu'il tenait, et une lueur d'inquiétude passa dans ses yeux.

— Prenez place, Messieurs, je vous prie, leur dit-il d'une voix mal assurée. Je vous attendais. Si je suis bien renseigné, vous désirez me poser quelques questions au sujet d'un réveil, n'est-ce pas ?

— Exactement, Mr. Schumann. Mais comment le savez-vous ?

— Sir Dennis Blystone vient de me téléphoner. Je comprends que cela vous déplaît, mais mettez-vous à notre place : vous comprendrez que nous soyons désireux d'être fixés sur ce qui s'est passé hier soir ! Vous nous soupçonnez probablement de nous être entendus pour vous raconter la même histoire, mais je vous assure que ce n'est pas le cas.

Masters ne broncha pas et s'assit sur la chaise que Sanders lui tendait.

— Si vous le permettez, commença-t-il, je vais vous poser quelques questions.

— Comme vous voudrez, inspecteur. Mais je tiens à vous dire que je n'ai rien à ajouter au récit de mes amis. Ils vous ont dit la vérité, sans rien vous cacher.

— Pouvez-vous m'expliquer, tout d'abord, pourquoi vous aviez, dans une de vos poches, un mouvement de réveil ?

— J'ignorais, hier soir, la présence de cet objet sur moi, répondit Schumann d'une voix hésitante, tandis que ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux.

— Je m'attendais pourtant à ce que vous ayez une explication toute prête, comme Mrs. Sinclair et Sir Dennis Blystone.

— Non, je n'en ai pas ; leurs explications ne me concernent pas, et je ne parle que pour moi.

— Tiens, voilà qui nous change ! Sir Dennis, lui, ne parlait qu'au nom de vous trois...

— Décidément, inspecteur, vous semblez être persuadé que nous sommes de connivence. Si c'était le cas, vous pensez bien que j'aurais inventé à votre intention une explication valable.

— N'avez-vous vraiment pas le moindre souvenir concernant ce mécanisme d'horlogerie ?

— Pas le moindre. Quelqu'un a dû le fourrer dans ma poche.

— Tandis que vous étiez sans connaissance ? Vous admettez alors que les objets bizarres que nous avons trouvés dans le sac de Mrs. Sinclair et les poches de Sir Dennis y ont aussi été glissés sans qu'ils s'en aperçoivent ?

— Je n'ai rien dit de pareil ! Je ne doute pas un instant qu'ils ne vous aient dit la vérité.

Masters poursuivit son interrogatoire et Schumann fit des événements de la veille un récit en tous points pareil à celui des deux autres invités. Tandis qu'il parlait de sa voix monotone, Sanders laissa errer son regard autour de lui et ses yeux tombèrent sur le grand sarcophage zébré de hiéroglyphes et décoré de figures dorées.

Schumann avait suivi le regard du jeune homme et il eut un bref sourire en le voyant perdu dans la contemplation du sarcophage. Puis il se tourna vers Masters pour achever son récit.

— Je ne puis que vous répéter, dit-il sur un ton qui trahissait une

légère impatience, que nous nous sommes rendus chez Haye sans but défini. Du moins, s'il existait un but à cette réunion, nous l'ignorions totalement.

— Pourquoi dites-vous : *nous* l'ignorions ?

— Je voulais dire : je l'ignorais, je ne savais même pas qui je devais rencontrer à cette soirée.

— À quelle heure êtes-vous arrivé chez Haye ?

— À onze heures moins le quart environ.

— Était-il déjà chez lui ?

— Oui, il m'a dit qu'il venait d'arriver.

— Comment était-il disposé ? Quelle était son humeur ? S'est-il comporté de façon normale ?

— Il m'a semblé au début être un peu fâché contre Timothy Riordan, notre concierge, qui n'avait pas mis suffisamment d'ordre dans l'appartement. Mais, il a bientôt retrouvé sa bonne humeur, et il s'est livré à certaines plaisanteries relatives à un dragon.

Masters leva les sourcils.

— Comment... un dragon ?

Un instant, Sanders, qui écoutait de nouveau attentivement, eut l'impression que Schumann était sur le point de révéler des choses intéressantes... mais le vieillard se ravisa et répondit simplement :

— Probablement Félix Haye, en parlant de dragon, faisait-il allusion à ce brave Riordan qui est un singulier personnage. Avez-vous d'autres questions à me poser, inspecteur ?

— Lorsque vous avez passé hier soir devant votre bureau, s'y trouvait-il quelqu'un ?

— Certainement pas.

Masters scruta son interlocuteur de ses yeux perçants.

— Eh bien si, Mr. Schumann, il y avait un homme dans votre bureau, un dénommé Ferguson. Il a dit au D^r Sanders qu'il était votre employé. D'ailleurs, il avait l'air d'être là chez lui, et il se lavait les mains avec une parfaite aisance ; il a même fourni une quantité d'indications à votre sujet...

Tandis que Masters parlait, le visage de Schumann avait peu à peu changé d'expression. Il se dressa brusquement sur son séant et demanda d'une voix qu'il s'efforçait de rendre naturelle :

— Ce que vous me racontez là n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

— Tout à fait sérieux, au contraire. Mais depuis lors, nous avons

découvert qu'il n'existe pas de Ferguson et...

— Je comprends de moins en moins, interrompit Schumann. Ferguson existe bel et bien !

Pour la première fois, Masters parut complètement ahuri.

— Comment, vous voulez dire que vous avez un employé qui porte ce nom ?

— Plus maintenant, mais j'en ai eu un il y a quelques années ; il travaillait à mon bureau du Caire. C'était un homme extrêmement habile, qui s'entendait comme pas un à imiter des manuscrits sur papyrus. Plus tard, je l'ai fait venir ici, à Londres. Mais, il y a huit ou dix ans de cela, il a quitté sa place après s'être rendu coupable d'une faute grave. Par la suite, j'ai appris qu'il était mort. C'est pourquoi ce que vous me dites me semble incompréhensible...

— Votre déclaration explique bien des choses, murmura Masters d'un air songeur. Par exemple, le fait qu'il vous connaît si bien et qu'il a pu s'introduire dans votre bureau. Mais nous ne savons toujours pas comment il est sorti de la maison. Car figurez-vous qu'il a disparu tout à coup, alors que l'entrée principale était surveillée par un agent de police ! Il est exclu qu'il ait emprunté la porte de service, car après sa disparition, on a constaté qu'elle était verrouillée de l'intérieur. Comment a-t-il pu filer ?

— Je n'en sais rien. Peut-être avait-il dans la maison un complice qui lui a ouvert la porte de service et l'a verrouillée après son départ. En tout cas, Ferguson n'est pas un sorcier.

— Hum... fit Masters. À propos, vous m'avez dit tout à l'heure qu'il s'était rendu coupable d'une faute grave. De quoi s'agissait-il ?

— Je préfère n'en pas parler, inspecteur. D'ailleurs, cette histoire ne présente aucun intérêt pour vous.

— Mais si ! Tout ce qui concerne cet homme m'intéresse. Si je puis découvrir qui il est, ce qu'il cherchait hier dans votre bureau et jusqu'à quel point il est mêlé à l'affaire qui nous préoccupe, mon enquête aura fait de grands progrès. Aussi vous serais-je obligé de répondre à ma question.

— Il a filé avec de l'argent, répondit laconiquement Schumann.

— Ne l'avez-vous pas fait poursuivre ?

— Non, il s'est sauvé à l'étranger. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi il est entré hier soir dans mon bureau et ce qu'il y cherchait. S'il avait volé quoi que ce soit, mon employé me l'aurait dit ce matin au téléphone. Vraiment... je n'y comprends rien. Une question inspecteur : Ferguson a-t-il dit quelque chose de particulier à

mon sujet ?

Masters lui lança un regard perçant.

— Certainement, Mr. Schumann. D'abord il a appris au D^r Sanders que le gouvernement égyptien vous avait décoré, et ensuite il lui a déclaré que vous étiez un vulgaire malfaiteur.

— Comment, moi un malfaiteur ? C'est faux !

— Je veux bien vous croire, cependant...

Schumann fit un effort pour se ressaisir et reprit d'une voix plus calme :

— Ma vie est comme un livre ouvert et je n'ai jamais rien eu à chanter. Il me semble donc que vous pourriez accorder un peu plus de crédit à mes paroles qu'à celles d'un voleur !

De nouveau, Sanders eut l'impression que le vieillard avait quelque chose à dire ; il paraissait tourmenté et inquiet. Masters, qui lui aussi l'observait du coin de l'œil, en profita pour lancer :

— Savez-vous qui a tué Félix Haye ?

— Je l'ignore.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je vous répète que je ne le sais pas, répondit doucement Schumann. Il se tut un instant, puis reprit : L'atropine est un poisson singulier et j'ai appris hier soir à connaître les hallucinations qu'il provoque. Tandis que j'étais assis à la table de Haye, j'avais devant moi les peintures qui ornent le dessus de sa cheminée et des livres aux couvertures bariolées. Plus tard, sous l'effet de la drogue, il m'a semblé voir les figures des tableaux s'animer et les livres devenir des réclames lumineuses. J'ai cru voir des fantômes aller et venir dans la pièce et...

— Parlons d'autre chose, interrompit Masters qui s'impatientait. Le récit des événements, tel que vous me l'avez fait tout à l'heure, concorde avec celui de vos compagnons. Mais de quelle façon les boissons ont-elles été empoisonnées ? On a parlé d'un étranger qui se serait glissé dans l'appartement et aurait versé la drogue dans les verres placés sans surveillance sur la table de la salle à manger. Trouvez-vous cette hypothèse vraisemblable ?

— Non, absolument pas. Les verres étaient vides et secs. Je l'ai bien vu quand Haye a versé les cocktails.

— Tiens, tiens... Alors comment se fait-il qu'il se soit trouvé de l'atropine dans vos verres ?

Cette fois, ce fut Schumann qui parut s'impatienter.

— Je suis loin d'être aussi clairvoyant et imaginatif que vous, inspecteur. Pourtant, il me semble que l'explication du mystère n'est pas aussi embarrassante que vous semblez le trouver. Si je comprends bien, vous partez du fait qu'on n'a pas trouvé d'atropine dans le shaker. Mais réfléchissez un instant : les choses n'ont-elles pas pu se passer de la façon suivante ? Quelqu'un s'introduit dans l'appartement et verse le poison dans le shaker et le verre à whisky. Nous buvons tous et nous perdons connaissance. L'assassin a donc les mains libres pour agir à sa guise. Il tue Félix Haye ; puis il va rincer le shaker, le remplit à moitié avec un cocktail qui ne contient pas d'atropine, et revient le poser à la place où il a été trouvé. Dans ces conditions, on déduira que la drogue a été versée dans chaque verre séparément. Et c'est ce que vous avez fait, inspecteur, vous êtes tombé dans le panneau. Le meurtrier ne pouvait agir de façon plus habile.

Masters se gratta le menton d'un air perplexe.

— Je puis donc conclure de votre déposition que vous accusez Ferguson d'être l'assassin de Félix Haye ?

— Mais pas du tout ! Je n'ai pas son audace pour porter une telle accusation sans fournir de preuves...

Dehors, le ciel s'était assombri peu à peu et la pièce était maintenant plongée dans une demi-obscurité. Les objets placés çà et là sur les meubles prenaient des formes étranges et le sarcophage dressait sa masse inquiétante près de la fenêtre.

Masters, peu sensible à l'atmosphère lugubre qui régnait autour de lui, prenait des notes, le nez dans son calepin. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, puis, soudain, il rompit le silence :

— J'ai encore une question à vous poser, M. Schumann, puis je vous laisserai tranquille pour aujourd'hui. Voulez-vous me donner le signalement exact de Ferguson, la dernière adresse que vous lui avez connue, quelques tuyaux sur ses habitudes, bref, m'indiquer tout ce que vous savez à son sujet ?

— Très volontiers, inspecteur, mais, si vous le permettez, pas maintenant ; je me sens tout à coup très fatigué, et comme je n'ai pas tous ces renseignements sous la main, je les chercherai dans mes papiers et vous les communiquerai dès que je les aurai trouvés. Je dois même avoir une photographie de lui quelque part. Ferguson... C'est curieux, je le croyais mort...

— Qui vous a fait croire cela ?

— Il adoptait parfois un pseudonyme et il m'a semblé lire il y a quelque temps, dans un journal étranger... Mais ne me demandez pas de détails maintenant, je vous assure que je suis incapable de me

souvenir de quoi que ce soit. Cette maudite drogue m'a assommé. Cependant, je vous ferai parvenir cet après-midi les renseignements dont vous avez besoin. Excusez-moi, Messieurs.

Schumann, très pâle, s'appuya aux coussins. Il tendit la main aux deux visiteurs, qui sortirent sans ajouter un seul mot.

— Jolie histoire, hein ? grommela Masters dès qu'ils furent dehors. Ils ont tous une explication plausible, et chacun d'eux est persuadé que la sienne est la seule valable ! Mais maintenant, c'est fini, Sanders, vous entendez ? Si quelqu'un vient encore me proposer une nouvelle version de cette affaire, je ne...

Il allait ouvrir la petite porte du jardin, lorsqu'une jeune fille qui attendait devant la maison en fumant une cigarette les rejoignit. C'était Marcia Blystone.

— N'achevez pas votre phrase, inspecteur ! s'écria-t-elle. Je vous ai suivis toute la matinée, et maintenant, il va falloir que vous m'écoutez. Je sais qui a tué Félix Haye et je crois que j'en connais même la raison. Je puis aussi vous expliquer de quelle façon la drogue a été versée dans les boissons.

Masters la considérait stupéfait, tandis que Sanders souriait d'aise en revoyant la jeune fille. Elle était plus fraîche et plus jolie que jamais ; un fichu aux couleurs vives emprisonnait ses cheveux bouclés.

— Voilà de nouveau quelqu'un qui veut être plus malin que la police ! gronda l'inspecteur. D'abord, comment êtes-vous arrivée jusqu'ici, Mademoiselle ?

— J'ai pris un taxi, expliqua Marcia, mais je viens de le renvoyer, de sorte que je crains bien que vous ne soyez obligé de me ramener dans votre voiture !...

Masters prit un air paternel.

— Je veux bien vous prendre avec moi, mon enfant, dit-il, mais je ne veux pas vous entendre échaffauder vos hypothèses durant tout le trajet ! Assez de suppositions, assez de conjectures ! J'ai besoin de remettre de l'ordre dans mes idées.

— Ce ne sont pas des hypothèses que j'ai à vous exposer, répondit la jeune fille d'un ton ferme, mais bien des faits, Mr. Masters. M'autorisez-vous à m'asseoir à côté de vous ?

L'inspecteur haussa les épaules et s'installa au volant, tandis que Marcia, ayant jeté sa cigarette sur la route, s'asseyait près de lui non sans avoir posé sur ses genoux un grand bloc de papier. Dès que Sanders eut pris place sur le siège arrière, ils démarrèrent.

— Alors, Miss Blystone, je suppose que vous allez nous raconter

que l'atropine a été versée dans le shaker et que le meurtrier s'est dépêché de le rincer avant de s'en aller, n'est-ce pas ?

— Oh, non, inspecteur, c'est bien plus compliqué ! Figurez-vous que...

— Tout d'abord, qui est le meurtrier, selon vous ?

Marcia sortit avec précaution le bloc de papier de son enveloppe et le posa en travers du volant, au risque de provoquer un accident. Cependant Masters ne put résister à la tentation d'y jeter un coup d'œil.

Sur la première feuille s'étalait un grand dessin représentant... Bonita Sinclair ! Masters tressaillit et examina l'esquisse plus attentivement. Le coup de crayon était ferme et incisif et l'expression du visage était rendue de façon extraordinairement vivante ; bref, tout le dessin témoignait du réel talent de son auteur.

— Je vous félicite, Mademoiselle, commença-t-il, mais...

— Eh bien, s'écria Marcia triomphante, voilà le meurtrier ! C'est cette sacrée vamp !

Ce disant, elle agita, dans son exubérance, le bloc devant les yeux de Masters, puis tout à coup, le plaqua sur le nez de l'inspecteur ahuri.

— Nom de tonnerre ! hurla-t-il, voulez-vous m'enlever ça, je ne vois plus ma route ! D'ailleurs, qui vous dit que c'est cette femme qui a fait le coup ?

— Je suis sûre que c'est elle, déclara la jeune fille, parce qu'elle a aussi empoisonné son mari !

Ce qui advint à ce moment-là, personne ne put jamais l'expliquer. Masters prétendit par la suite non seulement que Marcia avait brandi le bloc de papier de manière à l'aveugler complètement, mais encore qu'emportée par son ardeur, elle avait appuyé de toutes ses forces son pied sur celui de l'inspecteur, qui tenait justement l'accélérateur. La voiture fit un bond en avant et dévala la rue à la vitesse d'un bolide.

Le malheur voulut qu'au même moment, une charrette pleine de fruits montât péniblement la pente en sens inverse. Son conducteur, geignant et soufflant, la poussait au beau milieu de la route, caché derrière une pyramide d'oranges, de citrons et de bananes. Lorsqu'il vit arriver sur lui la voiture, lancée à fond de train, il poussa un hurlement de désespoir, que d'ailleurs personne n'entendit.

Masters donna un violent coup de volant à droite, évitant de justesse une catastrophe. Mais l'émotion avait été trop forte : le chariot se cabra et esquissa une pirouette ; puis une avalanche de fruits se répandit sur la chaussée, roulant de tous côtés et dévalant la

pente. Le bonhomme culbuta à son tour et fut englouti sous une montagne d'oranges.

Il y eut un instant de stupeur, pendant lequel les occupants de la voiture se contentèrent de considérer le spectacle d'un œil ahuri. Puis la montagne s'agita et donna naissance à un gros homme drapé dans un ample peignoir de bain, qui s'ébrouait en écumant de rage.

— Qu'est-ce qui vous prend de rouler à cette vitesse, tas d'abrutis ! rugit une voix qui fit s'envoler quelques oiseaux apeurés. Je vais vous apprendre à conduire, bande d'imbéciles !

Masters dressa les oreilles : était-ce possible ? Il lui semblait reconnaître... Mais oui ! Ce fruitier qui se promenait en plein jour vêtu d'un peignoir multicolore et qui vociférait des injures au milieu de la route n'était autre que Sir Stanley Merrivale !

VII

SIR STANLEY FAIT DU SPORT

Sir Stanley Merrivale, S.M. comme on l'appelait à Scotland Yard, se tenait donc, les jambes écartées, au milieu d'un amoncellement de fruits, et il gesticulait comme un forcené.

— Permettez-moi de vous dire que vous n'avez rien à faire au milieu de la route ! lui cria Masters, enfin revenu de sa surprise.

— Au milieu de la route ? Espèce de... Mais il s'arrêta net. Est-ce que je rêve ? s'exclama-t-il. Ce n'est pourtant pas Humphrey Masters !

— Si, si, c'est bien moi, Sir Stanley, répondit l'inspecteur, mais je vous assure que je ne suis pas responsable de cet accident. C'est cette jeune fille qui s'est penchée sur moi et qui a appuyé son pied sur le mien...

S.M. roula des yeux sévères.

— Ne deviendrez-vous donc jamais raisonnable, Masters ? Vous êtes pourtant marié, que je sache. Promener une jeune fille en auto pendant que votre femme vous croit au travail ! Flirter en plein jour dans une voiture de la police ! C'est un scandale !

— Laissez-le parler, glissa l'inspecteur à l'oreille de Marcia. Cela n'a pas d'importance. Puis, se retournant vers Sanders : C'est Sir Stanley, mon chef à Scotland Yard. Comment le trouvez-vous ?

— Joli garçon, répondit Sanders qui commençait à avoir des fourmis dans les jambes.

— Sir Stanley, reprit Masters à voix haute, comment se fait-il qu'on vous trouve poussant une carriole sur cette route, vêtu d'un caleçon de bain et d'un élégant peignoir ?

— Je fais du sport, répondit S.M. avec beaucoup de dignité.

— Que dites-vous ?

— Je veux maigrir, reprit S.M. en drapant le peignoir comme une toge autour de sa grosse taille. J'en ai assez : du matin au soir il faut que je supporte des remarques de mauvais goût au sujet de mon ventre. Il faut que cela cesse !

— Mais... le chariot ?

— J'ai parié avec un ami, qui en est le propriétaire, que j'arriverais à le pousser jusqu'au sommet de cette colline. Antonelli – c'est le nom

de mon ami – osait prétendre que je n'en serais pas capable. Il avait d'ailleurs raison, ajouta amèrement S.M. Voyez jusqu'où je suis arrivé ! Et tout cela par la faute d'un vulgaire policier qui m'est rentré dedans ! Comment vais-je faire, maintenant, pour ramasser tout ça ?

— J'espère au moins que vous n'êtes pas blessé, Sir Stanley, dit Masters, ému de pitié, en descendant de voiture.

— Mais si, je suis blessé ! Je ne sais pas encore où, mais je sais que je suis blessé.

— Le mieux serait que vous montiez avec nous dans l'auto, conseilla l'inspecteur avec un sourire. Quant à votre charrette, ne vous faites plus de souci : nous nous arrêterons devant la prochaine cabine téléphonique et je donnerai des ordres pour qu'on vienne ramasser ces fruits et les rapporter à leur propriétaire. Je suppose que vous avez fait assez de gymnastique pour aujourd'hui ?

— Oui, cela me suffit, grommela S.M. en enjambant une pile d'oranges et de citrons, pour venir s'asseoir sur le marchepied de la voiture, où, la mine renfrognée, il se mit à peler une banane.

— Si vous mangez des bananes, vous allez engraisser, remarqua Marcia d'un ton impertinent.

— Ah, j'oubliais les présentations, dit Masters en s'approchant : le D^r Sanders, Sir Stanley Merrivale, Miss Blystone.

Sanders qui était aussi descendu de voiture pour se dégourdir les jambes, s'inclina poliment. En entendant son nom, S.M. leva les yeux sur lui et grimaça un sourire.

— Votre chef à l'Institut de médecine légale est un de mes bons amis, articula-t-il, la bouche pleine.

Il semblait peu à peu retrouver sa bonne humeur, au grand soulagement de Masters, qui, les mains dans les poches, faisait les cent pas au milieu des oranges.

— Dites-moi, mon cher, reprit S.M. en se remettant péniblement sur ses jambes, lorsque vous avez failli m'écraser tout à l'heure, n'étiez-vous pas, par hasard, en train de parler de l'affaire Haye ?

— Oui, justement, répondit l'inspecteur. Comment l'avez-vous deviné ? J'avais l'intention de vous rendre visite cet après-midi et...

— Je sais, je sais ! interrompit S.M. de sa grosse voix. Vous vouliez venir plastronner dans mon bureau et me raconter que vous avez déjà en main tous les fils de l'affaire, n'est-ce pas ? Je vois ça ! Eh bien, mon cher, figurez-vous que j'en sais déjà à ce sujet bien plus que vous. On est venu me voir...

— Qui cela ? s'enquit Masters, stupéfait et déçu.

— Connaissez-vous l'étude de MM. Drake, Rogers et Drake ?

— Bien sûr, s'exclama l'inspecteur, ce sont les avocats de Félix Haye. J'ai d'ailleurs donné l'ordre au sergent Popper d'aller les voir.

— Il va avoir des masses de choses à vous raconter. Le vieux Drake, doyen des avocats de cette étude, est venu me voir en personne. Il doit avoir au moins quatre-vingt-dix ans. Figurez-vous que, la nuit passée, il s'est produit, dans les bureaux de MM. Drake, Rogers et Drake, un événement extraordinaire, un événement dont on n'avait jamais vu l'équivalent depuis cent cinquante ans que cette étude existe. Le vieil avocat était dans un bel état.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un vol mystérieux. Félix Haye leur avait confié différents objets et documents ; et voilà que le tout a disparu cette nuit.

— De l'argent, des valeurs ?

— On n'est pas très bien fixé. Il s'agit de cinq petites boîtes cachetées, qui devaient être ouvertes au cas où Haye viendrait à mourir subitement. Les avocats n'ont pas eu le temps de les ouvrir, le voleur avait tout raflé. C'est dommage, car j'ai bien l'impression que ces cinq boîtes nous auraient révélé les mobiles du crime...

Ce disant, S.M. mordit avec appétit dans une deuxième banane.

— Ne serait-il pas préférable d'interrompre pour l'instant cette discussion ? suggéra Masters d'un air un peu embarrassé. Mademoiselle est la fille de Sir Dennis Blystone.

S.M. jeta à l'inspecteur un regard plein de reproches.

— Pourquoi donc êtes-vous toujours aussi méfiant, mon ami ? Je n'ai jamais compris, depuis des années que je vous vois travailler, pourquoi vous prenez des airs mystérieux devant les témoins des affaires au sujet desquelles vous enquêtez. S'ils ont envie de mentir, ils mentiront toujours, quoi que vous disiez en leur présence. Et s'ils veulent dire la vérité, ils la diront. Pourquoi ne parlerions-nous pas devant cette jeune personne ? Elle m'a l'air très gentille ! Peut-être même pourra-t-elle nous aider...

L'inspecteur fit un geste de protestation.

— C'est précisément parce que Miss Blystone a voulu nous aider que nous vous avons culbuté ! Elle était en train de me révéler, avec force gestes intempestifs, l'identité de l'assassin et le procédé qu'il avait utilisé pour empoisonner les boissons que Haye a offertes à ses amis...

— Laissons cela ! s'écria Marcia en sortant à son tour de la voiture. Racontez-nous plutôt, je vous prie, Sir Stanley, ce que vous savez

encore au sujet de ces cinq boîtes.

— C'est bien simple, expliqua S.M. en se rasseyant lourdement sur le marchepied. Haye a déposé chez ses avocats cinq petites boîtes, enveloppées de papier brun, dûment ficelées et cachetées. Comme je vous l'ai déjà dit, elles ne devaient être ouvertes qu'à sa mort. Sur chacune d'elles était inscrit un nom.

— Quels étaient ces noms ? questionna vivement Marcia.

— Je les ai notés, mais j'ai laissé le papier dans mon pantalon, et celui-ci se trouve chez mon ami Antonelli, le propriétaire de ce chariot. Malheureusement je ne les sais pas par cœur. Mais je puis vous dire, Miss Blystone, que le nom de votre père figurait sur l'une de ces boîtes.

La jeune fille avait pâli.

— Vous pensez que mon père est un malfaiteur, n'est-ce pas ? dit-elle. Vous croyez qu'il faisait partie d'une bande de criminels qui s'est réunie hier soir chez Haye ? Eh bien, vous vous trompez, Sir Stanley, mon père est un honnête homme. C'est pour accompagner Mrs. Sinclair qu'il s'est rendu à cette invitation, pour être auprès d'elle, car elle est sa maîtresse. Ma mère ne sait rien de cette liaison... ou du moins je l'espère. Je n'en ai moi-même été informée qu'aujourd'hui. C'est une de mes amies, Stella Erskine, qui s'est chargée de m'ouvrir les yeux. Il paraît que tout le monde parle de cette liaison, c'est un vrai scandale...

— Voyons, voyons, ma petite, ne vous mettez pas dans cet état, interrompit S.M. d'un air paternel. Tenez, mordez dans cette belle pomme, là, il n'y a rien de tel pour calmer les nerfs. Vous êtes peut-être trop jeune pour le savoir, mon enfant, mais ces choses-là arrivent tous les jours...

— Ce n'est pas cela qui me chagrine, répondit la jeune fille. Si mon père avait une petite amie et que tout se passe discrètement, je n'aurais rien à dire, cela ne me regarderait pas. Mais je ne puis supporter qu'il se rende ridicule et qu'on le critique. Et s'il allait divorcer pour épouser cette aventurière, qui l'empoisonnerait peut-être dans six mois pour hériter de lui !

Masters lui jeta un regard sévère.

— Vous prétendez donc, Miss Blystone, que c'est Mrs. Sinclair qui a tué Félix Haye et que vous pouvez le prouver ? Parlez-vous sérieusement ?

Marcia haussa les épaules.

— Évidemment, il y a des faits qu'on ne peut prouver, parce qu'il y

a trop longtemps qu'ils se sont produits ! Mais écoutez plutôt ce que m'a raconté Stella Erskine : Il y a trois ans, Mrs. Sinclair séjournait à Monte-Carlo, avec un riche Italien qui était son amant. Un soir, après le dîner, il s'est brusquement effondré sur la terrasse de l'hôtel et il est mort quelques heures plus tard. Or, au cours du repas, le garçon avait été frappé par le fait qu'elle avait bu dans le verre de son amant... Naturellement, l'affaire a été étouffée et personne n'a jamais pu obtenir la moindre précision au sujet de cette mort mystérieuse.

» Puis est venu le tour de son mari... Il est mort subitement, lui aussi, sans qu'on ait pu établir les causes du décès. Ils se trouvaient ensemble à Nice ou à Biarritz, je ne sais plus. On a enterré le mari en toute hâte : un vieux médecin, ami de Bonita Sinclair, avait signé le permis d'inhumer, et elle a touché une très grosse prime d'assurance...

» À part ces deux morts inexplicables, il paraît qu'il existe encore dans la vie de cette femme bien des points obscurs. On dit, par exemple, qu'elle a eu de graves ennuis avec un musée de New-York, et des démêlés avec un antiquaire de Paris, sans parler de certains conflits avec des collectionneurs privés !

— Êtes-vous bien sûre, Miss Blystone, qu'il ne s'agit pas là de simples racontars ? interrogea Masters.

— Vous pourriez demander un rapport à la police de Monte-Carlo et à celle des autres villes où elle a habité, inspecteur.

— C'est bien mon intention. Mais pour en revenir à cet Italien, pourrait-on prouver de manière sérieuse qu'il a été empoisonné ?

— Je vous ai déjà dit qu'on avait étouffé l'affaire, il ne doit donc plus exister de preuves. Cependant, je suis convaincue qu'elle a empoisonné son amant. Les choses ont dû se passer exactement comme hier soir.

— Je ne vois pas très bien... grommela Masters.

— Il paraît qu'elle a bu dans le verre de mon père, n'est-ce pas ?

— Oui, elle nous l'a dit hier soir. Mais comment le savez-vous ?

— C'est mon père qui me l'a avoué. En outre, sous prétexte de goûter le cocktail, elle a bu à même le shaker, c'est bien exact ?

— Oui, c'est exact, répondit Masters qui comprenait de moins en moins.

— Ne trouvez-vous pas cela étrange ? s'exclama la jeune fille. Est-il normal de boire à même le shaker un cocktail qui va être servi quelques minutes plus tard ? Ne trouvez-vous pas curieux qu'une personne comme Bonita Sinclair, qui joue toujours à la grande dame et prend des airs si distingués, se comporte avec une telle

désinvolture ?

— J'avoue que je n'ai pas d'opinion bien arrêtée là-dessus, répondit Masters ; d'ailleurs, je ne bois que de la bière. Cependant...

— Elle a agi ainsi pour une raison tout à fait précise, reprit Marcia, et je vais vous expliquer comment elle s'y est prise. J'ai essayé moi-même le truc pour voir si c'était possible. On prend une petite quantité de liquide dans la bouche et on la garde sous la langue. C'est très facile ! Elle a pu ainsi dissimuler un peu d'atropine dans sa bouche tandis qu'elle cherchait une bouteille dans l'armoire. Puis elle a pris le *Highball* et le shaker, et elle a fait semblant d'y tremper les lèvres ; mais au lieu d'absorber la moindre goutte d'alcool, elle s'est arrangée pour introduire subrepticement dans ces deux récipients le poison qu'elle avait sous la langue !

Marcia se tut et s'appuya contre la portière de la voiture. Durant son récit, S.M. avait repris cet air impassible que tout le monde lui connaissait. Mais quand elle eut terminé, il ramassa une orange qu'il se mit à peler et, désignant Masters du menton :

— Vous avez scandalisé ce garçon, Mademoiselle, dit-il. Visiblement, il trouve le procédé que vous venez de nous dépeindre antihygiénique au plus haut point ! Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si vos suppositions sont exactes. J'ai mon opinion là-dessus, mais nous allons quand même demander son avis au D^r Sanders. Que pensez-vous, docteur, de cette histoire de rinçage de bouche ?

— La chose n'est pas tout à fait impossible, répondit celui-ci, à condition toutefois de pouvoir garder une quantité suffisante d'atropine sous la langue, ce dont je doute fort. Ensuite, je voudrais vous faire remarquer ceci : Si Mrs. Sinclair a procédé de cette façon, pourquoi n'a-t-on pas trouvé de poison dans le shaker ? Puisqu'elle a bu ce cocktail empoisonné en même temps que les autres invités, il est exclu qu'elle ait pu le rincer avant de subir les effets de l'atropine... Voilà qui détruit toute l'hypothèse de Miss Blystone !

Mais déjà S.M. ne l'écoutait plus. Son visage était devenu soucieux et, se remettant péniblement sur ses pieds, il grogna soudain :

— Il me faut immédiatement mon pantalon ! Je ne veux pas attraper froid à cause de vous et mourir à la fleur de l'âge ! D'ailleurs, sans moi, vous serez bien incapable de démêler cette nouvelle affaire, Masters. Car vous êtes dans le pétrin, hein ! Avouez que vous êtes bien embêté !

— Pas tant que vous croyez, Sir Stanley, répliqua l'inspecteur piqué au vif. Au contraire, je dirai même que, mis à part quelques petits

détails, cette histoire me paraît maintenant parfaitement claire. Mais vous ne connaissez pas encore le résultat de mes enquêtes de ce matin...

En quelques mots, il mit son chef au courant de ses visites.

— Hum... c'est bien ce que je pensais, grommela S.M. quand il eut fini. Vous êtes incapable de me dire ce que vient faire Ferguson dans toute cette histoire et comment il a réussi à s'enfuir !

Il regarda pensivement le bout de ses pieds chaussés d'espadrilles et poursuivit :

— Ferguson et Mrs. Sinclair, deux personnes qui vont vous donner du fil à retordre. Voulez-vous un conseil, mon cher Masters ! Eh bien, essayez de les considérer, non pas séparément, mais en quelque sorte... ensemble !

— Ensemble ? Qu'entendez-vous par là ?

S.M. tourna ses petits yeux clignotants vers Sanders.

— Dites-moi, docteur, vous êtes bien le premier à avoir adressé la parole à Ferguson après la découverte du meurtre ?

— Oui, pour autant que je sache.

— Alors, réfléchissez bien. A-t-il dit quelque chose qui vous ait frappé et qui puisse éventuellement se rapporter à Mrs. Sinclair ?

— Attendez... oui, je me souviens maintenant. Il m'a demandé d'un ton assez inquiet : « Comment va la jeune femme ? » J'ai d'abord cru qu'il voulait parler de Miss Blystone. Mais il m'a expliqué qu'il faisait allusion à la femme qui se trouvait chez Haye. Là-dessus, il est monté en toute hâte à l'appartement.

— Hum... vous voyez, Masters, qu'il y a un certain rapport entre ces deux personnes. Et maintenant, confrontez un peu ce que vous savez déjà de Mrs. Sinclair et de Ferguson. Souvenez-vous d'autre part des deux bouteilles qu'elle avait dans son sac... Eh bien, je ne serais pas étonné de vous entendre déclarer tous les trois, d'ici un instant, que vous avez deviné la véritable identité de Ferguson...

Il y eut un silence, tout le monde réfléchissait. Puis, tout à coup, Masters s'écria :

— Mais bien sûr ! bien sûr ! Aucun doute n'est plus permis !

Sanders et Marcia, les yeux écarquillés, le regardèrent sans comprendre. Enfin, la jeune fille n'y tint plus :

— Excusez ma curiosité, dit-elle, mais à quel propos le doute n'est-il plus permis ? Je sais que les découvertes de la police doivent rester secrètes, mais puisque vous avez parlé devant moi jusqu'à présent,

vous pourriez au moins m'expliquer ce point-là !

— Chaque chose en son temps, grommela S.M. Partons, maintenant, cette conversation en plein air a assez duré. Je gèle, sous ce peignoir.

Ils remontèrent dans la voiture, S.M. s'assit près du conducteur et Marcia prit place derrière lui, à côté de Sanders. Masters démarra bruyamment, écrasant au passage trois ou quatre citrons et une douzaine de bananes, auxquels S.M. lança un coup d'œil mélancolique.

Durant tout le trajet, ils restèrent silencieux ; la voiture s'arrêta un instant devant la maison d'Antonelli, pour permettre à S.M. d'aller quérir ses habits. L'Italien, en apprenant le sort dont avait été victime sa charrette, se répandit en lamentations, d'ailleurs vite calmées par la poignée de billets de banque dont son ami le gratifia.

Puis ils atteignirent, à Great Russel Street, l'immeuble qu'avait habité Félix Haye. S.M. se tourna vers Marcia :

— Si j'ai parlé si franchement devant vous tout à l'heure, mon enfant, c'est pour que vous me disiez maintenant toute la vérité. Êtes-vous prête à le faire, après la preuve de confiance que nous vous avons donnée ?

— Vous dire la vérité, moi ? s'écria la jeune fille indignée. Croyez-vous donc que je vous aie menti, jusqu'à présent ?

— Vous vous trouviez hier soir là-devant, sous ce réverbère, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Depuis combien de temps attendiez-vous, lorsque le D^r Sanders est passé ?

— Depuis un peu plus d'une heure.

— Bon. Vous avez donc vu le meurtrier, mon enfant, n'est-ce pas ?
Vous devez l'avoir vu.

VIII

JUDITH ADAMS ENTRE EN SCÈNE

Le sergent Popper avait passé sa matinée à réunir divers renseignements concernant les personnes impliquées dans l'affaire Haye. Mais le résultat de ses recherches était assez confus et peu satisfaisant. Ainsi qu'on le lui avait assuré dans les rédactions de plusieurs journaux, la réputation de Sir Dennis Blystone était irréprochable. On parlait un peu, à vrai dire, de sa liaison avec Bonita Sinclair, mais c'était là tout ce qu'on pouvait raconter sur son compte. Il était très généreux à l'égard des malades nécessiteux et menait une existence sérieuse et tranquille, dont le *standing* n'excédait pas ses moyens financiers. On disait par exemple qu'il ne prenait jamais de taxi et préférait se rendre en autobus à son hôpital.

Comme Bonita Sinclair et Schumann étaient, eux aussi, bien connus, du fait de leur profession, il ne fut pas difficile à Popper de recueillir sur leur compte une foule de renseignements. Les marchands de tableaux les plus méfiants parlèrent de la jeune femme en termes fort élogieux. Quant à Schumann, l'inspecteur apprit que c'était un homme honnête qui avait subi plusieurs graves revers dans sa vie. Ainsi, quelques années auparavant, au Caire, un entrepôt qui lui appartenait avait brûlé de fond en comble. Il abritait des objets d'art représentant une valeur d'environ dix mille livres sterling et Schumann n'était pas assuré ! Enfin, Popper recueillit d'excellents renseignements sur Félix Haye, qui jouissait, dans les milieux financiers, d'une réputation irréprochable.

Très tôt dans la matinée, il avait interrogé le concierge de la maison, Timothy Riordan. Celui-ci, l'haleine encore fortement imprégnée de whisky, était néanmoins plus lucide que la veille. Il jura ne rien savoir des événements du soir précédent ; il n'avait rien entendu. Peu après six heures, il avait vu Mr. Haye qui s'en allait dîner ; il l'avait rencontré dans les escaliers, et Mr. Haye lui avait demandé de mettre en ordre son appartement, car il attendait des visites pour la fin de la soirée.

Le concierge s'était naturellement exécuté, et après avoir terminé ce travail, il était redescendu dans sa loge. Il n'avait pas vu arriver les invités, car il s'était couché à dix heures et demie.

Quant au parapluie, Riordan le connaissait bien. Il appartenait à Mr. Haye et la veille encore, il l'avait vu à sa place habituelle, dans le

hall.

Popper était perplexe. Pourquoi le meurtrier s'était-il servi de cette arme, alors qu'il eût été si simple d'administrer à sa victime une dose mortelle de poison ? Pourquoi n'avait-il pas essuyé la lame de l'épée pour en faire disparaître les traces de sang ? Et pourquoi n'avait-il pas remis le parapluie à sa place, plutôt que de le déposer ostensiblement dans l'escalier ?

Popper trouvait aussi que Masters ne s'occupait pas assez de Marcia Blystone. Elle ne lui plaisait pas et il s'en méfiait. Par contre, Bonita Sinclair lui paraissait plus sympathique ; c'était assez son type de femme. Il ressortait de son enquête qu'elle avait été mariée deux fois. Son second époux était un commerçant d'un certain âge, dont on ne savait rien, sinon qu'il avait été un excellent joueur de tennis. On disait aussi qu'elle n'avait pas manqué d'admirateurs sur la Riviera, et que l'un d'eux, un riche Italien, avait succombé à une attaque, un soir qu'il avait dîné avec elle à Monte-Carlo. Popper supposait que ce coup de sang avait été provoqué par un excès d'amour. Évidemment, Bonita Sinclair était loin d'être une sainte, mais après tout elle était bien libre de faire ce qu'elle voulait.

Marcia Blystone, en revanche, lui paraissait assez suspecte. Une question, en particulier, le tracassait à son sujet : combien de temps avait-elle attendu devant la maison de Félix Haye, la nuit où il avait été assassiné ? Un peu plus d'une heure, avait-elle prétendu. Or, si le médecin légiste n'avait pu établir de façon exacte à quel moment la mort était survenue, il avait en tout cas certifié que ce ne pouvait être ni avant onze heures, ni après minuit. La jeune fille avait-elle vu quelque chose ? Était-elle entrée dans la maison ? Bref, son rôle dans cette affaire paraissait peu clair.

Popper en était là de ses réflexions quand il s'engagea dans l'escalier vétuste qui conduisait aux bureaux de MM. Drake, Rogers et Drake. Cette étude vénérable existait déjà avant la naissance de la reine Victoria, et le jeune inspecteur se sentait pénétré de respect avant même que d'y entrer.

L'honnêteté à toute épreuve et la distinction de MM. Drake, Rogers et Drake étaient connues de tous. On disait aussi qu'ils parlaient et agissaient toujours ensemble, à la manière de trois frères siamois. Lorsque Popper pénétra dans le vestibule, un secrétaire au crâne chenu, qui devait être en service dans la maison depuis au moins trente ans, l'introduisit dans le bureau de Mr. Charles Drake, le plus jeune des trois associés. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au regard gris et froid, au visage racé. En voyant entrer Popper, il l'examina de derrière son pince-nez et, d'un geste, l'invita à

s'asseoir.

— Eh bien, jeune homme, je suppose que votre visite est motivée par la mort de Félix Haye ?

— Et quel autre motif pourrait-elle avoir, Mr. Drake ?

— Parbleu ! le vol commis hier soir dans nos bureaux, répondit Drake en allumant une cigarette. Mais je pensais bien que c'était la mort de Haye qui vous amenait ici... Un instant, je vous prie.

Il était de tradition, dans cette honorable maison, de ne rien dire ni faire d'important sans qu'au moins deux des trois associés fussent présents. C'est la raison pour laquelle Popper vit apparaître au bout d'un instant un vieux monsieur d'allure très digne, qui vint s'asseoir près de lui dans un rocking-chair. C'était Mr. Wilbert Rogers.

— J'ai vu ce matin dans les journaux, reprit Charles Drake, un entrefilet annonçant la mort subite de Félix Haye. Je n'ai pas encore appris la nouvelle à mon père. Puis-je savoir si, par hasard, Haye a été assassiné ?

— Oui, Mr. Drake, il a été assassiné.

— C'est bien ce que je pensais. Eh bien, jeune homme, prenez votre calepin : je vais vous communiquer tout ce que je sais.

On eût dit un chef de bureau s'apprêtant à dicter un rapport à sa secrétaire. S'appuyant au dossier de sa chaise, il commença :

— Mr. Haye, notre client depuis onze ans, travaillait à la Bourse et s'occupait surtout de placements de capitaux. Son bureau était situé Leaden Hall Street, numéro 614. Il était célibataire et n'avait pour toute parenté qu'une tante qui vit dans le Cumberland. Il y a une semaine, le 7 avril exactement, Mr. Haye est venu nous voir pour nous dire qu'il avait été l'objet d'une tentative de meurtre.

Popper, qui notait consciencieusement ces indications, leva les yeux en entendant ces derniers mots. Comme Drake avait dit cela calmement !

— Haye vous a-t-il dit de qui émanait cette tentative ? demanda-t-il.

— Non, répondit l'avocat en tirant à lui quelques feuilles couvertes d'une fine écriture. Il nous a apporté une bouteille de bière d'Ewkeshaw qui lui avait été envoyée de la brasserie avec une petite carte sur laquelle étaient dactylographiés ces mots : *Avec nos compliments, veuillez accepter cet échantillon de notre excellente bière. Horace Ewkeshaw & Co.* Mr. Haye soupçonnait cette lettre d'être apocryphe et la bière d'être empoisonnée. Il nous a demandé conseil. Mon père lui a immédiatement proposé de confier l'affaire à la police,

mais je n'ai pas été de cet avis, et Mr. Haye non plus. Il nous a simplement priés de faire analyser le contenu de la bouteille, et au cas où l'on y trouverait du poison, de confier la chose à un bureau de détectives. Avez-vous noté tout cela, jeune homme ?

— Oui, je vous remercie.

— Bon. Nous avons donc suivi les instructions de Mr. Haye et deux jours plus tard, le 9 avril, nous avons reçu le rapport du laboratoire. La bouteille contenait 600 milligrammes d'un poison que l'on nomme atropine.

— De l'atropine !

— Parfaitement, jeune homme. Voulez-vous que je vous épelle le mot ?

— Non merci, Mr. Drake. Et alors, la bouteille...

— Patience ! dit l'avocat d'un ton sévère. Je vous relate les événements dans l'ordre. M^r Haye est revenu nous voir le même jour et nous lui avons communiqué le résultat de l'analyse. Il nous a quittés peu après, l'air très agité. Le lendemain, 10 avril, il est revenu avec cinq petits paquets, qu'il a déposés là, sur mon bureau. « Je vous apporte cinq petites boîtes... » nous a-t-il dit. Chacun de ces paquets mesurait environ quinze centimètres de long, dix centimètres de large et six centimètres de haut. Ils étaient enveloppés d'un épais papier brun, ficelés, et cachetés en deux endroits avec de la cire rouge. Les cachets portaient les initiales de Haye. Sur chacun des paquets, il y avait écrit un nom à l'encre. À toutes fins utiles, j'ai pris copie de ces cinq noms.

Drake prit un des feuillets étalés devant lui et le tendit à Popper, qui lut :

1. Bonita Sinclair.
2. Dennis Blystone.
3. Bernard Schumann.
4. Peter Ferguson.
5. Judith Adams.

L'inspecteur considéra la feuille d'un air songeur. Ainsi donc, il existait un Ferguson ? Mais le dernier nom de la liste...

— Qui est Judith Adams ? demanda-t-il en levant les yeux vers l'avocat.

— Je l'ignore ; probablement une de ses connaissances. Vous la retrouverez certainement au cours de votre enquête. En tout cas, je ne connais pas cette personne.

— Qu'a dit Mr. Haye en vous confiant ces paquets ?

— Qu'il fallait les mettre en sûreté et ne les ouvrir qu'au cas où il lui arriverait quelque chose. Nous avons accepté ce dépôt. Mais la nuit passée, quelqu'un s'est introduit dans nos bureaux, et nous avons découvert ce matin que les cinq boîtes avaient disparu. À part cela, nous n'avons pas constaté d'autre vol.

L'avocat se tut, attendant manifestement que Popper prit à son tour la parole pour lui communiquer les renseignements qu'il avait recueillis.

L'inspecteur réfléchit un instant, puis demanda :

— Haye vous a-t-il encore fait d'autres recommandations concernant ces cinq boîtes ?

— Il nous a dit qu'elles contenaient les preuves que certaines personnes désiraient sa mort.

— Savez-vous par hasard de quelle sorte de preuves il s'agissait ?

— Non. C'est-à-dire... figurez-vous que, dans l'une de ces boîtes, nous avons perçu comme un tic-tac. N'est-ce pas, Rogers ?

— C'est exact, répondit le vieillard qui suivait attentivement l'interrogatoire.

— Mais comment expliquez-vous cela ? fit Popper stupéfait.

— On voit que vous n'avez pas connu Mr. Haye, jeune homme. Sinon vous sauriez que toute sa vie il est resté comme un enfant, aimant les plaisanteries faciles et s'amusant de tout. Peut-être ces boîtes mystérieuses renfermaient-elles des jouets, ou quelque autre futilité de ce genre.

Le visage de Mr. Drake montrait clairement combien il désapprouvait les manies de son défunt client.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, Miss Rawlings, ma secrétaire, a pris les cinq paquets pour les déposer dans un coffre-fort. C'est alors qu'elle a entendu distinctement un tic-tac provenant de l'une de ces boîtes. Effrayée, elle a failli tout laisser tomber, croyant que c'était une bombe à retardement. En voyant cela, Mr. Haye a été pris de fou rire et lui a dit : « Vous avez trop secoué ces montres, Mademoiselle ! Je vous dis tout de suite qu'il y en a quatre dans cette boîte. Mais il y a longtemps qu'elles devraient être arrêtées... »

— Quel nom portait la boîte qui contenait ces montres, Mr. Drake ?

— Miss Rawlings a noté que c'était celle qui portait le nom de Sir Dennis Blystone... Comme je vous l'ai déjà dit, ces événements se sont produits le 10 avril, soit samedi passé. Le 12, c'était avant-hier, le

laboratoire nous a renvoyé la bouteille avec son contenu. J'ai aussitôt écrit un mot à Haye pour lui demander ce qu'il fallait en faire. Hier, mardi, jour de sa mort, il m'a téléphoné pour me prier de bien vouloir la lui apporter chez lui, car il en avait un besoin urgent. J'ai trouvé cela bizarre, mais j'ai accepté, avec l'intention de lui demander ce qu'il voulait faire de cette bouteille. Vers six heures, j'étais chez lui.

— Et qu'est-il arrivé ?

— Il m'a raconté qu'une idée lumineuse lui était venue à l'esprit et qu'il préparait une surprise, mais qu'il ne pouvait m'en dire davantage. Quand je suis entré, il était en train de se changer pour aller dîner, tout en se préparant un cocktail. Il avait déjà passé ses pantalons rayés mais n'avait sur le dos qu'un maillot de corps. Il tenait d'une main un shaker et, de l'autre, il brandissait une épée... – oui, jeune homme, j'ai bien dit une épée ! – et il faisait des bonds désordonnés dans son vestibule, comme s'il se battait en duel contre un ennemi imaginaire.

Popper faillit éclater de rire, tandis que Drake, imperturbable, poursuivait :

— Après m'avoir salué, il m'a prié d'aller mettre la bouteille de bière que je lui apportais dans l'armoire de la cuisine. Je lui ai conseillé d'être très prudent avec cette dangereuse boisson et lui ai demandé, en guise de plaisanterie, s'il avait envie d'empoisonner quelqu'un. Il m'a répondu en riant que c'était bien son intention ! Par mesure de précaution, j'ai écrit sur un morceau de papier ces quatre mots : POISON, NE PAS BOIRE, et je l'ai fixé au goulot de la bouteille. Puis j'ai déposé celle-ci dans le buffet de la cuisine, à une place bien visible, pour qu'on puisse lire mon billet au premier coup d'œil.

Popper notait scrupuleusement le récit de l'avocat et soulignait au passage les points qui lui semblaient les plus importants. Félix Haye avait donc été quelques heures avant sa mort, en possession d'une grande quantité d'atropine... Il fallait absolument retrouver cette bouteille !

— Qu'est-il arrivé ensuite, Mr. Drake ?

— Je lui ai demandé pourquoi il avait été si pressé de rentrer en possession de cette bouteille. Il m'a répondu qu'il voulait la montrer à des invités qu'il attendait dans la soirée.

— A-t-il dit encore autre chose concernant son invitation ? demanda Popper qui, décidément, apportait beaucoup de méthode à son interrogatoire. Le lecteur conviendra avec nous que Masters eût été fier de lui.

— Après s'être habillé, répondit Drake, il est sorti avec moi. Je l'ai

quitté dans la rue et il m'a déclaré qu'après le dîner il irait à un spectacle de music-hall en attendant ses invités qui ne viendraient pas avant onze heures. Et voilà, sergent, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Est-ce vraiment tout, Mr. Drake ? Réfléchissez bien, je vous prie. Chaque détail peut avoir son importance. N'a-t-il plus rien ajouté au sujet de ses invités ?

Drake se prit la tête entre les mains.

— Attendez, jeune homme... En descendant l'escalier, nous avons vu un des employés de Mr. Schumann qui sortait de son bureau – un petit Égyptien aux cheveux gominés. Haye lui a demandé si son patron était là, à quoi il a répondu qu'il ne l'avait pas vu de toute la journée et qu'il se trouvait avec des amis de passage à Londres.

— Haye a-t-il fait une remarque à ce sujet ?

— Il a seulement dit qu'il était à peu près certain que Schumann viendrait tout de même à sa réception.

— Avez-vous aussi rencontré, par hasard, le concierge de la maison ? Un petit homme assez âgé, dont le nom est Timothy Riordan ?

— Oui, vous m'y faites penser : du moins je présume que c'était le concierge, car il portait un plumeau et Félix Haye lui a demandé d'aller mettre son appartement en ordre.

— Cet homme vous a-t-il fait l'effet d'être ivre ?

— Je n'ai rien remarqué. Je me souviens seulement qu'il a demandé à Haye s'il pouvait lui rendre un livre qu'il lui avait prêté, mais Haye n'a rien répondu.

— De quel livre pouvait-il bien s'agir ? Riordan ne m'en a pas parlé.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Cependant, connaissant Haye, je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il s'agissait d'un livre... hum... un peu grivois.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance, Mr. Drake, de me donner encore quelques renseignements concernant le vol commis cette nuit dans vos bureaux ?

— Très volontiers, mon jeune ami. Il a eu lieu vers minuit et demi, car quelques instants plus tard, notre gardien de nuit, Beasley, m'a téléphoné à mon appartement pour me dire qu'il venait de voir un homme sortir de nos bureaux par une fenêtre et descendre par l'escalier de secours.

— À minuit et demi ? répéta Popper songeur.

— Beasley lui a couru après, mais il n'a pu le rattraper. Il est alors monté en hâte au bureau et a trouvé l'un de nos coffres-forts ouvert, la serrure forcée. À terre gisait une cassette, ouverte elle aussi, qui portait le nom de Félix Haye. Je me suis immédiatement habillé et je suis venu ici avec ma voiture. J'ai pu alors constater la disparition des cinq boîtes et de quelques autres documents appartenant à Haye. À part cela, rien d'autre n'avait été volé ; les autres coffres-forts étaient intacts.

Drake observa un instant Popper à travers son pince-nez, puis reprit :

— Je n'avais jamais remarqué combien il pouvait être facile de pénétrer dans nos bureaux par ces fenêtres ; elles sont vieilles de plus de cent ans. Il va falloir absolument changer cela, ajouta-t-il en se tournant vers son associé. Et maintenant, toute la question est de savoir qui a bien pu commettre ce vol. Votre enquête nous apportera peut-être des renseignements intéressants à ce sujet. Pour le moment, jeune homme, nous n'avons plus rien à vous dire.

Charles Drake se leva et reconduisit Popper jusqu'à l'escalier.

Lorsqu'il se retrouva seul, le jeune inspecteur se félicita du résultat de son enquête. Enfin, il disposait de renseignements concrets ; finies les suppositions oiseuses, le meurtrier ne courrait plus longtemps !

Mais pour en revenir à Félix Haye, il avait certainement une idée de derrière la tête au moment où il avait convoqué ses amis pour onze heures. Quant à ses cinq boîtes, elles devaient renfermer des pièces à conviction compromettantes pour eux. Et Haye avait bien spécifié qu'elles ne devaient être ouvertes qu'au cas où il mourrait subitement...

Mais quelqu'un veillait, qui connaissait leur contenu. C'était lui qui avait versé le poison dans les alcools – peut-être était-ce l'un des trois invités de Haye ; peut-être était-ce Ferguson, ou encore cette Judith Adams dont on ne savait rien.

Quelle qu'elle fût, cette personne avait assassiné Haye tandis que ses invités étaient sans connaissance, était sortie furtivement de la maison et s'était rendue dans les bureaux de MM. Drake, Rogers et Drake, situés non loin de là. Elle avait alors subtilisé les boîtes accusatrices, toutes les cinq, naturellement, car si elle n'en avait volé qu'une (celle qui portait son nom), elle se serait nécessairement trahie.

Et ensuite ?

Popper se dit soudain qu'on trouverait sans doute la clef du problème en résolvant le mystère des quatre montres de Sir Dennis Blystone.

Dans la boîte qui portait le nom du chirurgien, Haye avait mis quatre montres. À moins d'un hasard tout à fait invraisemblable, il fallait bien admettre que c'étaient les mêmes que l'on avait retrouvées dans les poches de Blystone après le meurtre. Par conséquent, Marcia avait menti lorsqu'elle avait prétendu que son père les avait sur lui en se rendant chez Haye ! Car, sans aucun doute, c'est pendant que Blystone gisait sans connaissance que ces montres avaient dû être glissées dans ses poches par le meurtrier.

Celui-ci avait dû procéder comme suit : une fois son vol accompli, il était revenu chez Haye avec ses cinq boîtes et, se basant sur les noms qu'elles portaient, il avait mis les montres dans les poches de Sir Blystone, le mouvement de réveil et la loupe dans celles de Schumann, et les deux bouteilles dans le sac de Mrs. Sinclair. Probablement Haye avait-il joint à ses objets des notices explicatives ; mais comme le meurtrier ne voulait que faire retomber sur les trois invités les soupçons de la police, et non pas lui révéler le secret du mort, il avait fait disparaître ces explications...

D'après le rapport du médecin-légiste, Haye avait été tué entre onze heures et minuit. Le meurtrier s'était ensuite rendu au bureau des avocats pour y commettre son vol. Celui-ci avait eu lieu à minuit et demie, ainsi que le veilleur l'avait constaté. Entre minuit et demie et une heure, le meurtrier était revenu à Great Russell Street avec les boîtes, dont il avait alors placé le contenu dans les poches des trois invités. Et à ce moment-là, Marcia Blystone se trouvait devant la maison !

Elle avait attendu là plus d'une heure, avait-elle déclaré, donc de minuit à une heure. Durant ce laps de temps, le meurtrier était sorti de la maison pour aller voler les boîtes, et il était revenu. Il n'avait pu passer que par la porte principale, puisque la porte de service était verrouillée et munie d'une chaîne de sûreté. Par conséquent... Marcia l'avait vu !

La jeune fille avait menti sur ce point comme elle avait menti au sujet des quatre montres.

Popper bouillait d'impatience. Il n'avait qu'un désir : rejoindre Marcia au plus vite et lui poser certaines questions. Il ignorait qu'un autre l'interrogeait déjà.

IX

UN DRÔLE DE DÉTECTIVE

— Comment aurais-je pu le voir ? s'exclama la jeune fille en regardant S.M. d'un air effrayé.

Celui-ci, qui semblait plus à l'aise depuis qu'il avait enfilé son pantalon et coiffé son vieux chapeau, examinait d'un œil intéressé la maison qu'avait habitée Félix Haye.

Marcia et Sanders, qui étaient restés dans la voiture, en sortirent à leur tour.

— Voyons, réfléchissez, mon enfant, dit Sir Stanley en se retournant vers la jeune fille. Le meurtrier, après avoir versé le poison dans les cocktails et tué Félix Haye, sort de cette maison pour se rendre à l'étude Drake, Rogers et Drake, où il vole les cinq boîtes. Il revient et en déverse le contenu dans les poches des invités. Le vol a été commis à minuit et demie. Il n'est pas difficile d'établir que vous vous trouviez devant cette maison au moment où le meurtrier en est sorti et quand il y est rentré !

Comme Marcia ne répondait pas tout de suite, Masters en profita pour placer son mot :

— Je comprends que le meurtrier ait volé les cinq boîtes, dit-il en se grattant le menton, mais pourquoi les a-t-il apportées ici pour vider leur contenu dans les poches des invités ? Quelle raison pouvait-il bien avoir d'agir ainsi ?

S.M. éternua bruyamment avant de répondre :

— Vous m'en demandez trop pour le moment, mon cher. En tout cas, les choses se sont passées comme je l'ai dit. Ces trois personnes ne se promènent certainement pas, en temps ordinaire, avec ces jouets dans leurs poches. Blystone et Bonita Sinclair vous ont raconté des histoires à dormir debout. On n'emploie pas plus du phosphore que de la chaux vive pour vérifier si la couche superficielle de peinture d'un tableau en recouvre une autre ! Cette femme s'est payé votre tête, mon ami. Schumann, lui, a eu moins de culot. Il a avoué tout de suite qu'il ne portait pas de réveil sur lui quand il allait en visite, et qu'on avait dû lui enfiler cet objet dans la poche pendant qu'il était sans connaissance.

— Vous avez peut-être raison, grommela l'inspecteur. Mais nous ne

savons toujours pas pourquoi le meurtrier a commis l'imprudence de revenir sur le lieu de son crime ; il courait un danger terrible !

— Au contraire, c'est la meilleure preuve que nous avons de sa diabolique habileté, répartit S.M. Il a réussi par là à rendre suspects les trois amis de Haye, et, puisque ces objets semblent être compromettants pour eux, à s'amuser de leur silence et de leur complicité.

— Dans ce cas, reprit Masters, les invités de Haye ne peuvent plus être accusés de meurtre. Car si l'un d'eux était l'assassin, il ne se serait pas amusé à fourrer dans sa poche un objet compromettant.

— Trouvez-vous vraiment ces objets si compromettants ? Mon cher inspecteur, je vous conseille de ne pas trop vous enfermer dans vos idées, vous risqueriez de rater votre affaire. Et vous, mon enfant, dit S.M. à Marcia avec un sourire engageant, si vous nous disiez enfin la vérité ?

— Je ne vous ai rien caché, répondit la jeune fille d'une voix calme. J'ai passé une heure à attendre devant cette maison, et durant ce temps, personne n'est entré ou sorti par cette porte. Je vous le jure.

— Ne nous racontez pas d'histoires, Miss Blystone, fit Masters d'un ton sévère. La porte de service était verrouillée de l'intérieur, vous le savez bien. Donc il n'y a que cette porte...

— Je m'excuse de vous interrompre, fit alors Sanders qui avait attentivement suivi tout ce dialogue sans s'y mêler, mais si nous parlions un peu de Ferguson ? Après tout, il est également sorti de cette maison sans passer par aucune des deux portes. Quoi qu'on fasse, on en revient toujours à lui. C'est pourquoi il me semble, Masters, que la première chose à faire serait d'essayer de mettre la main sur lui.

— Bien raisonné, docteur, acquiesça S.M. Je considère d'ailleurs qu'il est de mon devoir de retrouver cet oiseau le plus vite possible. Si cette petite a dit vrai, j'entrevois plusieurs perspectives intéressantes... Il se tourna vers Marcia en clignant de l'œil. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mon enfant, si je ne suis pas encore très convaincu de votre amour de la vérité ! Ainsi, par exemple, en racontant à Masters que votre père avait pris quatre montres pour se rendre chez Haye, vous lui avez collé une jolie petite blague, hein ?

— Si je ne vous réponds pas sur ce point, dit Marcia d'un air buté, vous allez probablement me jeter en prison. Eh bien, faites-le, je n'ai pas peur !

— Qu'allez-vous penser là ! s'écria S.M. en levant les bras au ciel. D'abord, ce n'est pas le moment de vous poser en martyr. Vous feriez mieux de nous dire ce que vous savez. Car ma patience a des limites,

Miss Blystone ! Vous pensez bien que nous savons depuis longtemps ce que ces quatre montres signifient pour votre père et quel rapport elles ont avec le bras articulé qu'il cache chez Mrs. Sinclair. Mais croyez-moi, ce n'est pas cela qui nous intéresse. Nous ne cherchons qu'une seule chose : l'explication du meurtre de Félix Haye.

— Vous ne plaisantez pas ? Vous connaissez vraiment la signification de ces montres ? interrogea Marcia d'une voix tremblante.

S.M. fit un signe affirmatif.

— Eh bien, Sir Stanley, apprenez ceci : si jamais cette révélation devenait publique, je n'y survivrais pas une minute... Vous êtes averti !... Mais quoi qu'il en soit, je ne tolère pas qu'on mette en doute ma parole, ni qu'on me traite comme un enfant. Maintenant, vous pouvez chasser votre gibier comme vous l'entendez et accuser qui vous voulez. Il n'en reste pas moins que Haye est mort et que vous aurez encore des surprises.

Ayant dit cela, la jeune fille fit demi-tour et s'éloigna rapidement. S.M. la considéra quelques secondes d'un air stupéfait, puis, se tournant vers Sanders :

— Rattrapez-la, jeune homme ! Cette petite doit être capable de tout quand elle est fâchée. Attendez... je préfère venir avec vous. Il jeta un coup d'œil à Masters qui, ahuri, demeura planté sur le trottoir. Vous, restez ici ! ordonna-t-il. Pourquoi croyez-vous que je me donne tant de mal pour démêler cette sacrée histoire,... hein ? Simplement parce que Blystone est un vieil ami. Voilà ! À tout à l'heure, Masters... Venez, docteur.

Ils rattrapèrent Marcia au moment où elle traversait Bloomsbury Street.

— Dites-moi, Miss Blystone, n'avez-vous pas envie de venir manger avec nous ? questionna S.M. de sa voix la plus charmeuse.

Marcia allongea le pas, obligeant S.M. déjà fort essoufflé à marcher encore plus vite. Ils arrivèrent ainsi devant le British Museum, où ils se heurtèrent à quelques vendeurs de journaux et à un photographe qui leur offrit aussitôt ses services.

— Si nous nous faisons photographier tous les trois ? proposa gentiment S.M.

Cette offre généreuse fit sourire Marcia malgré elle.

— Non, répondit-elle, je préfère encore prendre le lunch en votre compagnie !

Quelques instants plus tard, ils s'asseyaient tous les trois dans un petit restaurant, situé non loin du musée, où ils dégustèrent un excellent repas arrosé de bon vin français et suivi d'un petit verre de cognac, qui eut le don de rasséréner complètement Marcia.

— Je ne voulais pas parler devant votre ami le policier, dit-elle à S.M. Mais il me semble qu'en vous, je puis avoir confiance.

— Masters est pourtant un charmant garçon, répondit S.M. Enfin, l'important est que nous ayons fini par nous entendre, n'est-ce pas ? Alors, mon enfant, avez-vous quelque chose à me confier ?

— Je veux bien que nous parlions tous les deux, reprit Marcia en jetant un regard froid du côté de Sanders, mais je ne sais si je puis le faire en présence de ce monsieur. Après tout, il est aussi en rapport avec la police ; en outre, il s'est moqué de moi.

— Mais pas du tout ! protesta Sanders. Je ne me serais jamais permis de...

— Si, si, répliqua la jeune fille. Vous m'avez ridiculisée quand je vous ai dit comment Bonita Sinclair avait empoisonné les cocktails ! Trouvez-vous aussi mon explication ridicule, Sir Stanley ? ajouta-t-elle en rejetant en arrière ses cheveux bouclés.

S.M. prit une gorgée de cognac avant de répondre :

— Évidemment, on peut garder dans sa bouche une certaine quantité de liquide et la verser ensuite dans un récipient, comme vous nous l'avez expliqué. Mais il y a une chose que vous ne pouvez pas faire pendant que vous avez ce liquide dans la bouche : il est impossible de parler. Or, Mrs. Sinclair est censée avoir demandé à votre père, avant de faire semblant de boire à son verre, s'il l'autorisait à goûter à son whisky ; elle ne pouvait pourtant pas lui parler avec la bouche pleine d'atropine ! Non, votre hypothèse est vraiment peu vraisemblable, mon enfant.

— Alors, comment expliquez-vous la présence du poison dans les verres ? s'écria Marcia impatientée.

S.M. murmura quelques mots inintelligibles avant de reprendre à haute voix :

— Si l'on admet que vous avez dit la vérité... surtout ne vous fâchez pas, je veux bien vous croire pour l'instant... si l'on admet que les événements se sont produits comme Bonita Sinclair, Schumann et votre père nous les ont décrit, on en arrive tout naturellement à la conclusion que le meurtre a été commis par Ferguson, ou par quelqu'un qui était de connivence avec lui... Ne me demandez surtout pas comment Ferguson a réussi à s'enfuir, je vous laisse le plaisir de le découvrir vous-même.

» Mais un autre point me donne à réfléchir : si c'est Ferguson qui a commis le meurtre, pourquoi est-il resté si longtemps dans la maison au lieu de filer immédiatement ? Pourquoi vous a-t-il interpellés sur le palier ? Pourquoi s'est-il précipité dans l'appartement de Haye quand vous lui avez appris ce qui s'était passé ? Pourquoi vous a-t-il raconté toutes ces histoires ? Bref, pourquoi s'est-il tellement fait remarquer avant de disparaître ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvons répondre.

— J'ai eu la nette impression que la nouvelle du meurtre l'avait profondément surpris, dit Sanders.

— C'est bien ce que je pensais, grommela S.M.

— Dans ce cas, n'en revenez-vous pas à l'idée que Ferguson n'a rien à faire avec ce meurtre et que Félix Haye a été tué par l'un de ses trois amis ?

— C'est bien possible, mon cher.

— Mais alors, l'un d'eux a dû sortir de l'immeuble et y revenir sans être vu, ce qui me paraît invraisemblable.

— Cela paraît en effet invraisemblable, concéda S.M. Mais ce n'est pas la première fois que j'ai affaire avec de telles contradictions.

— Je crois que j'ai trouvé comment Ferguson a disparu ! s'écria soudain Marcia.

— Une nouvelle supposition, Mademoiselle ? Nous vous écoutons.

— Le meurtre a été commis par Ferguson et Bonita Sinclair ! C'est elle qui lui a procuré le poison... une fois les invités sans connaissance, il a tué Haye et il est allé voler les cinq boîtes à l'étude. Vous avez dit vous-même, Sir Stanley, que ces deux personnes devaient avoir un certain rapport entre elles. Mais vous allez de nouveau me demander comment Ferguson est sorti de la maison ? Eh bien... il n'est pas sorti, voilà tout !

— Cela ne coûte rien d'échafauder de belles théories, dit S.M. en souriant. Continuez votre histoire, ma petite.

— Je sais ce que vous allez me répondre, poursuivit Marcia : qu'on a fouillé la maison de fond en comble et qu'on n'a pas trouvé Ferguson, donc qu'il n'y était pas. Mais, en revanche, il y a quelqu'un qui s'est trouvé tout le temps, dans la maison : le concierge, le petit Irlandais Riordan ! Ne comprenez-vous pas ? Ferguson et Riordan sont une seule et même personne !...

S.M. avait retrouvé son expression impassible et personne n'eût pu dire ce qu'il pensait de cette supposition abracadabrante.

Marcia poursuivit :

— Ferguson, le vrai, celui qui s'est enfui jadis après avoir commis des détournements, a réussi à transformer complètement son aspect physique et sa personnalité sociale. C'est ainsi qu'il a pu prendre sans qu'on s'en méfiât la place de concierge dans la maison où il avait travaillé, plusieurs années auparavant, sous les ordres de Schumann. Hier soir, ayant changé d'habits, il est de nouveau apparu tel qu'il était en réalité.

» J'ai entendu Masters vous raconter que Schumann croyait Ferguson mort. Eh bien, ce mort a ressuscité hier soir pour disparaître de nouveau. La police se trouve donc dans l'obligation de se lancer à la poursuite d'un revenant. C'est ce que veut Ferguson. Pendant ce temps, il se tient bien tranquillement dans sa loge de concierge, à l'abri de tout soupçon...

— Dites-moi, mon enfant, croyez-vous sincèrement à ce roman policier ?

— Il y a des preuves à ce que je vous avance. A-t-on, par hasard, vu Ferguson et Riordan ensemble ? Non. Où perchait le concierge quand la police est venue constater le crime ? On n'en sait rien. Le D^r Sanders et moi, nous ne l'avons pas vu. Les infirmiers qui sont venus de l'hôpital chercher les trois malades ne l'ont pas aperçu non plus. Ce n'est que lorsque la police s'est mise à fouiller la maison pour chercher Ferguson après sa mystérieuse disparition qu'on a tout à coup trouvé... Riordan. Que dites-vous de cela ?

— Je dis que vous seriez aimable de vous taire pendant un petit instant, répliqua S.M. J'ai la tête qui bourdonne, et si vous continuez avec vos contes de bonne femme, je vais bientôt voir Ferguson me suivre partout comme une fantôme et venir frapper à ma fenêtre pendant la nuit. Pourtant, je vous assure que ce bonhomme n'a absolument rien de mystérieux.

L'enthousiasme de Marcia s'était un peu calmé.

— Mais vous ne niez pas qu'il existe un certain rapport entre Bonita Sinclair et Ferguson ? demanda-t-elle avec une moue.

— Non, c'est possible.

— Vous admettez aussi que l'atropine provient de Bonita Sinclair ?

— Vous faites un drôle de détective ! grommela S.M. Eh bien, admettons encore cela ; comment le prouvez-vous ?

Sanders, qui s'était cantonné dans un silence plein de dignité en voyant que la jeune fille feignait de l'ignorer, saisit cette occasion pour exprimer une idée lumineuse qui venait de lui traverser l'esprit.

— Il n'y a qu'une façon de le prouver, dit-il, c'est de s'introduire

chez elle et d'y faire une perquisition.

— Quoi ? s'écria Marcia stupéfaite.

— Je répète qu'il faut s'introduire dans sa villa, et je suis prêt à le faire.

— Non, vous ne devez pas ! dit-elle d'un air effrayé. Je ne vous le permettrai jamais... Vous n'avez pas le droit de vous exposer ainsi.

Il était difficile de se rendre compte si ce cri du cœur était dû à la jalousie ou à la crainte que Sanders se trouvât en danger. Mais le jeune médecin se sentit flatté et réconforté à la fois par cette marque de sympathie.

— Je prends sur moi toute la responsabilité de cette aventure, répondit-il en souriant.

— Vous n'allez jamais savoir comment vous y prendre ! poursuivit Marcia.

— Évidemment, je n'ai pas l'habitude de ce genre de visite, mais rassurez-vous, je saurai me débrouiller.

— Est-ce que... est-ce que vous me permettez de vous accompagner ?

— Volontiers, si cela vous fait plaisir.

S.M., qui sirotait son cognac, s'arrêta stupéfait.

— Vous ne parlez pourtant pas sérieusement, Sanders ? Je ne veux pas être un trouble-fête, mais...

— Il ne manquerait plus que cela ! s'écria Marcia. D'ailleurs, je suis sûre qu'au fond, vous nous approuvez.

S.M. se passa à plusieurs reprises la main sur le crâne d'un air perplexe.

— Que pensez-vous trouver chez Mrs. Sinclair ?

— La preuve de ses relations avec Ferguson, répondit Sanders. Comme nous n'obtiendrons jamais l'autorisation d'aller perquisitionner dans sa villa, autant prendre nous-mêmes l'initiative. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— À tout bien considérer, votre idée n'est pas si bête, mon cher. Et peut-être pourrai-je vous aider...

— Voulez-vous venir avec nous, Sir Stanley, demanda Marcia ?

— Pas question, répondit S.M. d'un air digne. J'occupe une situation trop en vue pour me permettre de pareils exploits. Ce serait du joli si l'on me pinçait en train de violer le domicile de cette jeune femme ! Mais en revanche, je pourrais m'occuper de certains détails,

veiller, par exemple, à ce qu'elle ne vous dérange pas... Dites-moi d'abord comment vous allez vous y prendre.

— Eh bien, hum... selon les méthodes en usage, répondit Sanders d'une voix mal assurée.

— Ha, ha ! Nous allons voir. En tout cas, je suis bougrement curieux d'apprendre ce qu'elle cache dans ses tiroirs ! Mais je vous avertis tout de suite que, si les choses tournent mal, vous ferez mieux de ne pas compter sur moi. Je n'ai rien à faire avec cette histoire, je ne vous connais pas. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

» Et maintenant, mes enfants, ajouta S.M. à voix basse, écoutez-moi bien : je m'en vais vous donner quelques instructions...

X

COMMENT ON ATTRAPE LES MOUCHES

Tard dans la soirée, Sanders alla chercher Marcia chez elle. Il avait dévoré entre-temps un traité de criminologie qui devait le préparer, pensait-il, à son audacieux coup de main ; en outre, il avait chargé son garçon de laboratoire de lui procurer divers objets qu'il emportait avec lui.

La maison de Sir Dennis était située à Harley Street, où habitent la plupart des médecins connus de Londres. À peine entré dans le vestibule, Sanders sentit que l'atmosphère était chargée d'électricité. Puis il aperçut Blystone, dont le visage courroucé lui fit penser qu'il venait de subir une scène conjugale.

Enfin Marcia parut, prête à sortir. Elle tendit la main en souriant à Sanders et, comme elle enfilait ses gants, son père la regarda d'un air interrogateur.

— Comment, Marcia, vous sortez à ces heures ? questionna-t-il.

— Je ne puis faire autrement, répondit Marcia. L'inspecteur Sanders est venu me chercher pour un interrogatoire à Scotland Yard.

Sir Dennis, qui avait déjà vu le jeune homme en compagnie de Masters chez Mrs. Sinclair, sembla trouver la chose vraisemblable, au grand soulagement de sa fille.

Au même instant, une dame très distinguée et à l'allure un peu hautaine s'avança vers le petit groupe. C'était Lady Blystone, et Sanders, en la voyant, se dit qu'elle avait dû être fort belle.

— Voyons, Monsieur, dit-elle d'un air indigné en se tournant vers lui, que voulez-vous que Marcia sache de cette horrible histoire ? Vous n'allez pourtant pas emmener ainsi cette pauvre enfant au milieu de la nuit !

— Je regrette, Madame, répondit le jeune médecin en s'inclinant respectueusement, mais j'ai reçu des instructions.

— Il n'y a pas là de quoi vous effrayer, dit Marcia en se tournant vers sa mère ; ce ne sera pas si terrible. Cependant, comme je ne sais pas jusqu'à quelle heure l'interrogatoire peut durer, il vaudra mieux ne pas m'attendre. Venez, inspecteur, je suis prête.

Mais Lady Blystone était loin d'être rassurée.

— Dennis, dit-elle en s'adressant à son mari, allez-vous donc tolérer cela ? Dites donc quelque chose ! Ne pourriez-vous au moins m'accompagner votre fille ?

— Mais, ma chère Judith, vous devez comprendre...

— C'est trop fort ! s'écria Lady Blystone. Il est inadmissible que l'on emmène cette enfant comme une criminelle ! S'il y a des reporters à Scotland Yard, sa photo sera demain dans tous les journaux. Je ne veux pas que..

— Je suis navré, Madame, coupa Sanders, mais je dois obéir aux ordres que j'ai reçus. Suivez-moi, je vous prie, Miss Blystone... J'ai ma voiture dehors.

Marcia ne se le fit pas dire deux fois, trop contente d'échapper à l'atmosphère étouffante qui régnait chez elle.

— Nous allons d'abord faire une petite promenade, lui dit Sanders lorsqu'ils se furent assis dans l'auto. Nous avons rendez-vous à minuit avec S.M. dans le jardin de Mrs. Sinclair. Mais il m'a bien recommandé de ne pas bouger et de ne rien entreprendre avant qu'il arrive... On a emmené Bonita à Scotland Yard, S.M. a tenu sa promesse. Nous avons les mains libres.

— Quel chic type, fit Marcia. Alors, cher docteur, vous êtes vraiment décidé à tenter cette aventure ?

— Plus que jamais, répondit Sanders qui ne se tenait plus d'impatience. En outre, j'ai pris avec moi un matériel perfectionné qui ne laissera pas de vous étonner.

Il sentait que la jeune fille avait maintenant pleine confiance en lui, et il en éprouvait un agréable sentiment d'euphorie, dû aussi, il faut bien le dire, aux deux verres de gin qu'il avait avalés quelques instants auparavant.

Il était près de minuit lorsqu'ils arrivèrent enfin à Chelsea. Sanders stoppa à quelque distance de la villa de Mrs. Sinclair et aida Marcia à descendre de voiture. La nuit était sombre et froide et seuls quelques rares réverbères éclairaient la route.

Tandis qu'ils s'approchaient lentement de la villa, une délicieuse odeur de feuillage printanier leur parvint. Ils s'avancèrent jusqu'au portail du jardin, que la lune éclairait de sa lumière blafarde.

— Cette fois-ci, ça y est ! chuchota Sanders à l'oreille de Marcia. Vous sentez-vous du courage ?

Elle fit oui de la tête puis, soudain, recula effrayée.

— Pour l'amour du Ciel, qu'avez-vous aux mains ?

— Chut... ce sont des gants de caoutchoucs !

— Et cela ? Mais c'est horrible, ça colle ! Vite, aidez-moi, je ne peux plus m'en défaire ! J'en ai partout...

« Ça commence bien ! » pensa Sanders.

— C'est un attrape-mouches, souffla-t-il en s'empressant de le décoller des vêtements de la jeune fille.

— Un attrape-mouches ? Mais vous êtes complètement fou !

Sanders, à son tour, s'empêtrait dans le rouleau qui collait à ses gants et à son trench-coat. Enervé, il l'arracha d'un geste brusque, au risque de tout déchirer.

Comme il s'apprêtait à ouvrir le portail, la silhouette d'un agent de police surgit tout à coup devant eux. Marcia sentit son cœur s'arrêter de battre. Qu'allait-il se passer ? Mais elle avait compté sans la présence d'esprit de son compagnon.

— Bonsoir, fit celui-ci en repliant tranquillement l'attrape-mouches, qu'il glissa dans sa poche.

— Bonsoir, répondit l'agent. Pouvez-vous me dire qui habite dans cette villa ?

L'instant était critique. Si Sanders commettait la moindre faute, toute l'affaire était compromise.

— Vous n'êtes pas depuis bien longtemps en service dans le quartier, n'est-ce pas ? demanda-t-il de son air le plus naturel.

— Non, seulement depuis une semaine.

— Je le pensais, reprit Sanders en sortant une clef de sa poche. C'est moi qui habite ici. Moi... et ma femme, bien entendu. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Ce disant, il fit semblant d'introduire la clé dans la serrure, tandis que Marcia l'observait d'un œil inquiet. Si l'agent avait l'idée d'attendre que la porte s'ouvrît, tout serait perdu. Car la clef que Sanders tenait à la main était celle de l'Institut de médecine légale.

— Bon, bon, grommela l'agent, mais je pense que je vais quand même faire une petite ronde dans votre jardin. J'y ai vu tout à l'heure un individu qui m'a paru suspect.

— Un individu suspect ?

— Oui, Monsieur. Un gros type chauve et brutal : il m'a flanqué un pot de fleurs à la tête en jurant comme un charretier. Ne croyez-vous pas que je ferais bien de lui mettre la main au collet ?

— John ! s'écria Marcia avec une présence d'esprit qui l'étonna

elle-même, je crois bien que le sergent veut parler d'oncle Stanley !

L'agent de police parut stupéfait.

— Vous voulez dire que vous connaissez cet individu, Madame ?

— A-t-il des lunettes et un chapeau haut-de-forme ? demanda Sanders en tournant le dos à la porte. Oui ? Alors, c'est bien notre oncle. C'est un vieil original qui se met en colère à propos de tout et de rien. Mais cela n'a pas d'importance, nous y sommes habitués.

— Je regrette de m'être trompé, Monsieur, reprit l'agent, mais je devais faire ma tournée. Quand je l'ai vu, tout à l'heure, je lui ai couru après dans les groseilliers, mais je n'ai pas réussi à l'attraper. Tout de même, puisqu'il habite ici, il aurait pu s'arrêter quand je l'ai appelé ! Vous lui direz de ma part que, s'il continue à lancer des pots de fleurs aux agents de police, il risque de s'attirer des ennuis. Bonsoir !

Sanders et Marcia, qui avaient profité de cette digression pour s'éloigner de la porte, revinrent sur leurs pas, persuadés que l'agent allait continuer son chemin. Mais il restait là, planté, à les regarder...

— Bonsoir, sergent, fit Sanders, sa clef à la main.

Quelques secondes s'écoulèrent, qui lui parurent interminables. Ils étaient debout devant la porte, ne sachant que faire ; Marcia tenta une dernière ruse pour sauver la situation

— Ne croyez-vous pas, mon chéri, dit-elle à haute voix, que nous ferions mieux d'entrer par la porte de derrière pour voir tout de suite Oncle Stanley ? Il est probablement dans la bibliothèque...

— Pourquoi ne passeriez-vous pas par cette porte ? demanda l'agent, qui ne les quittait pas de l'œil.

Sanders tenta une dernière fois d'introduire la clef dans la serrure et, tandis qu'il s'escrimait, la porte céda tout à coup. Avec un profond soupir de soulagement, il se retourna vers l'agent :

— Eh bien, fit-il d'un air narquois, êtes-vous rassuré, maintenant ?

— C'est en ordre, bonne nuit, Monsieur, répondit l'autre en s'éloignant.

Sanders prit Marcia par la main, et ils pénétrèrent dans le hall de la villa, non sans avoir soigneusement fermé la porte derrière eux. La faible clarté de la lune, entrant par une fenêtre, éclairait le dessin qui avait tant intrigué Masters. Tout était silencieux ; seul le tic-tac d'une pendule se faisait entendre.

— Pourquoi n'allumez-vous pas ? chuchota Marcia. Cet idiot d'agent ne va-t-il pas s'en étonner ?

— Nous ne pouvons pas courir ce risque, répondit Sanders. Il est

probable que Mrs. Sinclair se trouve en ce moment à Scotland Yard... Mais si par hasard elle était déjà de retour ? En outre, il peut y avoir aussi sa femme de chambre...

Marcia ne put réprimer un frisson.

— Vous savez... cette histoire ne me plaît qu'à moitié, avoua-t-elle.

— C'est pourtant vous qui l'avez voulu !

— Ne craignez rien, je tiendrai le coup. Qu'allons-nous faire, à présent ? Et pourquoi avez-vous pris avec vous cet attrape-mouches ?

— Pour pouvoir entrer, je craignais d'être obligé d'enfoncer une vitre ; or le seul moyen d'exécuter une telle opération sans faire le moindre bruit, c'est d'appliquer contre le carreau un papier collant, qui empêche les débris de tomber.

» Maintenant, il nous faut retrouver S.M. Dire que nous avons rendez-vous avec lui à minuit ! C'est ce sacré policier qui a tout fait rater. Il va falloir d'abord trouver la porte de derrière pour sortir. Mais auparavant, je veux vous montrer quelque chose. Venez.

Le parquet du vestibule craqua sous leurs pas. Ils se dirigèrent prudemment vers la pièce où Sanders avait été reçu, le matin même, en compagnie de l'inspecteur. Les fins rideaux des fenêtres laissaient passer la lumière d'un réverbère, qui éclairait faiblement le salon. Dans la cheminée, quelques braises rougeoyaient. Ils distinguèrent un piano à queue, sur lequel étaient posés une carafe et trois verres.

— Je me demande si l'agent est toujours là, murmura Sanders.

Marcia se dirigea sur la pointe des pieds vers la fenêtre, puis recula précipitamment.

— Il est là, dit-elle toute tremblante, là, sur le trottoir... Il regarde dans notre direction !

— Bon. Eh bien, il va me fournir l'occasion de vous faire une petite démonstration, qui vous apprendra enfin l'utilité du phosphore et de la chaux vive...

Sanders sortit de sa poche une bouteille remplie d'une poudre blanchâtre ; puis, s'approchant de la fenêtre, il tira légèrement le rideau de côté, répandit une traînée de cette poudre le long du rebord intérieur de la croisée, sortit d'une autre poche une bouteille qui contenait de l'eau, et en versa avec précaution quelques gouttes...

Une odeur âcre les prit à la gorge, et ils virent une légère buée recouvrir lentement la vitre.

— Au tour de l'autre fenêtre, maintenant, dit Sanders. Et il recommença l'opération. Lorsque le léger voile se fut collé contre la

seconde vitre, la pièce se trouva totalement plongée dans l'obscurité.

— Et le tour est joué, murmura Sanders à la jeune fille, qui n'osait plus bouger de sa place. Voyez-vous comme ces vitres sont opaques, maintenant ? Pour celui qui les observe du dehors, elles n'ont pas changé d'aspect. Mais, dès cet instant, il ne peut plus distinguer ce qui se passe ici, ni voir si j'allume une lampe de poche ou une allumette. Il aura toujours l'impression que la pièce est plongée dans l'obscurité.

Sanders sortit alors de sa poche une troisième bouteille, soigneusement enveloppée de coton ; mais dès qu'il eut retiré cette enveloppe, la chambre fut éclairée d'une pâle lueur verte.

— C'est du phosphore, expliqua-t-il à voix basse. Comprenez-vous, maintenant ? Je vous présente la lampe de poche classique du cambrioleur ; elle éclaire sans à-coups, alors qu'une lampe électrique émet un faisceau beaucoup trop lumineux. À travers ces fenêtres couvertes de buée, impossible de voir la lueur du phosphore. Je pourrais déménager tous les meubles de ce salon, sans que l'abruti qui a les yeux fixés dans cette direction s'aperçoive de quoi que ce soit. Conclusion : phosphore et chaux vive font partie de l'outillage du cambrioleur moderne.

— On peut donc déduire du fait que Bonita Sinclair en avait dans son sac qu'elle pratique le cambriolage ?

— Nullement. Ce n'est pas elle que ces deux bouteilles accusent, mais une autre personne, qui la touche de très près. Songez à...

Il n'acheva pas sa phrase, car Marcia lui coupa la parole en poussant un cri de terreur. À la lueur de la bouteille de phosphore que Sanders tenait à la main, elle venait de distinguer la silhouette d'un homme assis dans l'ombre, qui les dévisageait sans bouger. Cet individu ne leur était pas inconnu. C'était Ferguson, l'ex-employé de Bernard Schumann.

XI

LE VERRE DE LAIT

Il ressemblait à un maître d'école revêché, assis dans son fauteuil, les doigts tachés d'encre et une baguette à la main ; mais ce n'était pas une baguette qu'il braquait en silence sur les deux jeunes gens immobiles.

— Je vous avais averti, jeune homme, dit-il d'une voix rauque, de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regardait pas. Peut-être l'agent de police est-il encore là-dehors, mais vous ne l'appellerez pas, sinon je vous loge séance tenante une balle dans la peau. Personne n'entendra la détonation, car mon arme est munie d'une excellente sourdine. Pour vous montrer que je ne plaisante pas, en voici la preuve.

L'index posé sur la gâchette du revolver remua légèrement, et il y eut un petit claquement presque imperceptible. Sanders ressentit un léger choc à l'épaule gauche, et le visage de Ferguson se brouilla devant ses yeux. Puis, tout à coup, il éprouva une vive brûlure au niveau du bras et il vit que sa manche était trouée.

— Il y a un journal sur la table derrière vous, dit Ferguson. Mettez-le par terre, je ne veux pas voir de taches de sang sur ce tapis. Vite... faites ce que je vous dis.

Les mouvements que dut exécuter Sanders pour prendre le journal lui firent atrocement mal. Marcia, épouvantée, ébaucha un geste pour lui venir en aide, mais elle se vit aussitôt menacée du revolver.

— Faut-il que j'envoie aussi une balle à Mademoiselle ? ricana Ferguson.

— Puisque l'envie vous démange tellement de trouer la peau de quelqu'un, répondit Sanders, je vous prie de tirer sur moi. Cette jeune fille n'a rien à voir dans l'histoire.

— Entendu, dit Ferguson. Et il fit feu une seconde fois.

Sanders, dont la douleur était devenue intolérable, ne sut pas s'il avait été touché à nouveau. Du reste, cela lui était égal.

— Voilà pour vous apprendre à me croire sur parole. Je vous avais pourtant mis en garde. Mais vous avez voulu faire les malins tous les deux, hein ? Eh bien, vous verrez ce qu'il va vous en coûter. Donnez-moi cette bouteille de phosphore, maintenant, et passez devant moi.

Sanders sentit monter en lui une rage aveugle, une envie

irrésistible d'étrangler ce sinistre individu, mais, dans l'état où il se trouvait, il ne pouvait rien faire. Aussi fallut-il obéir.

Ils sortirent du salon, escortés par Ferguson qui les conduisit dans une petite pièce confortablement aménagée. Une lampe, recouverte d'un journal, était posée sur la cheminée. Les volets étaient clos, et devant les fenêtres, de lourds rideaux étaient tirés. Près de la cheminée, où pétillait un grand feu, se trouvaient un fauteuil et une table ; à terre était posé un baquet rempli d'eau. Ferguson prit place dans le fauteuil, devant une assiette de viande froide et un verre de lait fumant.

— Asseyez-vous là, ordonna-t-il, et faites attention de ne pas salir le parquet.

— Le jour où vous serez pendu, vous ne serez pas si fier, déclara Marcia qui reprenait, peu à peu, de l'assurance. Bon appétit quand même !

Ferguson la considéra sans aménité.

— Vous feriez mieux de la boucler, répondit-il. J'ai autre chose à faire que de perdre mon temps avec une gamine mal élevée. Vous ne m'intéressez pas. Il se tourna vers Sanders : C'est avec vous que j'ai à causer.

Mais Sanders, qui perdait son sang en abondance, sentait peu à peu ses forces l'abandonner. Ferguson, qui l'observait tout en buvant son lait, le vit pâlir brusquement.

— Tenez, attrapez ! dit-il en lui lançant une serviette. Il y a de l'eau là, dans le baquet. Je ne veux pas vous voir tourner de l'œil ici. Et maintenant, veuillez avoir l'obligeance de répondre à mes questions : Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Sanders, tandis que Marcia lui faisait un pansement de fortune. Vous êtes Peter Ferguson, et Haye en savait assez sur votre compte pour vous envoyer à la potence. Avec vos lunettes sur le nez, votre crayon derrière l'oreille, et votre mine de petit employé honnête, vous n'êtes qu'un vulgaire cambrioleur, rompu aux plus audacieuses entreprises. À vous voir, on ne dirait jamais que vous êtes capable d'escalader comme un singe les façades des maisons...

Ferguson écoutait patiemment, tout en sirotant son lait.

— Vous avez réussi à vous échapper du bureau de Schumann en vous glissant le long de la gouttière, poursuivit Sanders. Pourtant, l'inspecteur Masters lui-même croyait la chose impossible. Faut-il que vous ayez l'habitude de ce genre d'exercices !

Bien qu'il éprouvât un violent mal de tête, il s'efforçait de garder toute sa lucidité d'esprit.

— Vous êtes plus malin que vous n'en avez l'air, dit Ferguson en posant son verre devant lui. La police est-elle aussi bien renseignée que vous à mon sujet ?

— Certainement, répondit Sanders. L'inspecteur Masters et Sir Stanley Merrivale connaissent vos relations avec Mrs. Sinclair ; ils savent aussi que les deux bouteilles trouvées dans son sac font partie de votre matériel de cambrioleur professionnel. En outre, vous avez commis la bêtise d'oublier vos lunettes à Great Russel Street, la nuit passée en vous sauvant. Si vous avez déjà un dossier à Scotland Yard, il sera facile d'identifier vos empreintes digitales. Et alors...

Ferguson semblait très intéressé par ce qu'il venait d'entendre.

— Rassurez-vous, on ne me connaît pas, là-bas. Mais vous avez parlé de mes prétendues relations avec Mrs. Sinclair. Qu'entendiez-vous par là ?

Sanders ne répondit pas.

— Je vous ai posé une question, reprit Ferguson. Faut-il vous prouver encore une fois que je ne tolère pas qu'on me manque d'égards ?

— Comme vous avez déjà tiré deux fois sur moi, je commence à en prendre l'habitude. Si cela vous amuse de me trouer comme une passoire, je vous en prie, ne vous gênez pas !

Mais Ferguson n'était pas d'humeur à plaisanter. Il braqua de nouveau son arme dans la direction du jeune homme et mit l'index sur la gâchette.

Au même instant, des pas se firent entendre dans le couloir. Ferguson se tourna vers la porte, prêt à tirer. Mais il s'arrêta, stupéfait, en voyant apparaître dans l'embrasure la silhouette massive de Sir Stanley Merrivale.

— Bonsoir tout le monde ! dit ce dernier d'un ton aimable.

Il y eut un instant de silence. Puis Ferguson ordonna d'une voix sèche :

— Asseyez-vous là, devant moi.

S.M. prit un tabouret qu'il glissa entre Marcia et Sanders, et il s'assit pesamment. Son vieux haut de forme, perché au sommet de sa tête, lui donnait un air cocasse, et son pardessus déboutonné découvrait son gros ventre barré d'une chaîne d'or. Il jeta un coup d'œil à Sanders puis, se croisant les bras, se mit à se tourner les pouces.

— Je vous connais, dit alors Ferguson, qui l'observait d'un air méfiant. Vous êtes de Scotland Yard, hein ? C'est sans doute pour cela que vous osez vous introduire chez les gens en leur absence. Que faisiez-vous tout à l'heure dans le jardin ? J'ai bien rigolé en vous voyant courir comme un ours dans les massifs.

— C'était moi, en effet, répondit S.M. J'ai fait exprès d'attirer l'attention de cet agent de police sur la bicoque, pensant bien que vous vous y cachiez. Si ces deux écervelés m'avaient obéi et avaient attendu dehors, comme je le leur avais dit, nous n'en serions pas là...

Un sourire à peine perceptible apparut sur le visage de Ferguson.

— Je vous réglerai votre compte tout à l'heure, ricana-t-il ; vous ne perdez rien pour attendre. Maintenant, videz votre sac.

— Volontiers, répondit S.M. D'abord, sachez que je suis aussi curieux que notre jeune ami, le D^r Sanders. J'aimerais donc bien connaître vos projets. Car enfin, vous ne pouvez pas continuer indéfiniment ce tir à la cible, il vous faudra prendre d'autres décisions. À moins que vous n'ayez l'intention de nous tuer tous les trois ?

— En général, je ne suis pas partisan du meurtre, expliqua Ferguson, cela comporte trop de risques. Ce qui serait beaucoup plus simple, ce serait de vous remettre à la police, car vous n'êtes, au fond, que de vulgaires cambrioleurs.

— Voilà une excellente idée, dit S.M. Mais, pour plusieurs raisons, vous ne le ferez certainement pas.

— Je serais curieux de les connaître, ces raisons.

— D'abord, parce qu'il est dans votre intérêt de passer pour mort. Car vous êtes le mari de Bonita Sinclair, soi-disant mort à Biarritz il y a un an. Et votre épouse a touché à cette occasion une coquette somme d'argent...

— Vous me paraissez décidément bien renseigné sur mon compte. Continuez, je vous écoute !

— Dès le début nous nous sommes doutés de vos relations avec elle. Et nos soupçons ont été confirmés par les résultats de l'enquête dont nous avons chargé le sergent Popper. D'autre part, nous avons obtenu, par l'entremise de la police française, une foule de renseignements intéressants à votre sujet. Nous sommes arrivés à la conclusion que vous êtes bien le dénommé Peter Sinclair, commerçant de son métier, excellent joueur de tennis, décédé l'an passé en laissant à sa femme une fortune et toute sa liberté – une liberté dont elle ne se fait pas faute de profiter, soit dit par parenthèse. Elle est d'ailleurs ravissante, à en juger par les portraits que j'ai vus.

Ferguson s'appuya au dossier de son fauteuil, le corps soudain agité d'un tremblement nerveux.

— Il serait intéressant, poursuivit S.M., d'établir lequel de vous deux est le plus coupable. Mais le temps nous manque, malheureusement.

— Pourquoi ? Nous ne sommes pas pressés, que je sache.

— Moi pas, mais vous, par contre, vous ne disposez plus de beaucoup de temps.

— Allez-vous vous expliquer à la fin ! s'écria Ferguson, les yeux injectés de sang. J'en ai assez, de toutes ces réticences !

S.M. se croisa les bras sans mot dire.

— Voulez-vous que je vous loge une balle dans la peau pour vous faire parler ?

— Voyons, ne faites pas l'idiot ! N'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas dans votre état normal ?

Pour toute réponse, Ferguson appuya sur la gâchette de son revolver. La balle alla se planter dans le mur, à quelques centimètres de la tête de S.M. Marcia étouffa un cri.

— Raté, fit S.M. qui n'avait pas bronché.

— Dommage, ricana Ferguson. Essayons encore...

— Je vous le déconseille. Il n'est pas difficile, évidemment, de tuer quelqu'un à bout portant, et vous devez en être capable, mais ce ne serait guère malin de votre part. Je vous avertis charitablement que quelqu'un vous a joué un vilain tour : le lait que vous venez de boire contenait de l'atropine. Et si je ne vous viens pas tout de suite en aide, vous êtes perdu.

Un lourd silence suivit ces paroles. Déjà, les premiers symptômes de l'intoxication se manifestaient. S.M. avait vu juste.

— Vous ne croyez pourtant pas que je vous raconte des blagues ? reprit-il. Avouez que vous ne vous sentez pas bien...

— Je me sens très bien, au contraire. Tout à l'heure c'est vous qui me donnerez des nouvelles de votre santé ! En attendant, dites-moi encore ce que vous savez à mon sujet.

Il régnait une chaleur étouffante dans la pièce, et sur le front de S.M. perlaient de grosses gouttes de sueur.

— Allez-vous jeter ce revolver, à la fin ! hurla-t-il tout à coup. Ne faites donc pas l'imbécile ! Vous ne voulez tout de même pas crever devant nous !

— Vous perdez la tête, répondit sèchement Ferguson. Calmez-vous et répondez à ma question. Comment avez-vous appris que...

Mais S.M. s'était levé brusquement.

— Une dernière fois, je vous ordonne de poser ce revolver !

— Attention ! cria Sanders.

Ferguson avait braqué son arme sur Sir Stanley. Sa main se crispa sur la gâchette, et...

XII

UNE PETITE HISTOIRE DE L'ART

Assise dans une salle d'attente de Scotland Yard, Mrs. Sinclair était en train de se demander à quelle heure on viendrait la chercher pour son interrogatoire ; sa montre-bracelet indiquait minuit et quart, de même que la grosse pendule accrochée au mur en face d'elle. La jeune femme poussa un soupir en haussant légèrement les épaules. Elle portait un ensemble noir qui lui allait à ravir, et appuyée au dossier de sa chaise, elle avait nonchalamment croisé les jambes.

Près de la porte, le sergent Popper, qui attendait également, profitait de la surveillance dont on l'avait chargé pour l'examiner tout à loisir. Il la trouvait décidément très belle, et les renseignements qu'il avait récoltés sur son compte, loin de le rendre méfiant, n'avaient fait qu'augmenter sa curiosité et son intérêt pour elle.

— Peut-on fumer ici ? demanda-t-elle soudain à Popper avec un sourire.

— Mais certainement, Madame. Puis-je vous offrir une cigarette ?

— Merci, j'ai les miennes.

Il se leva pour lui présenter son briquet. Au même instant la porte s'ouvrit, et Masters parut sur le seuil.

— Mrs. Sinclair, voulez-vous venir, je vous prie, dit-il en faisant signe à Popper de l'accompagner.

Ils pénétrèrent dans le bureau de l'inspecteur. Une grande lampe éclairait sa table de travail, tandis que le reste de la pièce était plongé dans une demi-obscurité. Sur le bureau étaient étalés, bien en vue, trois télégrammes.

D'un geste, il pria Mrs. Sinclair de s'asseoir, et Popper prit place en face d'elle.

— Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez convoquée à une heure aussi tardive, dit alors Mrs. Sinclair. Ni pourquoi ma femme de chambre a dû venir, elle aussi. J'espère bien que vous n'allez pas me garder ici toute la nuit, inspecteur.

— Je pense que cela ne sera pas nécessaire, Madame. D'ailleurs, cela dépend de vous.

— Alors ?...

— Tout d’abord, je dois vous avertir que vous avez le droit de demander à votre avocat d’assister à cet interrogatoire.

Elle le regarda d’un air étonné.

— Où voulez-vous que je trouve un avocat à ces heures ? Ne serait-il pas beaucoup plus simple de m’interroger demain matin ?

— J’ai des choses extrêmement graves à vous dire-peut-être préférez-vous les entendre tout de suite ?

Il y eut un silence.

— Qu’avez-vous de si terrible à me dire ? demanda enfin Mrs. Sinclair d’une voix légèrement altérée.

— Savez-vous que vous êtes passible de prison pour avoir exercé plusieurs tentatives de chantage ?

Mrs. Sinclair secoua d’une main tremblante la cendre de sa cigarette.

— Je... je ne comprends vraiment pas ce que vous voulez insinuer.

— Vous m’avez dit ce matin que vous vendiez des tableaux. Eh bien, j’ai recueilli entre-temps plusieurs renseignements intéressants concernant votre... hum, votre méthode de travail. En fait, elle n’est pas très nouvelle mais elle a du moins, au point de vue technique, le mérite d’être parfaitement au point. Je dois d’ailleurs vous avouer que, jusqu’à présent, je n’étais pas très calé dans ce domaine, mais je me suis informé auprès d’un expert que vous devez connaître, Sir Edward Lytle, et il a bien voulu me fournir quelques... indications.

— Quelles indications ? murmura Mrs. Sinclair.

— Je vais tout de suite vous en donner un exemple : Prenons un peintre connu, un peintre du XVII^e siècle, si vous voulez. Il peint un tableau admirable. Aussitôt, tout le monde veut l’avoir. Sa ville natale estime qu’elle y a droit, tel prince insiste pour l’acheter, plusieurs riches collectionneurs se le disputent, bref, impossible de contenter tous ces gens qui, par ailleurs, sont prêts à se montrer fort généreux pour obtenir la toile convoitée. Que fait l’artiste ? Comme il a besoin d’argent et qu’il ne veut froisser personne par un refus, il se met à peindre un, deux, trois ou quatre tableaux identiques à celui qui a remporté tant de succès. Puis il les vend, chacun séparément et comme original. Il n’a pas trompé son monde, puisque c’est lui qui a peint chacune de ces toiles... C’est là un cas très fréquent pour certains tableaux de maîtres, mais on n’en parle pas volontiers – ce qui est, d’ailleurs, très compréhensible.

Masters s’interrompt pour allumer une pipe.

— Pour l’amour du Ciel, qu’ai-je à voir avec toute cette histoire ?

s'écria Mrs. Sinclair qui avait écouté, jusque-là, très patiemment.

— Je continue mon explication. Deux ou trois siècles plus tard, les tableaux dont nous avons parlé sont dispersés dans le vaste monde. En général, l'un d'eux est la propriété d'un grand musée, et il passe naturellement pour être l'original. Mais entre-temps, ce tableau a été copié des centaines de fois, et l'on ne se doute pas qu'il existe quelque part parmi toutes ces copies un autre original, si ce n'est deux ou trois autres !

L'inspecteur fixa Mrs. Sinclair de ses yeux perçants, et poursuivit :

— Supposons, maintenant, que quelqu'un d'averti se mette en devoir de rechercher ces originaux... et qu'il les retrouve. Admettons que ce soit vous, Madame. Que faites-vous alors ? Vous allez voir, par exemple, un riche collectionneur et vous lui dites : « Voulez-vous avoir l'original du portrait de Mrs. X. Je puis vous le vendre. » Le monsieur vous répond : « Mais c'est impossible, ce tableau est la propriété du musée du Prado. » Vous l'assurez que c'est vous qui détenez l'original, et, pour le convaincre, vous lui proposez de faire expertiser le tableau. Vous savez que vous ne risquez rien et que même l'expert le plus malin ne remarquera absolument rien. Et c'est ce qui arrive. Le tableau, après un examen minutieux, est déclaré vraiment authentique. Le collectionneur brûle d'envie de l'acheter ; à ce moment vous lui dites : « C'est entendu, je vous le vends, mais à condition que vous ne disiez à personne qu'il s'agit de l'original, sinon la direction du musée, qui détient le même portrait, va nous faire des histoires. » Vous n'allez pas jusqu'à dire à votre client que la toile du Prado est une copie, mais vous le lui laissez entendre... Bref, il vous achète le tableau ; seulement, il vous paye quelque milliers de livres pour une toile que vous avez achetée peut-être trente livres. Toutefois, vous n'avez rien fait qui tombe sous le coup de la loi.

— Eh bien ! interrompit Mrs. Sinclair, vous venez de dire vous-même qu'il s'agit là d'un marché parfaitement licite ! Alors pourquoi avez-vous parlé tout à l'heure de chantage et de prison ?

— Patience, je n'ai pas fini. Si vous n'alliez pas plus loin, on pourrait dire qu'il s'agit là d'affaires, hum... un peu spéciales, mais enfin, cela ne serait pas trop grave.

» Mais comme vous avez l'esprit inventif, il vous arrive d'aller plus loin. Vous vous rendez, par exemple, chez un directeur de musée qui possède, dans sa collection, un tableau inestimable et que l'on vient admirer de partout. Il est l'orgueil de la ville qui le possède. Qu'arriverait-il si quelqu'un venait prétendre qu'il existe plusieurs tableaux, parfaitement identiques à celui-là, et peints par le même maître ?

» Vous savez mieux que moi que la valeur d'une toile réside en grande partie dans le fait qu'on n'en connaît pas de pareille et qu'elle est absolument unique. Vous présentez donc à ce directeur de musée un autre tableau, que vous avez déniché quelque part et qui est le frère jumeau de celui qu'il possède. Au premier abord, il ne vous prend pas au sérieux ; puis, saisi d'un doute, il fait expertiser votre tableau ; il s'adresse, pour plus de sûreté, à plusieurs spécialistes qui déclarent, en fin de compte, qu'il s'agit bien là d'une œuvre authentique.

» À ce moment, le directeur est saisi d'une crainte terrible : si la chose venait à s'ébruiter, il est évident que le musée ne serait plus aussi fréquenté que par le passé, car le plus beau joyau de sa collection perdrait presque tout son intérêt. Ce serait une vraie catastrophe pour lui, pour le musée, pour les commerçants de la ville... C'est alors que, profitant de son désarroi, vous lui faites la proposition suivante : « Voulez-vous m'acheter ce deuxième tableau afin de le faire disparaître et de sauver ainsi l'intérêt de votre maison... ou faut-il que j'aille le proposer à un autre musée ? » Mais comme vous ne consentez à céder votre tableau qu'à prix d'or, il est facile de concevoir l'embarras cruel dans lequel cet homme se trouve plongé. Voilà, Madame, ce que j'appelle du chantage !

Masters se leva et se mit à arpenter son bureau.

— Enfin, poursuivit-il, il y a encore le truc des toiles ou des dessins inachevés... J'ai fait part à Sir Edward de certains renseignements que nous avons recueillis sur votre compte auprès de quelques personnes bien informées, et je lui ai parlé, entre autres, du magnifique dessin qui trône dans votre hall. Là encore, il a bien voulu m'expliquer votre façon de procéder qui, bien entendu, n'est pas plus honnête que les autres.

» Quand un peintre connu vient à mourir, il laisse toujours plusieurs toiles et dessins inachevés, que les collectionneurs s'arrachent. Heureusement, ils n'en font pas tous le même usage que vous, qui, avec une habileté qui passe pour prodigieuse, achevez ces œuvres commencées de manière irréprochable. Une fois votre travail terminé, les experts les plus malins ne peuvent dire de façon certaine si ces tableaux ou ces dessins ont été achevés par le peintre auquel ils sont attribués ou par quelqu'un d'autre. Là encore, Madame, vous vous entendez fort bien à rouler les gens, et je suppose qu'il vous serait des plus désagréable de devoir renoncer à un commerce aussi lucratif.

Il y eut un long silence. Bonita Sinclair était devenue très pâle et tenait les yeux obstinément fixés sur le diamant qu'elle portait à

l'annulaire de la main gauche.

— Tout ce que vous venez de prétendre, inspecteur, est très difficile à prouver, dit-elle enfin lentement en levant son regard vers lui. Si j'examine votre première accusation, celle qui a trait à la vente de tableaux originaux identiques à des œuvres célèbres, je relève d'emblée qu'il faut, pour effectuer ce... genre d'opérations, une somme de connaissances artistiques qu'on a le droit de se faire payer. Ne trouvez-vous pas ?

— Peut-être bien, mais...

— Si je suis bien renseignée, il faudrait, pour que je puisse être poursuivie, que la personne à qui j'ai vendu un tel tableau se déclare lésée et porte elle-même une accusation contre moi. Or cela est peu probable, vous en conviendrez, inspecteur. Un directeur de musée qui a conclu un tel marché à tout intérêt à se taire... Vous voyez que, sans avoir d'avocat avec moi, je suis à même de me défendre toute seule. D'ailleurs, vous n'avez rien de bien grave à me reprocher. Vous dites vous-même que je ne vends que des œuvres authentiques ! Je pourrais prendre cela pour un compliment, car vous avez reconnu que, pour exercer une semblable profession, il faut beaucoup d'intelligence et d'habileté.

— Tout à fait d'accord avec vous, Madame, répondit Masters en reprenant sa place dans son fauteuil. Mais il y a un autre point qui nous intéresse. L'idée de vous livrer à ce fameux trafic vous est-elle venue spontanément ? Ou n'est-ce pas plutôt... un autre qui vous a mise sur cette voie, puis qui vous a conseillée et dirigée dans les brillantes affaires que vous avez réussies ?...

— Un autre ? balbutia Bonita, qui était devenue très pâle.

— Mais oui, un autre... votre époux, Peter Ferguson, si vous préférez !

Une lueur d'égarement passa dans les yeux de la jeune femme.

— Peut-être cela vous intéressera-t-il de savoir jusqu'à quel point nous sommes renseignés sur son compte, poursuivit Masters. J'ai reçu ce soir une lettre de Mr. Schumann, qui l'a eu sous ses ordres il y a quelques années. J'ai aussi là un rapport détaillé, émanant de la police française. Mais voici d'abord ce que dit Schumann :

« Son vrai nom est Peter Ferguson. Il est âgé de quarante-deux ans et fils de pasteur. A fait ses études à l'Université d'Edimbourg. A exercé toutes sortes de métiers, entre autres celui d'acteur. Employé dans mes bureaux du Caire, plus tard mon collaborateur à Londres. S'est enfui un jour en emportant la caisse. »

Masters posa devant lui la lettre de Schumann et prit un des

télégrammes.

— Voici maintenant le rapport de la police française :

« FERGUSON, CONNU AUSSI SOUS LE NOM DE PETER SINCLAIR, A COMMIS EN FRANCE PLUSIEURS CAMBRIOLAGES, AU COURS DESQUELS IL S'EST SERVI, NOTAMMENT, DE CHAUX VIVE, POUR RENDRE OPAQUES LES FENÊTRES DES LOCAUX QU'IL DÉVALISAIT. A DISPARU PAR LA SUITE. MAIS LE 11 JUIN 1937, UN CERTAIN PETER SINCLAIR ÉPOUSAIT À NICE BONITA FISHER. ADRESSE DU COUPLE : 314, BOULEVARD DES CYGNES. »

— À la lettre de Schumann, poursuivait l'inspecteur, était jointe une photographie de votre mari, que nous avons communiquée par béliogramme à la police française. La concierge de l'immeuble que vous habitez a reconnu, sur cette photographie, son ancien locataire, Peter Sinclair. Renseignements pris, il semble que vous ayez quitté Nice peu après pour Biarritz, où votre mari serait soi-disant mort de façon assez subite. Le corps a été inhumé sur présentation d'un permis, établi par un médecin qui n'avait pas vu le cadavre. Mais, comme vous le savez, Ferguson est bel et bien vivant, et se trouve en ce moment à Londres. On va procéder ces jours prochains à l'exhumation de son cercueil, qu'on trouvera vide. Mais vous, Madame, lors du prétendu décès de votre mari, vous avez touché une forte assurance, et ceci, quoi que vous en disiez, n'est pas difficile à prouver.

En disant cela, Masters ne se doutait certainement pas de la réaction qui allait suivre.

— Dieu merci ! s'écria Mrs. Sinclair. Enfin, je puis parler ! Oui, Ferguson est vivant. Mais je vous jure que je l'ignorais absolument jusqu'à la semaine dernière. J'étais heureuse, parce que je le croyais mort... Je me demande encore comment j'ai pu épouser un homme pareil. Peut-être était-ce son assurance, son autorité qui m'en imposaient. Peter savait ce qu'il voulait et quand il avait décidé quelque chose, il le réalisait par n'importe quel moyen. Le malheur a voulu qu'il subisse quelques échecs qu'il n'a pas pu supporter. Il s'est aigri, révolté. De plus, j'avais découvert entre-temps qu'il était loin d'être aussi riche qu'il s'en était vanté ; il trouvait même tout naturel que ce soit moi qui l'entretienne !

Mrs. Sinclair fit une pause et alluma une cigarette.

— J'ai découvert encore bien pis, poursuivit-elle d'un air sombre. Cet homme était un voleur. La vie avec lui devenait de plus en plus intenable, j'ai...

— Excusez-moi de vous interrompre, fit Masters impatienté, mais racontez donc les choses comme elles se sont passées ! Vous pensiez

épouser un homme riche, et vous avez été déçue. Dans ces conditions, vous avez imaginé l'ingénieuse solution de sa mort, qui devait vous permettre de toucher de l'assurance une somme d'argent considérable.

Bonita Sinclair fit un geste de protestation.

— Oh ! non, dit-elle, cette version est absolument inexacte ! J'ai vraiment cru que Peter était mort, et je vous avoue que j'en ai été heureuse. D'ailleurs, il y avait déjà un certain temps que je ne vivais plus avec lui. Je faisais à ce moment-là un voyage en Italie avec des amis, vous pourrez le vérifier facilement. Lorsque j'ai été rappelée à Biarritz, tout était déjà liquidé. Il avait dû jouer la comédie de sa mort et de son enterrement avec la complicité de son vieux valet de chambre.

L'inspecteur manifestait des signes d'irritation.

— Voyons, Madame, s'écria-t-il, vous n'allez pourtant pas me faire croire que votre mari a imaginé cette macabre plaisanterie pour s'amuser ! Ou peut-être allez-vous prétendre qu'il est allé empocher lui-même le montant de son assurance ?...

— Non, mais...

— Alors, comment aurait-il pu profiter de son prétendu décès ? Lorsque vous avez touché la somme, sans vous renseigner sur cette mort si subite...

— Mais laissez-moi donc m'expliquer, inspecteur ! Je n'ai jamais touché cette somme... je ne l'ai même pas réclamée !

— Il a été prouvé que Ferguson, alias Sinclair, avait pris une assurance-vie de quinze mille livres, peu de temps avant de disparaître.

Bonita Sinclair se passa la main sur le front d'un air las.

— C'est exact, mais vous n'avez même pas cherché à savoir si cette somme avait été versée ! Je vais vous dire ce qui s'est passé, mais je vous en prie, après cela, laissez-moi rentrer chez moi. Peter m'avait raconté, ainsi qu'à des amis, qu'il venait de conclure une forte assurance-vie et qu'il en avait payé, d'avance, les primes pour une année. Je ne l'avais pas cru, car il se vantait toujours. Et à sa mort, je n'ai pas trouvé trace, dans ses papiers, d'une pièce relative à cette assurance, pas même une quittance, ce qui m'a confirmée dans mon idée qu'il m'avait menti.

— Et ensuite ?

— Eh bien, lundi passé, comme je rentrais chez moi, après avoir passé la soirée à l'Opéra, j'ai trouvé Peter qui m'attendait, assis dans mon salon ! Il m'a déclaré qu'il venait chercher la part de l'assurance à

laquelle il avait droit. Tout d'abord, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire, puis j'ai bien dû me rendre à l'évidence : pour une fois, il ne m'avait pas menti en m'annonçant qu'il avait pris une assurance ; il avait versé la prime d'entrée à une compagnie parisienne, et il avait confié la police à une banque de Biarritz, qui la détenait dans un coffre. Peter pensait que j'étais au courant de la chose, mais comme je n'en savais rien, la somme ne m'avait jamais été versée, et la compagnie d'assurance elle-même ignorait tout de sa disparition !

» Vous voyez, inspecteur, de quoi cet homme est capable. Il n'a jamais osé me mettre au courant de la comédie qu'il projetait, sachant bien que je ne me prêterais pas à une pareille escroquerie. Il a imaginé toute cette histoire, croyant que je toucherais l'argent, – et vous pensez bien que je l'aurais fait si j'avais cru à cette assurance, ou si j'en avais retrouvé la moindre pièce justificative. Peter avait calculé que, si la compagnie, se méfiant de quelque chose, faisait une enquête et refusait de payer, tous les soupçons retomberaient sur moi, puisqu'il avait disparu. Si, en revanche, la compagnie me versait la somme, il reviendrait, au bout d'un certain temps, m'en réclamer sa part, prêt à me l'extorquer par le chantage, le cas échéant. Il savait bien que je n'oserais jamais le dénoncer...

Bonita Sinclair s'interrompt un instant. Elle était très pâle et ses mains tremblaient.

— Vous vous représentez ma frayeur, poursuivit-elle, quand j'ai revu cet homme devant moi, alors que je le croyais mort. Quand je lui ai appris que je n'avais rien reçu de l'assurance, il est resté stupéfait. Comme il n'avait trouvé dans les journaux aucune allusion à un scandale relatif à cette affaire, il était persuadé que tout avait marché comme sur des roulettes et que j'avais encaissé la somme.

— Ouf ! s'écria Masters quand Mrs. Sinclair eut fini. Décidément, quand votre époux a déclaré au D^r Sanders que les amis de Félix Haye étaient une bande de malfaiteurs, il n'avait pas tort ; seulement, il aurait dû s'inclure dans le nombre. Je crois que nous allons encore avoir des surprises.

— Je vous ai tout avoué, répondit Bonita Sinclair, et j'espère que vous me croyez quand je vous dis que je n'ai retiré aucun avantage financier de la disparition de mon mari. Je n'ai absolument rien à voir avec sa dernière tentative d'escroquerie.

— Où se trouve Ferguson en ce moment ? coupa Masters qui avait de bonnes raisons de rester méfiant.

— Chez moi.

— Tiens, tiens... Il y est demeuré tout ce temps ?

— Comment aurais-je pu l'en empêcher ? Il a proféré de telles menaces...

Au même instant, la sonnerie du téléphone retentit. Masters décrocha le récepteur, écouta sans mot dire, puis raccrocha.

— Quinze mille livres... murmura-t-il, c'est une jolie somme. Eh bien, Madame, vous allez enfin pouvoir la toucher. Cette fois-ci, la comédie est finie. Ferguson est bien mort.

XIII

LES GANTS BRUNS

Sanders était couché dans son lit, en proie à des rêves fort agités. Il avait de brefs instants de lucidité, au cours desquels il ressentait une douleur sourde dans son bras gauche. Par moments, des bouffées d'air venaient rafraîchir son front brûlant.

Il revoyait en pensée la petite pièce aux lourds rideaux. Sir Stanley y était penché sur un corps inerte, étendu près de la table. Il revoyait aussi l'expression épouvantée de Marcia. Puis, le souvenir des événements lui revint peu à peu, et il se demanda quel était le médecin qui lui avait extrait deux balles du bras. Il savait en tout cas qu'il avait une fracture et qu'on l'avait ramené chez lui en taxi. Il lui semblait même que Marcia se serrait contre lui... mais non, il avait rêvé !

Et sur cette pensée, Sanders se rendormit.

Lorsqu'il se réveilla, un radieux soleil de printemps illuminait sa chambre, et, à travers la fenêtre, on pouvait voir que les bourgeons des arbres s'étaient ouverts. Masters et S.M. se tenaient au pied de son lit.

— Bonjour, fit S.M. en lui tendant la main. Nous sommes venus prendre de vos nouvelles. Puis, il s'assit pesamment sur une chaise que Masters lui présentait.

— Bonjour, Sanders, dit à son tour l'inspecteur en s'approchant du lit, comment vous sentez-vous ce matin ?

— Parfaitement bien, répondit Sanders, l'esprit encore nébuleux. Mon plâtre me gêne un peu, mais cela aurait pu être plus grave...

— En effet, vous l'avez tous échappé belle ! Sir Stanley m'a raconté comment vous lui avez sauvé la vie, cette nuit. Quelle idée de génie vous avez eue de jeter votre attrape-mouches à la tête de Ferguson ! S'il n'avait pas été aveuglé...

— Laissez-moi le remercier moi-même, sacrebleu ! s'écria S.M. Je l'aurais d'ailleurs fait hier soir, ajouta-t-il en se tournant vers Sanders, si la petite Blystone ne s'était pas jetée dans vos bras en pleurnichant. Comme j'abomine ces manifestations, j'ai attendu de vous voir seul pour vous remercier. Vraiment, vous avez fait preuve d'une présence d'esprit remarquable.

— C'était tout naturel, répondit Sanders un peu embarrassé. Est-ce que Miss Blystone est bien rentrée ?

— Oui, oui, rassurez-vous.

— Et Ferguson ? Enfin sous clef ?

— Il est mort, répondit S.M. d'un air sombre. S'il s'était laissé faire, nous aurions peut-être pu le sauver. Mais l'atropine qu'on avait versée dans son lait... Ah ! voilà qu'on vous apporte votre petit déjeuner ! Inutile de dire que vous resterez tranquille aujourd'hui. Pas d'imprudence, hein ?

Sanders mangea de bon appétit toasts et œufs au lard, et Masters en profita pour faire son rapport sur l'interrogatoire de Bonita Sinclair. S.M. l'écoutait, tout en fumant tranquillement son cigare.

— On dira ce qu'on voudra, conclut Masters en terminant son récit, mais les événements qui se sont produits cette nuit dans sa villa me semblent pour le moins étranges. Puis, jetant un regard de reproche à S.M. : Vous n'avez même pas jugé bon de m'avertir de votre expédition ! Enfin, n'en parlons plus...

— C'est très aimable à vous, ricana S.M.

— N'empêche que vous n'avez pas été bien malin, poursuivit Masters. Dire que Ferguson était notre témoin le plus intéressant et que vous l'avez laissé claquer ! Du beau travail, vraiment !

— Je me doutais qu'il devait se cacher dans cette villa, répondit S.M. Mais si je vous l'avais dit, vous vous seriez amené avec une bande d'agents de police, et l'autre aurait filé. Voilà pourquoi je ne vous ai pas averti, mon cher. Sanders et son amie voulaient aller explorer seuls la villa de Mrs. Sinclair. L'idée n'était pas mauvaise, mais je ne voulais pas les laisser s'y aventurer sans savoir si Ferguson s'y trouvait. Je leur ai donc fait promettre qu'ils m'attendraient dans le jardin, à minuit. Tout se serait bien passé si l'un de vos sacrés agents ne m'avait pas repéré.

— Et il a fallu que vous lui lanciez un pot de fleurs à la tête !

— J'avais mes raisons, grogna S.M.

— Ha, ha ! Vous étiez tout simplement furieux de vous être fait prendre et...

— Je vous dis que j'avais mes raisons ! s'écria S.M., rouge de colère. Mais vous êtes trop bouché pour les deviner. La seule manière de savoir si Ferguson se cachait dans la maison était de faire du bruit dans le jardin, pour attirer son attention et le forcer à manifester sa présence. C'est l'unique raison pour laquelle je me suis mis à courir comme un fou autour de la maison en poussant des hurlements de

sauvage. Mais comme le sergent semblait prendre goût à ce petit jeu, j'ai dû me mettre à l'abri...

— Dans la maison ?

— Naturellement ! Je suis entré à l'aide d'une fausse clef que j'avais sur moi. Aussitôt que je me suis trouvé dans le hall, j'ai essayé de ressortir par la porte de derrière pour avertir Sanders et Marcia. La villa était plongée dans l'obscurité, et je ne savais toujours pas où se trouvait Ferguson. Au moment où je passais devant une porte, en m'efforçant de marcher sur la pointe des pieds, une lumière s'est brusquement allumée.

— Ah ? Et qu'avez-vous fait ? demanda Sanders qui, ayant repoussé son plateau, écoutait d'un air intéressé, la tête enfoncée dans ses coussins.

— Eh bien, je me suis faufilé dans une armoire qui se trouvait dans le hall. J'y étais un peu à l'étroit, mais enfin, j'ai pu m'y cacher tout entier. L'important était que je puisse voir ce qui se passait dans la pièce où il y avait de la lumière. Par la porte entr'ouverte, j'ai pu distinguer un fauteuil et une table placés devant la cheminée. Quelqu'un se promenait de long en large, un individu que je n'ai pu identifier. Mais en revanche, j'ai reconnu Ferguson qui lui parlait.

— Comment avez-vous deviné que c'était lui ?

— Pour la bonne raison que je l'ai vu ! Il a passé la tête dans l'entrebâillement de la porte, et a regardé autour de lui d'un air méfiant. Comme la photo que Schumann nous a envoyée est excellente, je n'ai pas eu de peine à le reconnaître. D'après ce que j'ai compris, ils avaient assisté tous les deux, derrière les volets, à ma partie de cache-cache avec le sergent.

» Ferguson est sorti dans le hall pour inspecter la maison, son revolver à la main ; il était visiblement inquiet. J'aurais facilement pu lui sauter dessus, mais j'aurais risqué de faire filer l'autre, et c'était lui surtout qui m'intéressait. En effet, pendant la courte absence de Ferguson, il ne perdait pas son temps...

— Vous l'avez donc vu ?

— Ses mains seulement : il portait des gants bruns. Je l'ai vu qui versait un liquide dans le lait de Ferguson à l'aide d'un compte-gouttes.

S.M. s'interrompit pour rallumer son cigare.

— En rentrant, Ferguson lui a dit : « Je n'entends plus rien, mais il vaudrait tout de même mieux que vous décampiez avant que ça se gâte. »

— L'autre n'a rien répondu ?

— Non, pas un mot. Alors Ferguson a tourné le commutateur et je n'ai plus rien vu ; mais je les ai entendus marcher, et je me suis dit que j'allais enfin pouvoir les attraper tous les deux. À ce moment, j'ai perçu une sorte de grincement, puis le bruit d'une fenêtre qu'on refermait. J'ai failli étouffer de rage en comprenant, trop tard, que l'autre avait filé par là, alors que je m'attendais à le voir sortir dans le vestibule. J'étais refait... !

— Vous auriez pourtant pu prévoir cela, Sir Stanley !

— Que voulez-vous ? J'ai été en dessous de tout. Mais il n'y avait plus rien à faire. Sitôt après le départ du visiteur, Ferguson a rallumé et s'est mis à se promener de long en large. Puis je l'ai vu soulever le siège de son fauteuil et prendre des feuilles de papier qu'il a posées sur la table. Il s'est assis et a commencé à écrire. Probablement était-il occupé au même travail quelques instants auparavant, lorsqu'il avait été interrompu par l'arrivée de l'autre, car il avait déjà les doigts tachés d'encre.

Sanders se souvint qu'il avait été frappé par le même détail lorsque Ferguson leur était apparu dans le salon, le revolver à la main.

— Il avait à peine commencé d'écrire, poursuivit S.M., qu'un bruit de voix, s'est fait entendre devant la maison. C'étaient nos deux amis qui discutaient avec l'agent de police. Ferguson s'est levé précipitamment et a de nouveau caché ses feuilles, puis il a pris son revolver et il a éteint. J'ai profité de l'obscurité pour me glisser jusqu'à la porte de derrière et pour ressortir, car il fallait absolument que je retrouve Sanders et Marcia dans le jardin. J'ignorais qu'ils avaient été obligés d'entrer par la porte de devant, je ne l'ai compris que plus tard, en entendant leurs voix à travers la fenêtre fermée qui donnait sur le jardin. Je suis donc rentré en toute hâte... et je les ai trouvés en compagnie de Ferguson, qui les tenait sous la menace de son revolver ! C'est alors que j'ai remarqué qu'il avait déjà bu plus de la moitié de son verre de lait...

Masters se leva et se dirigea vers la fenêtre.

— Ces gants bruns... dit-il pensivement – oui il s'agit probablement du meurtrier de Félix Hays... Nous avons retrouvé le flacon à compte-gouttes dont vous avez parlé ; il l'avait jeté derrière le baquet, et il contenait encore de l'atropine ! Quant à Ferguson, l'autopsie a prouvé qu'il en avait absorbé trois cents milligrammes ! Vous souvenez-vous, Sir Stanley, de l'heure qu'il était quand cette personne est repartie ?

— Hum... autour de minuit. C'était peu avant l'arrivée de Sanders et de Miss Blystone.

— D'où il ressort que ce ne pouvait être Mrs. Sinclair. En effet, à la même heure je procédais à son interrogatoire à Scotland Yard. Et pourtant, elle était certainement la personne qui avait le plus de raisons de désirer la mort de son mari, puisque cette mort devait lui rapporter quinze mille livres !

— Qu'avez-vous l'intention de faire, maintenant ? questionna S.M. qui roulait d'un air songeur son cigare entre ses doigts.

— D'abord, je vais tâcher de savoir où se trouvaient les deux autres invités de Haye hier à minuit, c'est un point intéressant à éclaircir. À propos, savez-vous que le bureau de détectives nous a communiqué...

— Quel bureau de détectives ? interrompit S.M.

— Il est vrai que je ne vous en ai pas encore parlé. Quand Félix Haye a appris par ses avocats que la bouteille de bière qu'il avait reçue contenait de l'atropine, il les a chargés de faire une enquête à ce sujet. Les avocats ont remis l'affaire à un bureau de détectives de toute confiance, l'*Argus*.

» Ce matin, j'ai reçu une lettre de MM. Drake, Rogers et Drake. Ces messieurs sont dans un bel état : il paraît que le voleur – autrement dit le meurtrier – a emporté non seulement les cinq boîtes que Haye avait déposées chez eux, mais encore des papiers de valeur qui lui appartenaient. Le tout était enfermé dans un coffre-fort. Il paraît aussi que l'enquête au sujet de la bouteille de bière a donné des résultats très intéressants et l'on me prie de passer le plus tôt possible à l'*Argus*. Je me demande ce qu'ils ont à me dire.

— Y a-t-il encore autre chose qui vous préoccupe, Masters ?

— Oui... cette mystérieuse Judith Adams, dont Félix Haye a inscrit le nom sur l'une des cinq boîtes, et qui est, par conséquent, l'une des personnes qu'il soupçonnait de vouloir sa mort. Qui est cette femme ? Popper a interrogé toutes les connaissances de Haye. Personne ne se souvient d'avoir entendu ce nom. Et pourtant, elle devait le toucher d'assez près, sinon pourquoi l'aurait-il considérée comme dangereuse ? En tout cas, nous n'avons pas rencontré de Judith au cours de notre enquête.

— Vous êtes bien mal renseigné, mon cher. Vous ignorez donc apparemment que la femme de Sir Dennis porte ce joli nom...

XIV

POURQUOI SIR DENNIS PRÉFÉRAIT L'AUTOBUS

— Vous auriez quand même pu me le dire plus tôt ! s'écria Masters. Décidément, vous faites tout pour me faciliter le travail !

— Bon, voilà de nouveau qu'on me tombe dessus ! grommela S.M.

— Savez-vous au moins si Lady Blystone connaissait Félix Haye ?

— Je n'en sais rien, débrouillez-vous tout seul.

— Eh bien, nous allons tenter d'éclaircir un autre point, reprit Masters en s'adressant à Sanders. Sir Stanley nous a dit que vous vous trouviez à minuit, en compagnie de Miss Blystone, devant la villa de Mrs. Sinclair. L'inconnu a donc dû venir bien avant vous, puisque, quand vous êtes arrivés, il était déjà reparti. Or, quelques instants auparavant, en allant chercher Miss Blystone, vous avez vu ses parents. Par conséquent, il est peu probable que Sir Dennis ou sa femme aient eu le temps d'aller là-bas avant vous. Le visiteur aux gants bruns ne pouvait donc être aucune de ces deux personnes...

— Je crains que votre conclusion ne soit un peu trop hâtive, répondit Sanders. Je suis arrivé chez les Blystone peu après onze heures et n'y suis resté que quelques minutes. Mais comme nous n'avions rendez-vous avec Sir Stanley qu'à minuit, nous avons fait un tour en voiture, en attendant l'heure.

— Hum... fit l'inspecteur en l'observant à la dérobée. Évidemment, cela change tout. Sir Dennis ou sa femme auraient donc disposé de près d'une heure, d'après ce que vous nous dites... D^r Sanders, je suis désolé, mais il faut que je vous quitte ; je suis débordé de travail. Vous venez, Sir Stanley ?

— Non, j'ai encore à parler avec Sanders, répondit S.M. d'un air renfrogné.

Masters lui lança un regard soupçonneux.

— Vous me cachez quelque chose, hein ?

— Pas le moins du monde !

— Alors, j'attends vos instructions.

— D'abord, tâchez de connaître point par point l'emploi du temps de Mrs. Sinclair, de Blystone et de Schumann le jour du meurtre. Il me faut des renseignements précis ; je veux savoir tout ce qu'ils ont fait,

du matin jusqu'au soir. Les détails les plus insignifiants doivent être notés.

— Entendu.

— Ensuite, essayez de retrouver ce que Ferguson a écrit avant sa mort.

— J'ai déjà fait faire des recherches ; mes hommes ont fouillé la villa de fond en comble, mais ils n'ont rien trouvé, si ce n'est, sous le coussin du fauteuil, une feuille de papier immaculé !

— Tant pis, grommela S.M. Eh bien, à ce soir, Masters, nous nous retrouverons pour le dîner.

Lorsque l'inspecteur fut parti, S.M. resta silencieux durant un long moment, et Sanders en profita pour sortir de son lit. Il enfila sa robe de chambre et ses pantoufles et alla s'asseoir dans un fauteuil, près de la fenêtre. Il se sentait faible et la tête lui tournait.

— C'est très gentil à vous, Sir Stanley, d'être venu prendre de mes nouvelles, dit-il au bout d'un instant, mais... votre visite n'avait-elle pas, par hasard, un autre but ?

— Puisque vous voulez tout savoir, mon cher, je vous dirai que j'espérais trouver ici Miss Blystone. Elle m'avait confié cette nuit qu'elle viendrait vous voir. C'est une charmante enfant, mais elle est maligne comme le diable, et je me demande quel jeu elle joue. J'ai d'ailleurs une ou deux raisons bien précises de me méfier d'elle.

— Vous méfier de Marcia ? répéta Sanders stupéfait.

— Parfaitement. Ainsi, figurez-vous que c'est elle qui a fait disparaître les notes de Ferguson ! Essayez donc de vous rappeler ce qui est arrivé quand il est tombé de son fauteuil.

— Je crois me souvenir que le coussin a glissé, répondit Sanders après un instant de réflexion.

— Très juste. Et qu'a fait alors Marcia ?

— Pendant que nous nous occupions de Ferguson, il m'a semblé qu'elle s'asseyait dans ce même fauteuil. Mais... comment pouvait-elle savoir qu'il y avait des feuillets cachés sous ce siège ?

— Probablement les a-t-elle vus quand le coussin a glissé. Elle a des réflexes rapides.

— Il y a une chose que j'aimerais bien savoir, Sir Stanley. Si Blystone est un malfaiteur, comme Ferguson l'a insinué, quel genre de délits a-t-il commis ? Nous savons déjà que Ferguson est un voleur et que Mrs. Sinclair se livre à un trafic plus ou moins illicite. Il reste

encore Schumann et Blystone. Je ne vois pas ce qu'on peut reprocher au premier. Mais Sir Dennis me paraît assez suspect. Quand, au cours d'un interrogatoire, il lui arrive de quitter son masque et de montrer sa vraie nature, on découvre soudain un être inquiet et soupçonneux. Pourquoi ? Que craint-il ? Il cache certainement quelque chose. Sa femme et sa fille ont, elles aussi, un comportement étrange. Lady Blystone m'a tout l'air d'être une hystérique, et Marcia a parlé de se suicider si l'on venait à découvrir je ne sais quoi. Bref, tout cela est bizarre, ne trouvez-vous pas ?

S.M. eut un rire silencieux.

— Je vais vous étonner, mon cher docteur, et peut-être refuserez-vous de me croire si je vous dis que le grand chirurgien Blystone, le parfait homme du monde que vous connaissez, a été, dans sa jeunesse, un très habile pickpocket.

Sanders sursauta.

— Que dites-vous là ? fit-il d'une voix étrangère.

— On se représente toujours le pickpocket sous les traits d'un voyou déguenillé. Or rien n'est plus faux. C'est au contraire un monsieur bien habillé, dont on ne se méfie pas dans la cohue d'un autobus ou d'un métro. Il ressort de l'enquête faite par Popper que Sir Dennis ne prend jamais de taxi, préférant circuler en autobus. Ce détail est déjà révélateur. Et Masters, quand il l'a vu pour la première fois, a tout de suite été frappé par ses mains.

— Ses mains ? répéta Sanders ahuri.

— Vous avez peut-être remarqué que son annulaire et son auriculaire sont de la même longueur. Or, dans tous les traits de criminologie, on signale cette particularité, qui permet de reconnaître la plupart des pickpockets professionnels. Ceux-ci, pour dévaliser leurs victimes, ne fourrent pas toute la main dans leurs poches. Leurs doigts leur servent de brucelles : l'index et le majeur travaillent ensemble, l'annulaire et le petit doigt combinent leurs efforts. Si ces derniers sont de la même longueur, le travail du voleur s'en trouve facilité. Voyez plutôt !

Avec une dextérité qu'on n'eût pas attendue de sa part, S.M. fit à Sanders une brève démonstration, qui remplit le jeune homme d'étonnement.

— Décidément, on aura tout vu, murmura-t-il en se passant la main sur le front. Les quatre montres que Sir Dennis portait sur lui seraient donc...

— Une preuve de sa kleptomanie. Quant au bras articulé qui se trouve dans le bahut de M^{rs} Sinclair, il appartient aussi à Blystone.

— Quel rapport...

— Encore un truc de pickpocket ! Quand, dans un métro ou dans un autobus, les gens sont pressés les uns contre les autres, le voleur, en plaçant ce faux-bras de façon ingénieuse, réussit à tromper son monde, et nul ne songe alors qu'à l'aide de son autre main, il dévalise ses voisins.

— Mais Blystone est fou ! s'écria Sanders. Pourquoi fait-il cela ? Il n'a pas besoin d'argent...

— Oh, maintenant, c'est fini, il y a des années qu'il ne pratique plus ce sport. Je vous parle du temps de sa jeunesse, et encore, je ne puis vous dire exactement s'il en faisait vraiment un métier. En tout cas, je ne pense pas qu'à l'heure actuelle il puisse encore être poursuivi de ce chef. Mais je sais qu'il adore toujours les tours de prestidigitation, et il lui arrive, par simple jeu, cette fois, de chiper à ses amis de menus bibelots – qu'il leur rend par la suite, bien entendu.

Sanders se leva pour offrir à S.M. un verre de whisky. Quand il se fut rassis, S.M. reprit :

— Vous comprenez maintenant pourquoi sa femme et sa fille vous ont paru si inquiètes. Imaginez leur honte et leur angoisse en apprenant que Félix Haye connaissait le passé de Sir Blystone. Si cela venait à se savoir !... Le célèbre chirurgien Blystone, un kleptomane ! Ce serait une catastrophe, capable d'entraîner la ruine de sa carrière. Et pour éviter ce désastre, le plus simple n'était-il pas de faire disparaître Haye et les preuves qu'il détenait ?...

— Vous pensez que Marcia s'est emparée des notes de Ferguson par crainte qu'elles ne continssent des indications relatives aux deux meurtres ?

— C'est fort possible, répondit S.M. qui sirotait son whisky les yeux mi-clos.

— Pour commettre ses crimes, il a fallu au meurtrier une assez grosse quantité d'atropine. Or, ce n'est pas une drogue qu'on peut se procurer facilement dans les pharmacies. Elle est employée presque exclusivement par des médecins. Il est vrai qu'on peut l'obtenir par d'autres moyens, pour peu qu'on sache qu'elle est tirée d'une plante vénéneuse, *l'atropa belladonna*, qui est extrêmement répandue. Si l'on connaît la manière d'extraire le poison de cette plante, il n'est pas difficile de se procurer autant d'atropine que l'on veut...

Sanders resta un instant songeur, puis conclut :

— Il est vrai que tant que nous ne saurons pas comment la drogue a été versée dans les boissons, l'autre soir...

— Ha, ha ! fit S.M., la mine réjouie, je le sais, moi !

Au même instant, des pas pressés se firent entendre dans le couloir, et on frappa à la porte.

— Docteur Sanders, fit une voix enrouée, il y a là un monsieur et une dame qui désirent vous parler.

— Ont-ils donné leur nom ?

— Oui, Sir Dennis Blystone et Miss Marcia, sa fille.

— Bon, répondit Sanders en se levant, faites-les entrer.

XV

L'INCONNU DANS L'ESCALIER

— Je suis venue pour...

Marcia s'interrompit net en voyant S.M. assis dans son fauteuil, et Blystone, qui était encore sur le pas de la porte, esquissa un mouvement de retraite. Mais sir Stanley se retourna à temps.

— Hello, Dennis !

— Hello, Stanley ! répondit Blystone qui revint sur ses pas. Je ne croyais pas vous trouver ici ! Comment allez-vous ?

— Pas mal, merci, dit S.M. en refermant la porte. Je fais une cure d'amaigrissement.

Un court silence suivit, puis Blystone se tourna vers Sanders :

— Vous voudrez bien m'excuser, mon cher confrère, d'être venu vous voir sans avertissement préalable. Mais je dois vous dire franchement que je vous ai trouvé très imprudent d'avoir ainsi entraîné ma fille dans votre expédition de la nuit passée. La chose aurait pu mal tourner ! Enfin, fort heureusement, rien de grave ne s'est produit et je reconnais volontiers que vous avez fait preuve de courage et de sang-froid. Mais permettez-moi de vous dire que, pour un jeune médecin qui doit faire sa carrière, ce genre d'exploits est très peu recommandable. Si certaines personnes venaient à en être informées, il pourrait en découler de fâcheuses conséquences pour vous ; je crois que ma vieille expérience m'autorise à vous mettre en garde contre...

— Laissons cela, coupa Sanders d'un ton sec. Comme je suis assez bien renseigné sur... hum, sur vos activités antérieures, vous comprendrez que je vous trouve assez mal placé pour me donner de tels conseils. Et si je puis, à mon tour, vous en donner un, c'est d'user de votre autorité pour faire rendre à votre fille les notes de Ferguson qu'elle a escamotées hier soir !

Blystone rougit violemment.

— Si vous nous offriez un peu de votre excellent whisky, Sanders ? proposa S.M., inquiet de la tournure que prenait la conversation. Il faut l'excuser, ajouta-t-il en se tournant vers Blystone, il est encore sous l'effet du choc qu'il a reçu hier soir.

Un lourd silence tomba. Sanders prit encore deux verres dans une

petite armoire qui lui servait de bar, et ils s'assirent.

Blystone était sombre, Marcia gardait les yeux obstinément baissés.

— Sapristi, l'humeur n'est pas gaie, grommela S.M. Mon cher Dennis, si votre innocente manie d'antan venait à être connue, il n'y aurait pas là de quoi vous frapper. Tout cela est tellement vieux ! Au contraire, vous feriez beaucoup mieux d'en rire avec les autres, ce qui ferait taire bien vite toutes les mauvaises langues.

Blystone se passa la main sur les yeux d'un air égaré.

— Vous avez raison, murmura-t-il, je suis stupide.

— La situation n'en reste pas moins grave, poursuivit S.M., car vous voilà impliqué dans une affaire de meurtre. Deux hommes sont morts, Blystone. Est-ce vous qui les avez tués ?

— Comment osez-vous...

— Voyons, mon cher, je ne vous pose pas ces questions pour mon plaisir. Possédez-vous de l'atropine ?

— Naturellement, mais soyez tranquille, je puis rendre compte de chaque milligramme que j'ai employé depuis de longues années.

— Qu'avez-vous fait hier soir entre onze heures et minuit ?

— Je suis sorti.

— Où êtes-vous allé ?

— Je suis allé me promener du côté de Scotland Yard.

— Pourquoi ?

Blystone jeta un coup d'œil gêné vers sa fille.

— Je savais qu'on avait convoqué Mrs. Sinclair pour un interrogatoire.

— À propos, quel est le prénom de votre femme ?

— Décidément, Stanley, vos questions sont ahurissantes ! Que vient faire ici le nom de ma femme ? Enfin, puisque cela vous intéresse, elle s'appelle Barbara.

— Comment ! Vous l'avez toujours appelée Judith, si je me souviens bien.

Blystone hésita un instant avant de répondre.

— Cela date du temps de nos fiançailles. Vous savez que ma femme a fait du théâtre, dans sa jeunesse. Quand j'ai fait sa connaissance, elle interprétait le rôle d'une jeune fille nommée Judith. Par la suite, je l'ai toujours appelée ainsi.

— Ne venez-vous pas d'inventer cette histoire ? Votre femme ne

s'appelait-elle pas en réalité Judith Adams ?

— Où avez-vous pris cela ? Je puis vous montrer mon certificat de mariage. Elle s'appelait Barbara Reeves.

Au même instant, Marcia ouvrit le sac à main qu'elle tenait sur ses genoux, et en sortit quelques feuillets froissés qu'elle tendit à S.M.

— Voici le rapport de Ferguson, dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Lisez-le, vous aurez des surprises.

— Ce n'est pas trop tôt, fit S.M. d'un ton bourru. Je savais bien que vous l'aviez sur vous, mais je voulais voir quand vous vous décideriez à me le rendre. En voilà des manières ! Faire disparaître des documents aussi importants ! C'est par de tels actes qu'on se rend suspect à la police, mon enfant.

Mais Marcia, qui semblait être débarrassée d'un grand poids, porta son verre de whisky à ses lèvres et, se tournant vers Sanders, lui sourit sans rancune.

S.M. s'adossa confortablement à son fauteuil et se mit à lire, sans plus s'occuper de son entourage, en tirant de grosses bouffées de son cigare.

Un long moment s'écoula, puis Sanders, n'y tenant plus, demanda :

— Que contient ce rapport ?

— Toute l'explication du meurtre de Félix Haye.

Blystone, les traits crispés, se tourna vers S.M.

— Révèle-t-il aussi le...

— Non, Ferguson n'indique pas le nom du meurtrier, en tout cas pas de façon directe. D'ailleurs, il n'a pas eu le temps d'achever son récit. Mais il s'est donné beaucoup de peine pour la présentation de son travail. Regardez-moi cette belle écriture :

Rapport sur l'affaire Haye par Peter Sinclair Ferguson

» Comme je pense que vous brûlez d'impatience de l'entendre, je vais vous en lire des passages :

Ces notes sont destinées à la police, à laquelle je considère qu'il est de mon devoir de communiquer tous les renseignements que je possède au sujet des tenants et des aboutissants de cette affaire.

Ces indications se rapportent en premier lieu à Bernard-G. Schumann, dont j'ai été l'employé au Caire, pour le compte de la Société d'importation Anglo-Égyptienne. Nous possédions là-bas une énorme quantité de marchandises, accumulées dans un entrepôt. Dans le même bâtiment se trouvait le bureau de mon patron. Un incendie a tout détruit. Je suis en mesure de prouver que c'est Schumann lui-même qui a mis le feu à cet entrepôt,

pour dissimuler un meurtre qu'il venait de commettre.

— Un meurtre, répéta machinalement Blystone, qui était devenu livide.

— Je continue, dit S.M. en toussant pour s'éclaircir la voix.

Schumann avait un concurrent redoutable en la personne d'un Musulman nommé El Hakim. C'était un homme sournois, habile et dénué de tout scrupule, qui faisait beaucoup de tort à notre entreprise. Schumann avait décidé depuis longtemps de le supprimer ; et l'une des preuves de sa préméditation consiste dans le fait de n'avoir pas renouvelé l'assurance-incendie qu'il avait contractée quelques années auparavant : il pensait que personne ne pourrait l'accuser d'avoir mis le feu à un bâtiment qui n'était pas assuré et qui représentait toute sa fortune. En contrepartie, l'exécution de ce plan audacieux l'obligeait à sacrifier tout ce qu'il possédait.

Donc, un matin, Schumann a assassiné El Hakim dans le grenier de son entrepôt ; après quoi, il a préparé la mise en scène de son incendie, en se ménageant le temps nécessaire pour se rendre ailleurs avant que le feu ne se déclare. Pour cela, il a arrosé de pétrole le sol du bâtiment qui était recouvert de sciure de bois et d'autres débris. Puis il a pris un gros réveil, il en a dévissé le timbre et il a ajusté au marteau plusieurs allumettes, de telle façon qu'au moment où le ressort se déclencherait, celles-ci entreraient en contact avec un morceau de papier de verre qu'il avait fixé à la place du timbre, s'enflammeraient instantanément et communiqueraient le feu à la sciure de bois et à tout l'entrepôt. De cette manière, Schumann pouvait déclencher l'incendie à l'heure qu'il voulait : il n'avait pour cela qu'à régler son réveil. Il a donc mis l'aiguille sur dix heures, puis il est parti. Le soir, à l'heure prévue, tout a fonctionné comme il l'avait prévu ; il était assis à la terrasse du Shepherd's et prenait le frais, lorsqu'on lui a annoncé que son entrepôt était devenu la proie des flammes, il s'est alors rendu en hâte sur les lieux du sinistre et tout le monde a pu voir ce pauvre homme versant des larmes impuissantes devant ses précieuses marchandises qui brûlaient.

Malgré tous les efforts déployés, il n'est rien resté du bâtiment, mais on a retrouvé pourtant le cadavre du Musulman. Schumann, qui avait prévu le coup, a déclaré que son concurrent, poussé par la jalousie, avait mis le feu à l'entrepôt et, n'ayant pu s'enfuir à temps, avait péri dans les flammes ; cette version a été admise sans difficulté.

— Il avait bien combiné son affaire, remarqua Sanders.

S.M. hocha la tête.

— Oui, à supposer que Ferguson dise la vérité.

— A-t-on déjà observé chez d'autres incendiaires cette façon ingénieuse de mettre le feu à une maison ? demanda Blystone.

— Certainement, répondit S.M. ; le réveil est un de leurs instruments favoris. Il arrive d'ailleurs aussi qu'ils utilisent, pour allumer le feu, le verre d'une loupe, et je pense qu'il faut chercher dans ce fait la signification de celle que nous avons trouvée dans la poche de Schumann.

— Mais le mouvement de réveil que Schumann a utilisé ne peut être le même que celui qu'on a trouvé sur lui l'autre soir !

— Évidemment, et c'est ce qui me préoccupe, grommela S.M. Mais il faudrait d'abord être sûr que Schumann n'a été qu'un incendiaire occasionnel et qu'il ne projetait pas un nouveau coup du même genre. Remarquez que nous ne savons toujours pas pourquoi Haye se méfiait de lui.

— Peut-être Ferguson le dit-il par la suite ? fit remarquer Sanders.

S.M. parcourut rapidement les feuillets qu'il tenait à la main.

— Non, il n'a pas l'air de le savoir ; il ne semble du reste pas avoir connu l'existence de Haye avant la fameuse soirée... Et de vous non plus, Dennis, il ne parle à aucun endroit. C'est curieux...

— Mais, interrompit Sanders, de quoi est-il donc question, dans les feuillets que vous venez de sauter ?

— Il donne diverses indications sur ses rapports avec Schumann après l'incendie, sur leur retour à Londres, puis sur leur rupture. Il se garde bien de dire qu'il est parti en emportant la caisse ! Mais évidemment, si Schumann n'a pas porté plainte, c'est que Ferguson en savait trop long sur son compte et exerçait à son égard une sorte de chantage.

— Parle-t-il de... Bonita Sinclair ? murmura Blystone.

— Très en détail ; il est visible que, malgré l'amour qu'il a éprouvé jadis pour elle, il désire la rendre suspecte à la police. Du reste, sur ce point, ses notes ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà : son mariage avec elle, les indécidités dont elle s'est rendue coupable dans l'exercice de sa profession, puis la fameuse escroquerie à l'assurance, dont Ferguson essaie de faire retomber sur elle toute la culpabilité, en prétendant qu'elle a soudain reculé devant les conséquences de son acte et que c'est la raison pour laquelle elle n'a pas touché la prime à laquelle elle aurait pu prétendre... Tout cela ne nous intéresse plus guère en ce moment. En revanche, la troisième partie de l'accusation va vous éclairer sur bien des points. Ferguson raconte comment il est revenu à Londres, comment il est rentré en contact avec son épouse et comment elle l'a entraîné à cette soirée chez Félix Haye... Je vais vous lire ce passage.

Haye avait décidé de réunir chez lui ce soir-là diverses personnes qu'il soupçonnait de vouloir sa mort. Je ne sais pas comment Bonita a su qu'il avait en sa possession toutes sortes de pièces compromettantes pour ces personnes. Elle m'a affirmé que je faisais, avec elle, partie de la liste des suspects ; cela m'a paru invraisemblable, attendu que je ne connaissais absolument pas Haye ; mais pour rassurer Bonita, j'ai accepté de l'accompagner chez lui.

Elle m'a demandé d'assister à cette réunion, mais sans être vu ; ce qui m'était bien facile, attendu que je connaissais la maison comme ma poche et que je pouvais m'introduire chez lui comme je voulais. Il fallait d'abord que j'attende dans le bureau de Schumann. Bonita laisserait ouverte la porte de l'appartement, et, au moment où les invités seraient rassemblés dans la salle à manger, je devais me glisser dans une pièce attenante et écouter la conversation. Ma femme, qui connaissait Haye et le savait bavard, était sûre qu'il finirait par leur révéler, au cours de la soirée, l'endroit où il cachait ses pièces à conviction. Connaissant mon habileté à ouvrir les serrures, elle m'avait demandé, si tôt que Haye aurait lâché le secret de sa cachette, de me mettre au travail pour reprendre les documents compromettants.

Bonita était d'autant plus inquiète qu'il s'agissait, pour elle, de récupérer deux lettres écrites de sa main, dans lesquelles elle garantissait l'authenticité d'un Rubens et d'un Van Dyck qui n'étaient que de vulgaires copies ; si ces lettres venaient à être connues, elle risquait cinq ans de prison.

J'ai donc attendu que les invités de Haye soient tous arrivés, pour pénétrer, à l'aide d'une fausse clef, dans le bureau de Schumann. Il était peu probable que quelqu'un y vînt à cette heure tardive, si ce n'est Schumann lui-même, que j'avais de bonnes raisons de ne pas craindre.

À onze heures dix, je suis monté à l'appartement de Haye. Ils étaient tous à la cuisine, en train de rire des plaisanteries idiotes qu'il faisait. Je me suis caché dans sa chambre à coucher, d'où je pouvais surveiller la salle à manger attenante. J'y étais depuis deux minutes lorsque j'ai vu entrer Schumann, portant un plateau sur lequel étaient disposés quatre verres et un shaker. Il l'a posé sur un guéridon, puis il est ressorti tout aussitôt. Je puis jurer que personne n'a versé de poison dans les cocktails à ce moment-là ; les boissons ont dû être empoisonnées auparavant.

Quelques minutes plus tard, ils sont entrés à la salle à manger. Haye a placé ses invités tout autour de la table, puis il a servi les cocktails. Ils avaient à peine commencé à boire que Haye s'est levé et leur a tenu des propos confus et embrouillés, auxquels je n'ai rien compris. Je n'ai retenu qu'une chose, à savoir qu'il avait déposé les pièces compromettantes chez ses avocats, MM. Drake, Rogers et Drake.

Peu à peu, ils ont commencé à se comporter de façon bizarre, riant aux éclats et se contorsionnant comme s'ils étaient ivres, alors qu'ils n'en étaient qu'à leur premier cocktail. Bonita était méconnaissable, et Schumann semblait sur le point de prendre une attaque. Mais je n'ai pas compris, à ce moment-là, ce qui leur était arrivé.

— Finirons-nous par savoir qui nous a administré cette atropine ? s'écria soudain Blystone en proie à une vive irritation. Vraiment, Stanley, vous mettez nos nerfs à rude épreuve !

— Patience, répondit S.M. Écoutez donc la suite !

J'ai attendu un instant pour savoir si Haye donnerait encore quelque détail pouvant me servir d'indication, mais il délirait si fort que je suis parti. Il me fallait trouver l'adresse de MM. Drake, Rogers et Drake ; je suis donc retourné dans le bureau de Schumann pour la chercher dans l'annuaire du téléphone. Cela m'a pris un certain temps, et quand j'ai

enfin trouvé ce que je voulais, je me suis aperçu que le bruit qui venait de l'appartement de Haye avait cessé. Les éclats de rire s'étaient tus, et tout était redevenu tranquille dans la maison.

Comme je m'apprêtais à sortir, j'ai entendu quelqu'un descendre l'escalier. Fort heureusement, je venais d'éteindre la lumière du bureau. Il a passé devant la porte et il est descendu à l'étage inférieur.

Je suis sorti, après avoir fermé doucement la porte derrière moi, et j'ai entendu l'inconnu, qui était parvenu au rez-de-chaussée, décrocher la chaîne de sûreté de la porte de service. Mais comme l'escalier était plongé dans l'obscurité je n'ai pas pu l'identifier. Il est sorti et je me suis engagé à sa suite.

Il marchait vite et j'ai failli le perdre de vue. Mais je suis parvenu à le rattraper au moment où il contournait la maison dans laquelle se trouvent les bureaux de Drake, Rogers et Drake. Il est entré dans la cour de l'immeuble et je l'ai vu grimper avec agilité l'escalier de secours.

Il était exactement minuit et quart. Au niveau du second étage, il s'est arrêté devant une fenêtre, il l'a ouverte et il a enjambé la balustrade. Deux minutes plus tard, il est ressorti, il a redescendu l'escalier de secours et il a disparu au coin de la rue.

Je suis resté perplexe. J'avais promis à Bonita de lui rapporter ses lettres, mais avais-je encore des chances de les trouver, après le passage de cet individu ?

Pour en avoir le cœur net, j'ai emprunté à mon tour l'escalier de secours et j'ai enjambé la balustrade de la fenêtre, que l'autre avait laissée ouverte. J'ai vu un coffre-fort béant, dont la serrure avait été fracturée ; il était vide. Sans aucun doute, c'était celui dans lequel Félix Haye avait fait enfermer les documents que je recherchais. J'arrivais trop tard ! Pour plus de sûreté, j'ai encore regardé si le voleur n'avait rien oublié qui pût m'intéresser, mais il avait tout raflé. Il ne me restait donc plus qu'à retourner à Great Russell Street.

Il était minuit et demi quand je suis ressorti du bureau. Un veilleur, qui m'a vu de loin enjamber la fenêtre, a essayé de me courir après, si bien que j'ai dû me cacher, ce qui m'a fait perdre du temps. À une heure moins dix, je suis arrivé derrière l'immeuble qu'habitait Haye, et, à mon intense étonnement, j'ai trouvé la porte de service verrouillée de l'intérieur ! Mais cela ne m'a pas empêché d'entrer : j'ai grimpé le long d'une gouttière et je suis arrivé directement dans le bureau de Schumann. La maison était plongée dans le plus profond silence et je commençais à m'inquiéter sérieusement du sort des invités de Haye, lorsque j'ai soudain entendu quelqu'un qui montait l'escalier.

J'étais en train de m'essuyer les mains après m'être lavé, car je m'étais couvert de poussière en grimpant le long de la gouttière. Il fallait absolument que je sache ce qui s'était passé chez Haye ; j'ai donc saisi l'occasion qui s'offrait, et j'ai ouvert la porte de mon air le plus naturel, comme si j'étais encore l'employé de Schumann. Sur le palier, je me suis trouvé nez à nez avec un jeune homme et une jeune fille, qui...

— Voilà, c'est à peu près tout ce qu'il nous dit d'intéressant,

conclut S.M. en repliant le manuscrit, qu'il enfouit dans sa poche. Nous savons maintenant pourquoi Ferguson n'a pas craint de se montrer et de vous dire son nom, il savait qu'il n'avait rien à redouter de Schumann. Ce n'est qu'en découvrant ce qui était arrivé à Haye et à ses invités qu'il s'est décidé à disparaître. Mais je suis persuadé qu'il ne se doutait de rien avant que vous ne l'ayez mis au courant. La preuve en est qu'il vous a tout de suite demandé des nouvelles de sa femme. Et tout cette histoire l'a beaucoup frappé, sinon il ne se serait pas laissé aller à vous raconter tant de choses sur les victimes que vous veniez de découvrir. Il a dû s'en mordre les doigts par la suite.

— Tout cela est très intéressant, s'écria Blystone, mais Ferguson ne nous donne pas le nom du meurtrier, ni la façon dont il s'y est pris pour empoisonner nos cocktails !

— Si, si, il nous indique tout cela, répondit S.M. d'une voix suave. Mais il faut savoir lire entre les lignes... Comme ses auditeurs le regardaient d'un air étonné, il ajouta : Tant pis pour vous, puisque vous ne l'avez pas deviné, je vais vous laisser chercher. En tout cas, Ferguson nous a révélé bien des détails intéressants sur deux des trois amis de ce pauvre Félix Haye. Ce qui me chicane, c'est que nous ne savons toujours pas qui est cette sacrée Judith Adams.

— Décidément, mon cher Stanley, remarqua Blystone avec un rire sarcastique, cette personne vous préoccupe beaucoup. Eh bien, figurez-vous que je sais, moi, qui est Judith Adams...

XVI

OUÛ IL EST QUESTION D'ANIMAUX QUI CRACHENT DU FEU

Vers onze heures l'inspecteur Masters se retrouva à son bureau de Scotland Yard. Il fit aussitôt venir Popper, à qui il donna l'ordre de vérifier l'emploi du temps des amis de Félix Haye le jour du meurtre.

La première visite de Popper fut naturellement pour Bonita Sinclair – on a déjà vu qu'elle lui plaisait beaucoup. La jeune femme, qui portait un délicieux pyjama d'intérieur, le reçut dans son boudoir. Elle lui donna le détail de ses activités le jour du meurtre : séances chez le tailleur, chez la modiste, chez le coiffeur, rendez-vous d'affaires avec des marchands de tableaux et des antiquaires. Popper vérifia scrupuleusement ses dires et conclut qu'elle ne lui avait pas menti.

Il alla ensuite chez les Blystone. Comme Sir Dennis n'était pas là, il fallut interroger sa femme, sa secrétaire et tout le personnel pour savoir ce que le chirurgien avait fait ce jour-là. Popper trouva Lady Blystone détestable, et repartit de là furieux, se rendant compte que c'était elle qui l'avait harcelé de questions, auxquelles il avait eu la faiblesse de répondre.

Enfin il se rendit au bureau de Schumann qui se trouvait dans le voisinage. Il voulait interroger non seulement Schumann, mais aussi le concierge de l'immeuble, puis aller prendre, dans l'appartement de Haye, la bouteille de bière empoisonnée qui devait y être restée. Au bureau de la Société d'Importation, un Égyptien lui expliqua, avec force gestes obséquieux, que son patron ne viendrait pas travailler ce jour-là, car il était malade. On ne l'avait pas vu non plus au bureau le jour du crime.

Popper remercia l'employé et monta à l'appartement de Haye ; il alla directement à la cuisine et trouva, dans le buffet, la bouteille de bière qui l'intriguait si fort. Puis il entra dans la chambre à coucher. Un grand lit tenait tout le milieu de la pièce. Sur une chaise, près de la fenêtre, une chemise de soie était posée, et par terre, deux chaussettes gisaient sur le tapis. Au-dessus de la commode était suspendue la photographie d'une très jolie femme. Popper l'examina d'un œil connaisseur, puis se dirigea vers la cheminée, sur laquelle une rangée de volumes était disposée ; il y avait là des romans policiers, des biographies, et même des livres grivois. Soudain, ses yeux tombèrent

sur un volume relié en cuir rouge, tout au bout de la rangée. Mais quoi, avait-il rêvé ? Il lui semblait avoir vu... oui, c'était bien cela ! Au dos de la couverture s'étalait, en toutes lettres, le nom de JUDITH ADAMS.

Popper prit le volume et se mit à le feuilleter. Il s'intitulait *Le Livre du Dragon* et se composait d'une suite de légendes sur les dragons et sur d'autres êtres fantastiques. Sur la première page, Haye avait griffonné ces mots, pour le moins surprenants : *Judith, vous tombez à pic !* Le jeune inspecteur, enchanté de sa trouvaille, le fut plus encore lorsqu'il vit le nom de l'éditeur, car il avait dans cette maison un ami qui pourrait lui fournir tous les renseignements dont il aurait besoin.

Il se précipita sur le téléphone, mais comme les fils avaient été coupés, il dut redescendre au bureau de Schumann.

— Allô, c'est vous, Tom ? Ici Popper. J'aurais besoin de quelques renseignements concernant un auteur dont vous avez publié un ouvrage. Je sais que vous êtes d'habitude très discret, mais cette fois-ci, il me faudrait des détails précis sur la vie de cette personne... il s'agit d'une certaine Judith Adams.

— Mais mon pauvre ami, vous retardez ! Il y a longtemps qu'elle est morte !

— Quoi ?

— Je vous dis qu'elle est morte et enterrée.

— Depuis quand ?

— Voyons... en 1893, si je ne me trompe. C'est son bouquin sur les dragons qui vous intéresse ? Nous avons dû le rééditer, à cause des apparitions du monstre du Loch Ness qui défrayaient la chronique.

Popper réfléchit : en 1893, Félix Haye ne pouvait pas avoir plus de six ou sept ans !

— Dites-moi, Tom, a-t-elle des enfants ? une fille, par exemple, qui porte le même nom qu'elle ?

— Cela me semble peu probable, car elle n'était pas mariée et menait, paraît-il, une vie très austère.

— Je n'ai pas de chance ! Ne pouvez-vous vraiment pas me donner d'autres renseignements sur cette personne ?

— Je puis toujours essayer de chercher dans nos dossiers, puisqu'elle vous intéresse tant. Rappelez-moi dans une heure, peut-être aurai-je du nouveau à vous apprendre.

— Merci, Tom, à tout à l'heure.

Popper raccrocha, puis sortit pour aller chercher le concierge. Mais

celui-ci avait disparu. Furieux d'avoir perdu son temps, il remonta dans sa voiture et partit pour Hampstead, bien décidé à surprendre Schumann chez lui.

Le jour avait déjà baissé lorsqu'il arriva devant la maison du vieil égyptologue. Il sonna et Schumann vint lui ouvrir en personne.

— Veuillez prendre la peine d'entrer, lui dit-il lorsque le jeune inspecteur se fut présenté. Il jeta un regard inquiet sur la bouteille de bière et le livre que Popper tenait à la main et referma la porte. Je suis tout seul aujourd'hui, reprit-il après un instant d'hésitation, la gouvernante et la cuisinière sont sorties. Voulez-vous me suivre dans le salon ?

Ils longèrent un couloir obscur encombré de meubles, contre lesquels Popper se cogna au passage. Schumann, qui le précédait, ouvrit enfin une porte et ils pénétrèrent dans le salon, où brûlait un feu de cheminée.

— J'ai appris par la presse que Peter Ferguson avait été retrouvé dans des circonstances bizarres, dit Schumann après qu'ils se furent assis. Mais on ne donnait pas de détails sur sa mort. A-t-il par hasard été empoisonné ?

— Oui, selon toute vraisemblance.

Schumann fixa le feu d'un air rêveur.

— Dommage, murmura-t-il. Sait-on aussi qui...

— Je suis venu pour poser des questions et non pour y répondre, Mr. Schumann, interrompit Popper. Je voudrais savoir, en particulier, le détail de vos occupations le jour où Félix Haye a été assassiné.

— En quoi cela peut-il vous intéresser ?

— J'ai reçu l'ordre de vous interroger sur tout ce que vous avez fait ce jour-là.

Schumann se passa la main sur les yeux.

— Attendez, dit-il, je ne sais plus très bien où j'en suis, après tous ces événements... Ah oui, j'ai passé la journée avec de bons amis à moi, Lord et Lady Thurnley, qui étaient venus à Londres pour me voir.

— Est-ce l'historien Thurnley qui a écrit, entre autres, un livre sur le grand incendie de Londres en 1666 ? demanda Popper, désireux de faire montre de l'érudition qu'il avait acquise à Cambridge, avant d'entrer à Scotland Yard.

— Oui, c'est bien celui-là, répondit Schumann d'un air surpris. Il vit à la campagne et ne vient que rarement à Londres. J'ai été les

chercher lui et sa femme à dix heures au *Claridge* où ils étaient descendus. Nous avons passé la matinée à la bibliothèque du Guildhall et nous sommes retournés à l'hôtel pour le lunch. C'est là que Haye m'a téléphoné pour m'inviter à passer la soirée chez lui. Je lui ai répondu que j'étais avec des amis et qu'il me serait impossible de venir.

— Et alors ?

— Il a insisté pour que je vienne et m'a dit qu'une de ses amies, Mrs. Sinclair, arriverait aussi assez tard. C'est pourquoi il nous attendrait tous à onze heures. Il a ajouté qu'il comptait beaucoup sur ma présence.

J'ai encore passé l'après-midi avec les Thurnley ; nous sommes allés au théâtre, à une matinée, puis nous avons pris le thé au *Criterion* et enfin, je les ai amenés ici, où je leur ai offert à dîner.

» Vers dix heures et quart environ, mes amis m'ont quitté et sont rentrés en taxi à leur hôtel. Un peu plus tard, j'ai fait venir à mon tour un taxi et je me suis rendu chez Haye. Il devait être à peu près onze heures moins le quart quand je suis arrivé chez lui. Et voilà, jeune homme, ce que vous vouliez savoir. Mes amis sont encore à Londres et se feront un plaisir de confirmer ce que je viens de vous dire.

— Je vous remercie, fit Popper, qui avait hâtivement griffonné quelques notes. Encore une question : Étiez-vous très lié avec Mr. Haye ?

— Pas précisément, répondit Schumann. J'ai fait sa connaissance au Caire, il y a plusieurs années de cela, et depuis lors, je l'ai revu de temps en temps.

— Vous avez bien dit au Caire ?

— Oui, c'était à une époque où je venais de subir de graves revers.

Popper sentait peser sur lui le regard de Schumann, tandis qu'il notait son récit.

— Vous voulez sans doute parler de l'incendie qui a détruit votre dépôt de marchandises ?

— Oui, un grand malheur pour moi, murmura Schumann.

Il y eut un silence. Enfin Popper demanda :

— Vous rappelez-vous par hasard s'il est arrivé à Haye de prononcer devant vous le nom de Judith Adams ?

Schumann, l'air absent, jouait avec un coupe-papier. Il sembla s'arracher à ses pensées.

— Non, je ne m'en souviens pas, répondit-il. Je n'ai jamais entendu

ce nom.

— Êtes-vous bien sûr que Haye n'en a pas parlé le soir où il vous a réunis ?

— Pas que je sache. Mais pourquoi cette question ?

— Judith Adams a écrit un livre qui semble avoir un certain rapport avec le meurtre de Haye, expliqua Popper. Je l'ai découvert cet après-midi.

— Un livre... et de quoi traite-t-il ?

— Des dragons et des monstres mythologiques.

La nuit était maintenant tout à fait tombée, et le feu de cheminée jetait des éclats rougeâtres sur les visages des deux hommes.

— je ne vois vraiment pas quel rapport cet ouvrage peut présenter avec la mort de Félix Haye, dit lentement Schumann.

— Le nom de Judith Adams a certainement un rapport avec une des personnes que Haye soupçonnait de vouloir le tuer.

— Il soupçonnait quelqu'un de vouloir le tuer ?

Comme Popper ne répondait pas, Schumann poursuivit :

— Le volume que vous tenez là est celui dont vous parlez ? Puis-je y jeter un coup d'œil ?

— Volontiers, fit Popper en le lui tendant. Son titre ne vous rappelle-t-il rien ?

Schumann eut une légère hésitation.

— Je ne vois pas ce qu'il pourrait me rappeler.

— Voyons, réfléchissez bien, Mr. Schumann. Les dragons ne sont-ils pas des êtres fabuleux, qui crachent du feu ?

XVII DE L'UTILITÉ DES MOMIES

Schumann lança à l'inspecteur un regard perçant.

— Je suis bien fâché, jeune homme, mais je ne puis vous être d'aucun secours en ce qui concerne ce livre ou son auteur. Peut-être ne s'agit-il là que d'une plaisanterie, ainsi que pourrait nous le faire croire la remarque que je viens de lire sur la première page. Ce brave Haye était un original, et nul ne savait ce qui pouvait lui passer par la tête.

Popper ferma son calepin et reprit le volume des mains de Schumann.

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, dit-il en se levant. En outre, mon chef, l'inspecteur Masters, attend mon rapport.

— Mais non, restez encore ! s'écria Schumann en faisant un geste pour le retenir. Faites-moi le plaisir de boire un verre de sherry avec moi.

— Je vous remercie, mais...

— Peut-être pourrai-je vous donner encore quelques indications, ajouta Schumann hâtivement.

— Tiens, tiens ! Vous avez donc quand même quelque chose à me dire ?

— Oui, asseyez-vous, je vous prie. Schumann fit une pause, puis reprit : Vous avez peut-être trouvé que je ne vous ai pas facilité la tâche durant cet interrogatoire, mais n'oubliez pas que j'ai subi un choc terrible il y a deux jours, et que je ne suis plus tout jeune ! De plus, vos allusions à peine voilées de tout à l'heure m'ont exaspéré.

— Quelles allusions ?

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire. Plusieurs fois vous avez voulu faire dévier la conversation sur le feu, les incendies... Vous avez d'abord parlé du sinistre qui a détruit tout ce que je possédais au Caire – savez-vous qu'à l'heure actuelle, je ne suis pas encore remis de cette catastrophe ? Ensuite, vous avez mentionné le livre de mon ami Thurnley, sur l'incendie de Londres ; or, je sais que très peu de gens le connaissent ; de plus, il n'avait rien à voir dans notre conversation. Enfin, vous évoquez les dragons qui crachent le feu, comme si ces questions-là m'intéressaient ! Il se peut, d'ailleurs, que vous n'ayez eu

aucune arrière-pensée et que je me sois fait des idées.

Ce disant, Schumann allongea la main pour sonner, mais il la retira aussitôt.

— C'est vrai, dit-il, j'oubliais que nous étions seuls.

Il se dirigea vers une table, et, le dos tourné, remplit deux verres de sherry. Puis il revint vers Popper et lui tendit le sien.

Mais l'inspecteur s'impatientait. Quelque chose dans l'attitude de cet homme lui déplaisait.

— Qu'aviez-vous de si important à me dire ? questionna-t-il en fronçant les sourcils.

— Différentes choses, se rapportant aussi bien aux dragons qu'aux incendies, répondit Schumann d'un air étrange. Mais auparavant, il faut que vous me donniez un renseignement.

— Je regrette, fit Popper en se levant, mais je n'ai pas de temps à perdre.

— Vous n'êtes pas raisonnable, jeune homme ; ce que je vais vous apprendre vous apportera peut-être la solution de tout le mystère. Et je ne vous demande pas grand-chose en contrepartie : quelques minutes de votre précieux temps et un ou deux renseignements que tout le monde pourra lire dans les journaux d'ici vingt-quatre heures. Vous manquez une belle occasion, si vous n'acceptez pas la proposition que je vous fais.

Popper fit signe qu'il attendait et posa son verre de sherry sur la cheminée.

— J'aimerais d'abord vous poser une question, fit Schumann. Quand l'inspecteur Masters est venu hier pour m'interroger, il m'a appris que les trois invités de Haye avaient été accusés d'être des malfaiteurs. Je serais bien curieux de savoir, pour ma part, de quel méfait on m'accuse.

Au même instant, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Schumann tressaillit, mais ne bougea pas de son fauteuil. Popper vit ses mains trembler légèrement.

— Je crois que je puis répondre à votre question sans trahir un secret professionnel.

— Alors, je vous écoute.

Mais la sonnette se fit de nouveau entendre avec insistance ; Schumann finit par se lever et sortit dans le hall. Il revint aussitôt accompagné de Masters.

— J'espère que je ne vous dérange pas, Mr. Schumann, fit

l'inspecteur d'un ton aimable, j'avais affaire dans le quartier, c'est pourquoi... Tiens, vous êtes ici, Popper ?

— Asseyez-vous, je vous prie, dit Schumann qui était resté près de la porte. Vous ne nous dérangez pas du tout, au contraire...

Tandis qu'il parlait, Popper avait remarqué sur son visage une expression bizarre. Masters se dirigea vers la cheminée et prit le verre de sherry que Popper y avait posé.

— Dites-moi, Monsieur, vous n'avez pourtant pas offert à boire à ce jeune homme ?

— Pourquoi ? Est-ce défendu ?

— Strictement défendu, répondit Masters avec un sourire. Du moins, jusqu'au jour où le sergent Popper sera nommé inspecteur en chef. À ce moment-là, il pourra boire tout ce qu'on lui offrira. En attendant, si vous le permettez, c'est moi qui vais faire honneur à ce sherry.

— Attendez, inspecteur, je vais vous faire goûter mon cognac.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Masters en posant sa main sur le bras de Schumann. J'aime beaucoup le sherry. Il prit le verre et alla s'installer sur le sofa. À votre santé, dit-il en faisant mine de trinquer. Mais il reposa le verre devant lui et se tourna vers Popper :

— Je ne pensais pas vous trouver ici, mon ami. De quoi parliez-vous, quand je suis arrivé ?

Ce fut Schumann qui répondit pour lui :

— Figurez-vous que nous parlions de dragons, inspecteur.

— C'est au sujet de Judith Adams, expliqua Popper, avec une pointe de fierté dans la voix. J'ai découvert qui elle est, ou plutôt qui elle était ! Dans l'appartement de Haye se trouvait un livre dont elle est l'auteur.

— Ah oui ? fit Masters sans manifester la moindre surprise. Eh bien, je suis navré de vous couper l'herbe sous les pieds, mon brave garçon, mais Sir Stanley Merrivale m'a déjà appris tout ce que je voulais savoir sur cette personne. Sir Dennis Blystone lui a longuement parlé de son livre et lui a révélé plusieurs faits très intéressants. L'inspecteur se tourna vers Schumann : Saviez-vous que Peter Ferguson a formulé, avant de mourir, de graves accusations contre certaines personnes ?

— Je ne le savais pas, mais cela ne m'étonne nullement.

— Et vous êtes au nombre des personnes qu'il accuse... Bien entendu, je suis certain que vous pourrez vous défendre et fournir des

explications satisfaisantes sur tous les points qu'il a soulevés.

— J'attends qu'on veuille bien me dire de quoi l'on m'accuse, répondit Schumann d'une voix étrangement calme.

Alors Popper comprit soudain pourquoi Masters lui avait défendu de boire le sherry et pourquoi il n'y avait pas touché lui-même. La boisson était empoisonnée ! Comment ne s'en était-il pas méfié plus tôt ?

— Ferguson vous accuse de meurtre, dit Masters sévèrement.

— Quoi ?

— Il vous accuse d'avoir assassiné au Caire un de vos concurrents, nommé El Hakim, et d'avoir mis le feu à votre entrepôt de marchandises pour faire disparaître son cadavre. Je dois dire que quand j'ai trouvé dans vos poches un mouvement de réveil et une loupe et quand j'ai appris que votre entrepôt avait brûlé, je vous ai tout de suite soupçonné d'être un incendiaire. J'ai aussitôt envoyé un câble à la police du Caire ; j'en ai expédié un second cet après-midi, en apprenant l'histoire de la mort d'El Hakim. Les réponses ne vont pas tarder à arriver.

— En attendant...

— Dois-je boire le sherry que vous avez offert de si bon cœur à ce garçon ?

— Bien entendu, inspecteur. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous en aviez envie ?

— Pensez-vous que je digère bien l'atropine, Mr. Schumann ?

Schumann sursauta, comme s'il avait été frappé en plein visage.

— Vous êtes complètement fou ! s'écria-t-il. Vous croyez vraiment qu'il y a du poison dans ce verre ?

— Je n'en sais rien, mais je me ferai quand même un plaisir d'analyser son contenu en sortant d'ici. On ne saurait être trop prudent !

Il n'avait pas terminé sa phrase que Schumann, d'un geste prompt comme l'éclair, saisit le verre et le vida d'un trait.

— Voici ma réponse, dit-il en le reposant sur la table. Vous m'avez assez insulté.

Masters se leva brusquement.

— Popper, allez vite téléphoner à l'hôpital le plus proche qu'on envoie tout de suite une ambulance ! L'appareil est dans le hall. Dépêchez-vous, il ne faut pas laisser au poison le temps d'agir. Enfin, nous le tenons !

Comme Popper se précipitait vers la porte, Schumann lui barra le passage.

— Vous perdez la tête tous les deux ! Avant de faire cette bêtise, je vous en prie, réfléchissez ! Je n'ai pas la moindre envie de me suicider... et surtout, je ne veux pas retourner à l'hôpital ! On m'a vidé l'estomac il y a deux jours, cela me suffit !

— Faites ce que je vous dis, Popper, répondit Masters en s'approchant de Schumann.

Mais celui-ci se tenait toujours devant la porte.

— Je vous en prie, écoutez-moi, inspecteur. Vous allez vous rendre ridicules ! Si vous croyez vraiment que j'ai avalé du poison, téléphonez plutôt à mon médecin, le D^r Burns, qui habite tout près. Il sera ici plus vite que n'importe quelle ambulance et vous serez ainsi renseignés beaucoup plus rapidement.

— Le diable vous emporte, grommela Masters. Quel est le numéro de téléphone de ce médecin, si vraiment il existe ?

Schumann le lui donna et Popper sortit en hâte.

L'inspecteur se mit à arpenter la pièce, non sans jeter de temps à autre à Schumann un regard courroucé. Celui-ci prit le verre de sherry qu'il s'était versé quelques instants auparavant et le but également.

— Je pourrais boire ainsi tous les alcools que j'ai dans mes armoires, dit-il avec un sourire narquois, si je ne craignais d'être ivre quand Burns arrivera. Mais parlons d'abord des accusations que ce cher Ferguson a portées contre moi. Il prétend que je suis un incendiaire ; mais aux termes de la loi, qu'est-ce qu'un incendiaire ? Quelqu'un qui, volontairement, met le feu au bien d'autrui. Or, l'entrepôt qui a brûlé au Caire était ma propriété, ainsi que les marchandises qu'il abritait. Aucun autre bâtiment n'a été endommagé par cet incendie. Si, par exemple, il me prend l'envie de brûler ce fauteuil, personne ne me contestera le droit de le faire. Il est à moi, je puis en disposer.

— Oui, mais l'incendie de votre entrepôt risquait d'en allumer d'autres ! Vous n'aviez pas le droit de faire courir ce risque aux autres bâtiments qui l'entouraient ! Maintenant, parlons un peu du meurtre que vous avez commis...

Au même instant Popper revint, en annonçant que le D^r Burns serait là dans quelques minutes.

— Je pense que vous voulez parler de la prétendue mort d'El Hakim, n'est-ce pas ? Eh bien, inspecteur, apprenez que cet homme est vivant et jouit d'une excellente santé ! Il ne m'est, d'ailleurs, pas

difficile de le prouver : le sergent Popper lui a parlé cet après-midi même.

— Comment ? s'exclama Popper, l'Égyptien que j'ai vu dans votre bureau...

— Parfaitement, c'est lui, répondit Schumann d'une voix calme. Et il est temps, enfin, qu'on me lave de cette ridicule accusation de meurtre. Je vais vous raconter comment la chose s'est passée en réalité : El Hakim travaillait dans la même branche que moi au Caire. Mais son entreprise était beaucoup moins florissante que la mienne et il se débattait dans de graves difficultés financières.

» La nuit de l'incendie, il a subitement disparu. Ainsi qu'il a été établi par la suite, il s'était enfui à Port Saïd, pour échapper à ses coreligionnaires, qui le persécutaient. Mais on a raconté qu'on avait trouvé, dans les décombres de l'entrepôt, des ossements humains, et que c'étaient ceux d'El Hakim, qui avait mis le feu au bâtiment et péri dans les flammes. Puis on m'a accusé...

Une expression haineuse passa sur le visage de Schumann.

— Ferguson me détestait, poursuivit-il d'une voix saccadée, à chaque instant il essayait de me nuire. Mais comme je le craignais, j'ai dû en passer par tout ce qu'il a voulu.

— Si vous étiez innocent, Mr. Schumann, vous n'aviez rien à craindre...

— Il me faisait du tort en excitant les soupçons contre moi. J'avais beau n'avoir rien à me reprocher, l'idée qu'on me suspectait m'était odieuse.

» Il est exact que l'on a retrouvé des ossements humains dans les décombres du bâtiment, mais c'étaient ceux d'une momie thébaine de la XXI^e dynastie. Ces momies ont été si extraordinairement conservées que, lorsqu'on défait leurs bandelettes, on peut détacher les membres du tronc sans qu'ils se cassent...

» Si jamais je devais commettre un meurtre, poursuivit Schumann avec un sourire ironique, je le ferais dans une maison où j'aurais caché de telles momies. Car, après y avoir mis le feu, je défierais la police de distinguer les os de ma victime de ceux d'un inoffensif Pharaon.

— Vous avez la parole facile, grommela Masters. Mais pouvez-vous prouver tout ce que vous nous racontez là ?

— Bien entendu. Et la police égyptienne vous confirmera mon récit, car elle a publié, en son temps, tout un rapport sur cette histoire. Ma prétendue victime a reparu six mois plus tard au Caire, sans un penny en poche et humblement repentant, mais sa résurrection n'a pas

fait taire pour autant les mauvaises langues. Il ne me restait donc plus rien à faire qu'à engager El Hakim dans mes bureaux pour pouvoir le montrer chaque fois qu'il serait nécessaire. Je n'ai d'ailleurs pas eu à m'en repentir, car il s'est montré travailleur et consciencieux, si bien que je l'ai gardé.

» Ferguson connaissait naturellement l'épilogue de toute cette affaire, mais poussé par sa haine et mythomane comme il l'était, il a monté cette histoire pour me nuire et brouiller les cartes. D'ailleurs, si vous ne me croyez pas, les réponses qui vous parviendront du Caire vous convaincront certainement.

Un coup de sonnette retentit.

— Voici sans doute le D^r Burns, dit Schumann en allant ouvrir.

Masters et Popper échangèrent un regard significatif.

Un quart d'heure plus tard, on pouvait entendre Burns pester et jurer contre les policiers imbéciles qui l'avaient arraché à sa consultation pour un prétendu empoisonnement qui n'existait que dans leur imagination.

Mais les inspecteurs avaient prudemment battu en retraite, en voyant qu'ils s'étaient trompés.

Tout en conduisant la voiture qui les ramenait à Londres, Masters ruminait de sombres pensées.

— Vous pouvez bien rire sous cape, dit-il à Popper d'un ton rogue. Tout le monde peut se tromper ! En tout cas, j'avoue que je n'y comprends plus rien. Si ce type a dit la vérité sur cet incendie au Caire, que reste-t-il des accusations que Ferguson a portées contre lui ? Rien du tout. Pourtant, Haye devait savoir quelque chose ! Et il doit quand même y avoir une histoire d'incendie là-dessous, sinon, pourquoi aurait-on fourré dans ses poches ce mouvement de réveil et cette loupe ?

— En tout cas, il ne semble pas que ce soit lui l'assassin de Haye, dit Popper d'un air songeur. En revanche, je suis certain qu'il sait quelque chose sur le meurtre, et il aurait probablement fini par nous le dire, si vous ne l'aviez pas froissé par vos accusations...

— Tiens, vous vous mettez à critiquer vos supérieurs, maintenant ? Où allons-nous ! Pour parler d'autre chose, Popper, savez-vous pourquoi je suis venu chez Schumann ?

— Non, j'ai été très étonné de vous voir arriver.

— Eh bien, je venais l'inviter à une petite réunion que Sir Stanley organise pour ce soir, dans l'appartement de Haye, et à laquelle sont conviées toutes les personnes impliquées dans cette affaire. On va

s'amuser... À propos, Popper, donnez-moi le résultat de vos enquêtes d'aujourd'hui.

Masters écouta attentivement le récit que lui fit le jeune inspecteur.

— Vous avez bien fait de vous mettre en rapport avec cette maison d'édition, dit-il quand l'autre eut terminé. Si je ne me trompe, elle se trouve tout près de chez Haye ?

— Parfaitement. Mais je ne crois pas que le livre de Judith Adams ait quelque chose à faire avec Schumann ; car si tel était le cas, le nom de cette romancière n'aurait pas figuré sur une autre boîte que celui de Schumann... Non, Haye a certainement voulu faire allusion à une autre personne...

— Que vous a encore dit votre ami au sujet de cette histoire de dragons ?

Popper laissa échapper un juron.

— J'ai totalement oublié que je devais le rappeler au bout d'une heure ! s'écria-t-il. Il voulait me donner des renseignements sur l'auteur de ce bouquin... et il y a deux heures de cela !

— C'est malin, grogna Masters. Vous n'avez pas le droit d'oublier quoi que ce soit, dans votre métier.

Ils s'arrêtèrent devant une cabine téléphonique. Heureusement, Tommy Edwards avait attendu que Popper le rappelât.

— J'ai quelque chose d'intéressant à vous communiquer, lui dit-il, mais je croyais bien que vous ne me rappelleriez plus.

— Excusez-moi, Tom, j'étais parti pour Hampstead où je devais effectuer une enquête. Alors, qu'avez-vous appris ?

— Sur la vie de Judith Adams, rien d'important. Mais il semble bien qu'il existe en effet un rapport entre elle et l'affaire Haye.

— Et lequel ? Dites vite !...

— Eh bien, voici, mon cher : Il y a un mois environ, un homme s'est présenté à notre bureau ; il a demandé, d'un air mystérieux, à parler au patron. Plus tard, nous avons appris qu'il avait simplement demandé qu'on lui donne le *Livre du Dragon* qu'il avait vu exposé dans une de nos vitrines ; il avait, disait-il, connu Judith Adams quand il était enfant, et son père avait travaillé chez elle. Il a ajouté que son nom était Riordan, qu'il était Irlandais et qu'il occupait le poste de concierge au 112 de Great Russell Street. C'est bien la maison où Félix Haye a été assassiné, n'est-ce pas ?

XVIII

LE CONCIERGE AVAIT L'OREILLE FINE

Le soir de ce même jour, à neuf heures, un agent de police qui passait Great Russell Street fut soudain attiré par des éclats de voix insolites. Il s'approcha et vit une élégante voiture, arrêtée au bord du trottoir, et dont les deux occupants semblaient avoir une discussion orageuse.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix sévère. On se dispute ?

Au volant de la voiture se trouvait une jeune fille aux boucles brunes, et, à côté d'elle, un jeune homme d'une trentaine d'années, qui portait le bras gauche en écharpe.

— Ce n'est rien, répondit Sanders, une simple divergence de vues.

Dès que l'agent eut tourné les talons, la discussion reprit de plus belle.

— Je vous ai demandé de ne pas sortir ce soir, dit Marcia d'un air fâché. Vous n'êtes vraiment pas raisonnable. Avec une fracture du bras, on ne se promène pas ainsi !

— Mais puisque je vous répète que je ne risque rien ! Je suis médecin, après tout ; vous pourriez me croire quand je vous dis...

— Non, je ne vous crois pas ! Vous avez commis une grosse imprudence, ce n'est pas ainsi qu'on se soigne ! Quelle idée, aussi, de nous convoquer ce soir dans cet appartement lugubre. Comme si le spectacle de l'autre soir ne nous avait pas suffi !

— Pauvre Haye ! Dire que, quand j'étais gosse, je rêvais de distribuer des coups de poignard et d'en recevoir, pour pouvoir montrer plus tard mes cicatrices. Hélas, ma vie a été jusqu'à présent très calme, et, pour toute cicatrice, je n'ai que celle de mon appendicite – encore ne puis-je pas la montrer à tout le monde !

— Vous oubliez que cet âne de Ferguson vous a troué le bras en deux endroits différents, dit Marcia en sortant de la voiture. Ce sont des blessures que vous pourrez exhiber dans tous les salons.

Sanders sortit à son tour. Devant la porte de la maison, ils levèrent instinctivement les yeux : les fenêtres de l'appartement de Haye étaient déjà éclairées.

— Cela ne va pas être gai, murmura Marcia en prenant le bras de Sanders ; et, pour comble, ma mère va se trouver en présence de Bonita Sinclair. Enfin, puisqu'il le faut...

Sanders avait appris que Lady Blystone avait fait beaucoup de difficultés pour accepter de se rendre à cette réunion : elle connaissait la liaison de son mari et ne voulait pour rien au monde paraître en public à côté de sa maîtresse. S.M. avait dû la menacer de lancer contre elle un mandat d'amener, et elle avait fini par s'incliner. Masters devait également assister à la réunion avec quelques-uns de ses hommes, ainsi que le concierge Riordan et l'employé de Schumann.

Lorsque Sanders et Marcia pénétrèrent dans l'appartement, ils y trouvèrent déjà plusieurs connaissances. Assis devant la table de la salle à manger tout encombrée de dossiers, Masters était en train d'interroger Riordan. Dans un coin de la pièce, S.M. feuilletait le *Livre du Dragon* en fumant un cigare. Le sergent Popper, accompagné d'un autre inspecteur, allait et venait d'une pièce à l'autre d'un air affairé.

En voyant entrer les deux jeunes gens, Masters fronça les sourcils.

— Vous arrivez trop tôt, leur dit-il. Nous n'avons pas encore fini.

— Mais non, restez, grommela S.M. sans lever les yeux de son livre. Asseyez-vous là et tenez-vous tranquilles.

Masters poursuivit son interrogatoire :

— Alors, Riordan, vous avez prêté le livre de Judith Adams à Mr. Haye ?

Le concierge, l'air très digne, fit un signe affirmatif. C'était un petit homme qui devait avoir une soixantaine d'années ; il se tenait droit et raide sur sa chaise.

— Vous nous avez aussi dit que vous avez connu Judith Adams dans votre jeunesse ?

— Certainement, Monsieur l'inspecteur. C'était une personne très intelligente, et elle parlait plusieurs langues. Feu mon père était cuisinier chez elle.

— Comment saviez-vous qu'elle avait écrit ce livre ?

— J'ai lu dans un illustré un article sur elle et sur son livre, et je l'ai tout de suite reconnue sur la photographie qu'ils ont publiée.

— Comment avez-vous eu l'idée de prêter cet ouvrage à Mr. Haye ?

— Je l'avais sur ma table et, un jour, il l'a vu.

— Nous arrivons maintenant au soir du meurtre. Quand avez-vous vu Mr. Haye pour la dernière fois ?

— Mais je vous ai déjà tout raconté ! Il était six heures environ quand il est sorti pour aller dîner.

— Vous a-t-il dit quelque chose ?

— Oui, il m'a donné l'ordre d'aller ranger son appartement, car il attendait des visites dans la soirée.

— Avez-vous exécuté son ordre ?

— Naturellement !

— Avez-vous une clef de son appartement ?

— Oui, j'en ai une.

— Attendez, Masters, dit S.M., je vais interroger cet homme moi-même.

D'un pas pesant il se dirigea vers la table et s'assit ; puis il ôta son cigare de sa bouche et regarda Riordan par-dessus ses lorgnons.

— Écoutez-moi bien, lui dit-il. Pour aller plus vite, c'est moi qui vais vous raconter comment les choses se sont passées. Vous n'avez qu'à approuver d'un signe, si ce que je dis est exact, et à secouer la tête si je me trompe. Compris ?

» Vous êtes donc monté ici pour mettre cet appartement en ordre. Haye avait bu un cocktail avant de sortir, n'est-ce pas ?

Le concierge fit un signe affirmatif.

— Bon. Vous avez rincé le shaker et vous l'avez remis à sa place, puis vous avez nettoyé la cuisine. Mais vous n'avez pas mis tout l'appartement en ordre ; dans la chambre à coucher, par exemple, se trouvent encore des vêtements que Haye a laissés sur les chaises quand il s'est changé. Pourquoi n'avez-vous pas terminé votre travail ? Je vais vous le dire : c'est parce que vous avez trouvé à la cuisine une quantité d'alcools, et en particulier une belle bouteille de whisky, hein ? On m'a dit que vous aviez dormi toute la nuit comme une marmotte, malgré les allées et venues et le vacarme que les invités de Haye ont fait ici. C'est tout simplement parce que vous étiez soûl ! Vous avez bu à la cuisine jusqu'à n'en plus pouvoir, puis, tout à coup, vous avez eu peur de voir revenir Haye ; alors, comme la bouteille était presque vide, vous l'avez prise avec vous et vous êtes redescendu dans votre loge. Il était environ onze heures moins vingt, n'est-ce pas ?

Le concierge resta un instant silencieux, puis répondit :

— Et même si les choses se sont passées ainsi, je n'ai pas commis de crime, que je sache !

— Loin de moi cette idée, dit S.M. Ces choses-là arrivent dans les meilleures familles. Mais attention, maintenant, nous arrivons au

point important. Il faudra me dire toute la vérité, vous entendez ? Êtes-vous ressorti de votre loge avant que les agents de police soient venus vous réveiller ?

Riordan lui lança un regard méfiant.

— Comment voulez-vous que je m'en souviennne ? répondit-il prudemment.

— Voyons, réfléchissez bien !

— Je vous ai dit que j'ai oublié !

— Évidemment, vous étiez trop soûl pour...

— Trop soûl, moi ? s'écria Riordan indigné. Croyez-vous que quelques verres de whisky m'ont empêché d'entendre qu'on ouvrait la porte au milieu de la nuit ?

— Quelle porte ?

— La porte de service. Quelqu'un a dû sortir et ne l'a pas refermée. Comme elle battait, car il y avait du vent, je me suis levé pour aller la fermer et j'ai remis la chaîne de sûreté. Il devait être environ minuit et quart.

— Bon, ce sera tout, grommela S.M. Vous pouvez vous en aller.

Quand il fut sorti, Masters rassembla hâtivement les feuillets étalés sur la table.

— Cette fois il est pincé ! s'écria-t-il. Nous... Mais il se souvint tout à coup que Sanders et Marcia l'écoutaient. Il toussa légèrement. Nous pourrions passer dans la pièce à côté, dit-il en se tournant vers S.M. Popper et Wright, allez chercher le type de l'Argus et conformez-vous strictement aux instructions de Sir Stanley. Tâchez d'être de retour le plus tôt possible.

Au même instant, les Blystone firent leur apparition, suivis de Bonita Sinclair. S.M. eut à peine le temps de les saluer, car déjà Masters l'entraînait vers la chambre à coucher, où ils s'enfermèrent.

— Attention, murmura Marcia à l'oreille de Sanders, il va y avoir du grabuge.

Mais le jeune homme constata, à son grand étonnement, que les deux dames ne manifestaient aucun sentiment d'inimitié l'une à l'égard de l'autre.

— Où déposons-nous nos manteaux, mon ami ? demanda Lady Blystone d'une voix douce.

— Ici, je pense, répondit Blystone, d'un air un peu gêné. Et il disparut dans le hall avec les fourrures.

— Tu es toute décoiffée, dit Lady Blystone à sa fille en guise de bonjour. Tu es trop grande, maintenant, mon enfant, pour te permettre d'avoir les cheveux ainsi ébouriffés. Marcia leva les yeux au ciel d'un air résigné. Se tournant vers le jeune médecin, Lady Blystone poursuivit : Vous êtes bien le D^r Sanders, n'est-ce pas ? Mon mari m'a dit que vous n'étiez pas du tout inspecteur de police ! Viens, Marcia, je vais te présenter à Mrs. Sinclair.

Marcia fit, de la tête, un salut imperceptible à la jeune femme, qui lui souriait.

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, ma fille. Figure-toi que ton père et moi nous allons partir pour une longue croisière autour du monde...

— Comme vous avez de la chance ! s'exclama Marcia.

— Oui, nous nous réjouissons beaucoup. Ton père craignait tout d'abord que la police ne le laissât pas partir, à cause de cette affreuse histoire. Mais Sir Stanley l'a rassuré, si bien que nous nous embarquerons dès la semaine prochaine. Je pense que nous serons absents durant six mois.

— Et vous serez juste de retour pour mon mariage ! dit la jeune fille en se serrant tendrement contre Sanders.

— Comment ? Que dis-tu là ?

— Mais oui, j'ai l'honneur de vous annoncer que le D^r Sanders et moi nous nous sommes fiancés il y a quelques heures...

— Vraiment, je ne m'attendais pas à cette surprise !

Sanders s'inclina légèrement.

— J'avais l'intention de venir moi-même vous annoncer cette nouvelle, Madame. Nous avons fixé la date de notre mariage au 5 septembre.

Ils crurent un moment que Lady Blystone allait se répandre en protestations, mais la calme assurance de Sanders lui en imposa.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle à sa fille, si tu es décidée à épouser ce monsieur, je pense que ni ton père ni moi ne pourrons y changer quoi que ce soit. Et nous ne changerons pas davantage la date de notre voyage.

— Bien entendu, répondit Marcia en jetant un coup d'œil à Sanders.

— Avez-vous déjà fait le tour du monde, Madame ? demanda Lady Blystone en se tournant vers Mrs. Sinclair.

— Pas encore, répondit celle-ci en souriant.

— Votre... profession vous accapare sans doute beaucoup, de même que vos relations. Pour ma part, je suis très heureuse que mon mari m'ait proposé ce voyage, qui sera certainement merveilleux. Et puis, il a un sérieux besoin de vacances et celles-ci lui feront beaucoup de bien.

— J'en suis persuadée, répondit Bonita Sinclair aimablement.

— Mais, dites-moi, M^{rs} Sinclair, vous êtes bien mariée, si je ne me trompe ?

— Mon mari est mort la nuit passée... empoisonné par quelqu'un que nous ne connaissons pas encore. C'est d'ailleurs pourquoi nous sommes tous réunis ici ce soir, n'est-ce pas, Lady Blystone ?

Tandis que les deux dames échangeaient ces amabilités, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et S.M. entra, suivi de Masters et de Blystone. Puis arrivèrent Schumann et son employé égyptien aux cheveux pommadés.

— J'espère que nous ne sommes pas en retard, dit Schumann.

— Non, répondit S.M. nous n'avons pas encore commencé.

Ce disant, il se laissa tomber lourdement sur une chaise et jeta sur la table le livre de Judith Adams.

— Que tout le monde s'asseye autour de moi ! s'écria-t-il.

Ainsi fut fait ; seul Masters resta debout, le dos appuyé contre la cheminée.

— Alors, mon cher Stanley, fit Blystone d'un ton narquois, nous voilà tous réunis ici selon votre désir. J'ose espérer que vous ne nous avez pas dérangés pour rien, et que nous allons enfin apprendre le nom du coupable !

S.M. demeura silencieux. Son cigare s'était éteint ; Popper s'approcha et lui tendit la flamme de son briquet. Ce ne fut que quand des bouffées de fumée bleue s'élevèrent qu'il se décida à parler :

— Je me suis longuement demandé par où je devrais commencer mon explication, dit-il, mais maintenant, c'est une question que je ne me pose plus. Au cours de notre enquête, nous avons éclairci nombre de mystères et percé à jour bien des secrets jalousement gardés. Pourtant, un mystère subsiste, et c'est le plus important de tous : le mystère de Félix Haye...

XIX

OÙ S.M. MONTRE QU'IL SAIT CUISINER

— Il est vrai, poursuivait S.M., que nous pouvons connaître la mentalité de cet homme, d'après les témoignages de ceux qui l'ont fréquenté. L'apport de certaines preuves, qu'il serait trop long d'énumérer ici, m'ont ancré dans ma conviction qu'il n'était pas un criminel. C'était même un homme d'affaires honnête. Il n'avait qu'un défaut, mais ce défaut lui attirait la haine mortelle de certaines gens : il disait à chacun ce qu'il pensait ou ce qu'il savait sur lui. Il le lui disait en pleine figure, partout où l'occasion s'en présentait, et ne se gênait pas non plus pour le répéter derrière le dos des intéressés. Il adorait raconter, par exemple, que le célèbre général X. n'était qu'un misérable poltron et que la toute vertueuse Lady Y., avait des mœurs contre nature. Et comme il était toujours exactement renseigné, il pouvait, au besoin, fournir des preuves sûres à l'appui de ce qu'il avançait. Vous voyez d'ici le tort qu'il faisait aux gens, sans même s'en rendre compte. Il n'était pas méchant de nature, mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il parle !

» Les choses se coraient quand Haye venait à surprendre des secrets plus graves et plus compromettants. Comme il ne pouvait les garder pour lui, il faisait sentir aux victimes de ses indiscretions qu'il était au courant de certains faits. Il les torturait en public, faisant des allusions à peine voilées à leur secret. Il s'attirait ainsi la haine de certaines personnes.

C'était un jeu dangereux, et il a eu l'occasion de s'en apercevoir bien avant sa mort. Ses amis même n'échappaient pas à cette terrible manie, témoin les trois invités qu'il avait réunis ici l'autre soir.

— Quel drôle de type ! fit Schumann d'un air songeur. Dieu sait que je me suis creusé la tête, pour savoir pourquoi il s'était soudain intéressé à moi ! Nous ne nous étions connus que très superficiellement, au Caire...

— Quant à Ferguson, poursuivait S.M., il ne le connaissait même pas personnellement. Il savait seulement que c'était un individu dangereux. Mrs. Sinclair lui en avait parlé un jour, et c'est alors qu'il s'était intéressé à lui. Nous ne savons pas et ne saurons sans doute jamais comment Haye arrivait à se procurer tous ses renseignements. Il a emporté son secret avec lui.

Un lourd silence tomba. L'air était étouffant et chacun se sentait oppressé. Après ce long préambule, qu'allait dire Sir Stanley ? Où voulait-il en venir ? Il devait certainement savoir qui était le meurtrier – peut-être celui-ci se trouvait-il dans la pièce...

— Quelqu'un a-t-il encore une déclaration à faire ? demanda S.M. Il est encore temps de dire la vérité !

Il prononça ces paroles en regardant Mrs. Sinclair avec insistance. Celle-ci l'observait avec un léger sourire, les paupières mi-closes, mystérieuse et séduisante à la fois.

— Non, je n'ai rien à ajouter à ma déposition, dit-elle. Si j'avais vraiment un crime à me reprocher, soyez certain que j'utiliserais cette dernière occasion que vous m'offrez pour soulager ma conscience ! Mais je n'ai jamais commis aucune action vraiment répréhensible.

— Effectivement, dit S.M., l'accusation d'avoir empoisonné deux personnes qu'on a portée contre cette jeune femme s'est révélée absolument fausse. Son ami italien de Monte-Carlo est mort d'une appendicite perforée ! Quant à Ferguson, il a été empoisonné alors que Mrs. Sinclair se trouvait à Scotland Yard. Les seules preuves compromettantes que Haye possédait à son sujet sont des lettres par lesquelles Mrs. Sinclair garantissait l'authenticité de deux toiles... qui n'auraient été soi-disant que des copies.

— C'est un mensonge ! s'écria la jeune femme.

— Exactement, j'allais le dire. Mais je devais mentionner la chose pour vous laver de tout soupçon. Puis, se tournant vers Schumann : Quelles preuves Haye avait-il pour vous accuser d'être un incendiaire ?

— Il serait temps qu'on fasse aussi la lumière sur cette histoire, répondit Schumann, rouge d'indignation. J'en ai assez d'être continuellement suspecté. Ces calomnies doivent cesser une fois pour toutes ! On prétend aussi que j'ai tué El Hakim : eh bien, vous l'avez là, devant vous, en parfaite santé.

L'Égyptien salua, un sourire obséquieux sur les lèvres.

— Ce serait évidemment trop demander que d'exiger des excuses, poursuivit Schumann ; mais, au moins, que les menteurs se taisent ! Vous ne croyez pourtant pas sérieusement que j'ai mis le feu à mon entrepôt de marchandises, Sir Stanley ?

S.M. secoua la tête, puis, braquant son cigare sur El Hakim :

— Je soupçonne plutôt ce monsieur de l'avoir fait, dit-il.

L'Égyptien se leva d'un bond, et sortit en claquant la porte.

— Il m'est difficile de prouver ce que j'avance, poursuivit S.M.,

mais j'ai de bonnes raisons de croire que c'est lui qui a incendié votre entrepôt. Quoi qu'il en soit, je suis certain que le mécanisme du réveil trouvé dans votre poche n'avait rien à faire avec l'histoire du Caire. Je le croirais plutôt en rapport avec une autre affaire d'incendie, qui n'a jamais été éclaircie... Il n'y a pas de fumée sans feu, c'est le cas de le dire ! Peu importe, du reste, si vous vous êtes amusé, dans le temps, à allumer ici et là de petits feux de joie. Cela n'a absolument rien à faire avec la mort de Haye et de Ferguson.

Il y eut un nouveau silence. Chacun était perdu dans ses pensées. Puis ce fut Mrs. Sinclair qui parla :

— Vous en savez certainement plus que vous ne voulez dire, Sir Stanley. Peut-être même avez-vous découvert le meurtrier... Mais ce que vous ignorez toujours, c'est quand et de quelle façon l'atropine a été versée dans nos cocktails.

— Croyez-vous vraiment que je ne le sache pas ? grommela S.M., dont le crâne chauve luisait sous la lampe. Eh bien, je vais vous dire comment les choses se sont passées.

Il se leva et se dirigea d'un pas pesant vers la cheminée.

— Toutes les personnes qui étaient ici le soir du crime sont présentes en ce moment, excepté Haye et Ferguson. Nous allons donc essayer de reconstituer les événements tels qu'ils se sont produits. Vous, Mrs. Sinclair, vous allez de nouveau mélanger les cocktails, pendant que les autres vous regarderont faire. Vous préparerez un *Highball* pour Blystone, et Schumann apportera le plateau dans cette pièce. *Je me charge moi-même d'empoisonner les cocktails.* Observez bien tous mes gestes, et vous me direz ce que vous avez vu. Si vous me surprenez en flagrant délit, vous saurez comment le meurtrier s'y est pris pour verser l'atropine.

— Nous brûlons de voir ce mystère éclairci, dit Sanders.

— Et nous avons entendu tant d'hypothèses et de versions différentes qu'il est temps, enfin, de passer de la théorie à la pratique. Alors, allons-y ! Masters jouera le rôle de Haye. Moi, je reste à la salle à manger. Tous ceux qui se trouvaient à la cuisine l'autre soir doivent y retourner et attendre mes ordres.

Masters, Mrs. Sinclair, Blystone et Schumann sortirent de la pièce. Lady Blystone resta assise, l'air absent. Comme Sanders se levait, Marcia le retint par la manche en chuchotant :

— Restons ici pour surveiller Sir Stanley !

Ils entendirent l'eau couler dans l'évier, puis Masters qui disait :

— Passez-moi le shaker... merci ; je vais le rincer comme Haye l'a

fait... voilà, vous pouvez le prendre, Mrs. Sinclair. Maintenant, passez-moi les verres...

S.M., appuyé contre la cheminée, se grattait le menton.

Le léger bruit que faisait Mrs. Sinclair en mélangeant les cocktails se fit entendre à son tour.

— Nous avons fini, Sir Stanley ! cria Masters.

— Faites exactement comme l'autre soir, ordonna S.M. Mrs. Sinclair doit goûter les cocktails, puis le *Highball*.

Il y eut un silence.

Enfin, la voix de Mrs. Sinclair leur parvint, un peu tremblante :

— Le cocktail est bon, dit-elle, le *Highball* aussi. Mais vous n'allez pourtant pas y verser quelque chose...

— Continuez ! ordonna S.M.

Trois secondes plus tard, Schumann, un plateau à la main, fit son entrée dans la salle à manger. En toute autre occasion, Sanders eût éclaté de rire en le voyant. Hésitant, maladroit, il s'approcha de la table sur la pointe des pieds et faillit se flanquer par terre en s'embarrassant dans le tapis. Mais il reprit son équilibre et posa le plateau sur un guéridon. Il portait quatre verres à cocktail vides, le *Highball* et le shaker.

— Maintenant, retournez à la cuisine, lui dit S.M., comme l'autre soir. Puis, s'adressant à Sanders : Regardez votre montre – nous leur donnons deux minutes et demie.

» Faites du bruit, vous autres ! cria-t-il. Parlez, racontez-vous des histoires... Masters, vous m'entendez ?

Ils s'évertuèrent à pousser des exclamations, des éclats de rire. Mais tout cela sonnait faux ; une lourde angoisse les étreignait.

Sanders, les yeux fixés sur sa montre, trouvait que l'aiguille des secondes mettait une éternité à faire le tour du cadran. Une minute, une minute et demie, deux minutes... L'aiguille s'était-elle arrêtée ? Non, heureusement, et Lady Blystone, l'œil perdu dans le vague, ne bougeait pas de son fauteuil...

Deux minutes et demie...

Sanders fit un signe.

— Revenez tous ici ! ordonna S.M. Tout s'est-il passé exactement comme l'autre soir ?

— Exactement, répondit Blystone, qui porta soudain la main à son cou, comme s'il avait de la peine à respirer ; mais en admettant que

vous avez eu le temps, en deux minutes et demie, de verser de l'atro... hum, de verser quelque chose dans nos verres...

— Sir Stanley ne s'est pas approché du plateau, je puis vous le certifier, dit Sanders.

— Me croyez-vous, maintenant ? s'écria S.M.

Il se dirigea vers la petite table sur laquelle était posé le plateau, prit le *Highball* et le tendit à Blystone. Puis il prit le shaker et l'agita maladroitement avant de remplir les verres.

— Comme vous avez préparé ce cocktail, dit-il à Bonita Sinclair, il est juste aussi que vous le buviez, n'est-ce pas ?

— Non, merci, répondit-elle d'un air effrayé, je l'ai déjà goûté à la cuisine. Puisque c'est Mr. Schumann qui a apporté le plateau ici, peut-être pourrait-il le boire lui-même ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, Madame, dit-il poliment, quoique j'aie déjà ingurgité aujourd'hui un alcool qu'on prétendait empoisonné ! Il porta le verre à sa bouche et commença à boire. Mais soudain il pâlit, le verre s'échappa de ses mains et tomba à terre.

— N'ayez pas peur ! s'écria S.M., ce n'est pas du poison. J'y ai versé un peu d'eau dentifrice pour que vous en sentiez le goût, sinon vous ne m'auriez pas cru...

Blystone goûta à son tour le *Highball*.

— C'est exact, il y a quelque chose dans ce verre qui n'y était pas tout à l'heure. Comment est-ce possible, Stanley ? De quelle façon vous y êtes-vous pris ?

— Est-ce donc si difficile à deviner ? Réfléchissez, voyons ! Nous avons ici deux sortes de mélanges ; l'un se compose de gin, de Cointreau et de jus de citron, l'autre de whisky et de gin. Mais qu'y a-t-il encore dans ces mélanges ? que doit-il y avoir pour qu'ils soient vraiment bons ?

— Dites-le-nous !

— *De la glace* ! Tout simplement de la glace, provenant du frigorifique qui se trouve dans la cuisine ! Comprenez-vous maintenant ? Quelqu'un a versé l'atropine, qui est un liquide incolore, dans les godets remplis d'eau dont le contenu se transforme en petits blocs de glace. Quand M^{rs} Sinclair a mélangé les cocktails, elle a pris, comme on le fait toujours, de la glace qu'elle a mis dans le shaker et dans le verre de Blystone.

» Puis elle a goûté les cocktails. Naturellement, la glace n'avait pas eu le temps de fondre et le poison ne s'était pas encore répandu dans le liquide. Ensuite, Schumann a porté le plateau à la salle à manger où

les verres sont restés deux ou trois minutes sans surveillance. Lorsque vous êtes tous revenus de la cuisine, avant de vous servir, Haye a encore agité le shaker ; ainsi l'atropine s'est bien mélangée au cocktail, et vous l'avez bu sans vous apercevoir de rien !

» Vous, Blystone, vous avez eu une sacrée veine ! Si vous aviez demandé un vermouth, un gin ou un autre alcool, qu'on boit ordinairement sans adjonction de glace, le meurtrier aurait dû, bon gré, mal gré, vous pourfendre de son épée, car n'étant pas endormi comme les autres, vous l'auriez dérangé dans son travail.

» Vous comprenez maintenant pourquoi l'atropine s'est trouvée répartie de façon si fantaisiste dans vos verres ; les uns en ont reçu une dose plus forte que les autres, car le meurtrier n'a pu prévoir combien de carrés de glace Mrs. Sinclair mettrait dans le shaker et dans le verre de Blystone. Et c'est également la raison pour laquelle il a été obligé de poignarder Félix Haye : n'ayant pu régler lui-même la quantité d'atropine qui eût suffi à le tuer, il a dû donner un petit... coup de pouce supplémentaire !

» Après quoi, il a rincé le shaker et l'a rempli avec un cocktail inoffensif, afin que la police ne découvrit pas son ingénieux stratagème. Il voulait lui faire croire que c'était l'un des invités qui avait versé le poison dans chaque verre séparément. Et c'est ce qui est arrivé.

— Maintenant, Stanley, dites-nous qui est le meurtrier ! s'écria Blystone.

— Judith Adams, répondit S.M. en regardant l'un après l'autre ses interlocuteurs. Puis, voyant leur stupéfaction, il expliqua : Bien sûr, je sais qu'elle est morte. Mais tout le mystère de cette histoire réside dans le dernier tour que Haye a joué à son assassin. Il a réussi à le désigner sans le nommer expressément. Comme vous le savez, sur l'une des cinq boîtes était écrit le nom de Judith Adams ; mais dans cette boîte se trouvaient des preuves compromettantes pour une autre personne...

— Cet homme était complètement fou, s'exclama Blystone. À quoi lui servait d'écrire un faux nom sur le couvercle de la boîte ? Si je suis bien renseigné, elles ne devaient être ouvertes qu'en présence des trois avocats de Haye, n'est-ce pas ? Ils auraient donc découvert tout de suite que le contenu de l'une d'elles n'avait rien à faire avec Judith Adams !

— Parfaitement, mon cher, vous avez mis le doigt dessus. Selon la sacro-sainte tradition de cette vénérable étude, les trois avocats devaient être présents lorsqu'on ouvrirait ces boîtes. C'était précisément ce que Haye voulait, car, à ce moment-là, on découvrirait

enfin... que l'un d'eux était l'assassin !

— Quoi ? crièrent-ils tous ensemble.

— Eh, oui, parfaitement, dit S.M. d'un air triomphant. Puis il cria :
Allez-y, Popper !

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit avec fracas, et un homme entra en chancelant, soutenu par Popper et par Wright.

C'était l'avocat Charles Drake.

XX

LE DERNIER ANNEAU DE LA CHAÎNE

Une demi-heure plus tard, l'excitation des esprits s'étant un peu calmée, S.M. reprit sa place dans son fauteuil pour donner à ses interlocuteurs les dernières explications qu'ils réclamaient. Entre-temps, on avait remmené le meurtrier, qui n'avait pas desserré les dents.

— Avant que je vous prouve, dit S.M., que Charles Drake est bien l'assassin de Félix Haye, je voudrais attirer votre attention sur la façon ingénieuse qu'a eue ce dernier de désigner Drake à la police, au cas où ses soupçons se révéleraient exacts.

» Charles Drake avait détourné un grand nombre de papiers de valeur que Haye lui avait confiés. Haye ne l'ignorait pas, et Drake, se sachant découvert, pouvait redouter le pire.

» C'est alors que Haye a conçu une idée géniale : celle de confier à *l'étude Drake, Rogers et Drake elle-même* les preuves que l'un de ses avocats était un escroc ; c'était le moyen le plus sûr de les soustraire à ses recherches, car jamais Charles Drake n'irait les chercher dans le coffre de son propre bureau ! Haye savait que les boîtes ne seraient ouvertes qu'en présence de trois avocats. Le père Drake découvrirait alors que son fils était un voleur...

» Haye savait bien que Charles Drake le soupçonnait de manigancer quelque chose. Mais il ne pensait pas que l'avocat se méfierait d'une inoffensive petite boîte portant le nom de Judith Adams. Malheureusement, il avait sous-estimé son ennemi.

— Mais comment se fait-il que le nom de Judith Adams se soit rapporté à Charles Drake ? questionna Blystone. Et comment avez-vous pu établir la culpabilité de cet homme ?

S.M. s'accouda à la table.

— Je dois vous avouer que, jusqu'à hier soir, j'ai beaucoup hésité, répondit-il. Je croyais que le meurtre et le vol avaient été commis par Ferguson, assisté de sa femme. Dans ce cas, tout aurait été si facile à expliquer : Ferguson se glisse dans l'appartement de Haye, verse le poison dans les cocktails laissés sans surveillance à la salle à manger. Puis il redescend, sort par la porte de service, se rend au bureau des avocats, vole les boîtes et revient, non sans avoir refermé la porte de service et remis la chaîne de sûreté. Il aurait tout aussi bien pu revenir

dans cette maison s'il avait trouvé la porte fermée, car son agilité de singe lui permettait de grimper et de redescendre le long des gouttières, ainsi qu'il l'a démontré quand il a disparu après la découverte du crime.

» Cette hypothèse me semblait donc logique, quoique certains points me parussent peu clairs. En effet, si Ferguson était le meurtrier, pourquoi était-il resté si longtemps sur les lieux du crime, au lieu de filer, et pourquoi avait-il signalé sa présence à Sanders et à Marcia avant de se décider à disparaître ?

» C'est alors que, pour en avoir le cœur net, j'ai décidé de prendre part à l'expédition de Sanders et de Marcia Blystone, qui se proposaient d'aller perquisitionner dans la villa de Mrs. Sinclair. Mais à peine arrivé, j'ai vu Ferguson mourir sous mes yeux, empoisonné par une main inconnue.

» Je m'étais donc trompé. Puisque Ferguson n'était pas le meurtrier, le crime devait être imputé à l'un des trois invités de Haye. En effet, Marcia Blystone, qui se tenait devant la porte principale de l'immeuble, n'avait vu ni entrer ni sortir qui que ce fût. Mais l'un des invités avait fort bien pu se glisser par la porte de service et aller voler les boîtes, puis revenir et verrouiller la porte derrière lui ! C'était ainsi que les choses avaient dû se passer. Aucune personne venant du dehors n'avait pu quitter la maison en laissant derrière elle une porte verrouillée. Et si le meurtrier était passé par l'entrée principale, Marcia Blystone l'aurait vu...

» C'est ainsi que je me suis de nouveau trouvé devant le problème de savoir comment le poison avait été versé dans les cocktails. Vous m'aviez tous déclaré qu'aucun de vous n'avait pu le faire. Alors ?... J'ai fini par deviner le truc du frigorifique et de la glace !

» Dès lors, les choses se présentaient ainsi : Le meurtrier devait être parmi les trois invités. On pouvait aussi, à la rigueur, envisager Riordan qui se trouvait dans la maison au moment du crime, mais personne d'autre n'entrait en ligne de compte.

» Si c'était l'un des invités de Haye qui avait empoisonné la glace du frigo, quand avait-il pu le faire ? Certainement pas en arrivant, à onze heures du soir, puisque les cocktails avaient été préparés immédiatement, et qu'il fallait laisser à l'eau le temps de se changer en glace. La chose avait donc dû être faite avant onze heures, c'était certain.

— Est-ce pour cela que vos inspecteurs tenaient tant à savoir ce que nous avions fait ce jour-là ? demanda Schumann.

— Exactement. Et tandis que je me demandais à quelle heure le

meurtrier avait bien pu verser son poison dans l'eau du frigo, j'ai pensé soudain à l'avocat qui avait si aimablement reçu Popper et lui avait donné tant de renseignements utiles. Drake lui avait dit que, vers six heures, il avait apporté à Haye une bouteille de bière, dont il avait été chargé de faire analyser le contenu. Notez que l'avocat aurait très bien pu lui faire porter cette bouteille par son garçon de courses ; mais Haye lui avait parlé au téléphone de son invitation, et l'autre, inquiet de ce qui se préparait, avait préféré venir aux nouvelles.

» Qu'est-il arrivé quand Drake s'est présenté chez Haye ? Celui-ci était en train de se changer pour aller dîner en ville. Tandis qu'il vaquait à sa toilette, Drake a porté la bouteille de bière à la cuisine ; il y est resté un certain temps, a-t-il dit, pour écrire le billet d'avertissement qu'il a fixé ensuite au goulot de la bouteille. Haye avait déjà bu quelques cocktails... À ce moment-là il n'y avait certainement pas d'atropine dans la glace, car sans glace, Haye n'aurait pas pu préparer ses cocktails. En revanche, il est probable qu'il avait rempli les godets d'eau fraîche, pour remplacer la glace qu'il venait d'employer.

» J'en ai déduit que cette eau avait dû être empoisonnée pendant l'absence de Haye, c'est-à-dire entre six et onze heures. Mais il lui fallait bien deux ou trois heures pour se congeler ; le poison avait donc dû être versé entre six et neuf heures.

» J'en étais là de mes réflexions quand, ce matin, deux sortes de renseignements très importants me sont parvenus. D'abord le rapport de Ferguson, et ensuite une série de détails fort utiles relatifs à Miss Judith Adams, que personne parmi vous ne connaissait. Le rapport de Ferguson m'a ouvert les yeux. Je n'avais pas de raisons de mettre en doute la véracité de son récit, du moins en ce qui concernait la mort de Haye, car tout son comportement avait cadré avec ce qu'il disait. C'est d'ailleurs parce qu'il en savait trop qu'il avait été empoisonné. S'il n'avait raconté que des blagues concernant cette mort, pourquoi l'aurait-on tué ?

» En réalisant son récit, certaines réflexions qui m'avaient d'abord paru dépourvues de sens m'ont frappé. Vous allez voir lesquelles. Masters, voulez-vous me donner le rapport de Ferguson ?

Masters remit à S.M. la liasse, qu'il feuilleta avant de continuer.

— Vous vous rappelez, reprit-il, que Ferguson a suivi jusqu'à l'étude Drake le mystérieux inconnu qu'il avait entendu descendre de chez Haye. Là, il l'a vu entrer dans la cour, grimper l'escalier de secours et pénétrer par l'une des fenêtres du bureau. Deux minutes plus tard, il en ressort. Remarquez bien ceci : Ferguson dit deux minutes !

» Après quoi, Ferguson emprunte le même chemin. Voilà ce qu'il écrit : *J'ai vu un coffre-fort béant, dont la serrure avait été fracturée ; il était vide.* Je me suis tout de suite demandé comment l'inconnu avait eu le temps matériel de faire ce travail en deux minutes : entrer dans le bureau, fracturer le coffre-fort, y chercher et y trouver la cassette et enfin la vider de son contenu. Tout cela en deux minutes ? Impossible. D'autant plus que les avocats nous ont avertis que des papiers de valeur, qui étaient cachés dans un autre coffre-fort, avaient également disparu.

» L'inconnu n'a donc pu faire tout cela en deux minutes. Alors, Ferguson a-t-il menti ? Peut-être. Mais dans ces conditions, je vous le demande encore une fois, pourquoi a-t-il été tué ? Admettons donc qu'il ait dit aussi la vérité sur ce point, et cela jusqu'à preuve du contraire.

» Il ressort de son rapport :

1° Que le vol commis à l'étude Drake n'a pas eu lieu à minuit et quart, mais bien plus tôt.

2° Que le vol a été commis par une personne qui possédait les clés des coffres-forts de l'étude.

3° Que le vol a été commis par quelqu'un qui savait que Haye avait déposé des papiers de valeur chez ses avocats, et où ils étaient cachés.

» Les cinq boîtes ont donc été volées bien avant minuit. Mais quand leur contenu a-t-il été réparti dans les poches des invités ? Certainement pas avant qu'ils aient été endormis. Et ils n'ont pas perdu connaissance avant minuit moins dix.

» D'où il appert que ces objets ont été distribués entre minuit moins dix et minuit. Puis, une fois son travail achevé, le meurtrier est retourné à l'étude pour vérifier rapidement s'il n'avait rien oublié, et *il est rentré chez lui.*

» L'importance de ce dernier point est capitale, et j'ai eu beaucoup de peine à l'établir. Puisque Ferguson avait trouvé à son retour la porte de service verrouillée, il était plus logique de supposer que le meurtrier était également retourné à Great Russel Street et que c'était lui qui avait refermé la porte derrière lui... À ce moment, il ne pouvait plus s'agir que de l'un des trois invités de Haye... Mais d'autres indices encore plus significatifs, et que je m'en vais vous exposer tout à l'heure, m'ont détourné de cette hypothèse. En outre, ceux d'entre vous qui ont assisté tout à l'heure à l'interrogatoire du concierge Timothy Riordan ont entendu que *c'est lui qui a fermé la porte derrière Ferguson.* Par conséquent, il était impossible au meurtrier de rentrer dans l'immeuble après son expédition à l'étude Drake, et, une fois son

coup accompli, il est nécessairement rentré chez lui.

» Je puis bien avouer, maintenant, qu'à un certain moment, j'ai cru sérieusement que Marcia Blystone avait pris une part active au meurtre et au vol ; voulant protéger son père, elle aurait pu...

— Voyons, Sir Stanley, vous ne parlez pas sérieusement ? s'écria Sanders.

— M'avez-vous vraiment cru capable de cela ? renchérit Marcia.

— Il fallait tout envisager... D'ailleurs, ma chère enfant, vous faisiez tout pour éveiller mes soupçons. Je ne compte pas le nombre de mensonges que vous m'avez dits. Ensuite, vous avez raflé sous mon nez le rapport de Ferguson et vous ne me l'avez rendu qu'après vous être assurée qu'il ne contenait aucune indication compromettante sur votre père. Vous avez aussi profité de ce que Sanders descendait téléphoner chez Schumann pour fouiller dans les poches de votre père et inventer, au sujet des quatre montres qui s'y trouvaient, une histoire extraordinaire, visiblement destinée à le disculper. Tout cela partait évidemment d'une bonne intention, mais je n'admets pas qu'on trompe la police, sous quelque prétexte que ce soit. Vous vous êtes ainsi rendue très suspecte ! Je n'ai pas été cependant jusqu'à croire que vous possédiez la clef des coffres-forts des Drake, ni que vous étiez renseignée sur les valeurs que Haye leur avait confiées. Vous ne pouviez donc être la coupable.

» Quand j'ai appris par Blystone qui était Judith Adams, je me suis longuement creusé la tête pour essayer de comprendre pourquoi Haye avait choisi son nom pour désigner le meurtrier. Et j'ai fini par retrouver la curieuse association d'idées qui l'a guidé dans son choix.

» Le mot *dragon* vient du latin *draco*. Or le nom *Drake* a la même racine... Comprenez-vous l'astuce ? Ce pauvre Haye s'est cru très malin, jamais il ne se serait douté que son ennemi l'était bien plus que lui.

S.M. se tut un instant, l'air songeur. Puis il reprit :

— Il est résulté de l'enquête que Popper a menée aujourd'hui sur vos occupations le jour du meurtre qu'aucun de vous ne s'est approché de cette maison ni de celle où se trouve l'étude Drake, ce jour-là.

» En revanche, qui s'est rendu, à six heures du soir, à l'appartement de Haye ? Charles Drake. Qui a eu l'occasion, tandis que Haye s'habillait, de verser du poison dans l'eau du frigorifique ? Drake. Qui est resté seul un long moment à la cuisine ? Drake. Qui était exactement renseigné sur l'invitation qui allait avoir lieu, l'heure à laquelle elle avait été fixée et le nom des invités ? Drake.

» Le filet se resserrait autour de lui. On pouvait à la rigueur se

demander si quelqu'un n'avait pu s'introduire dans l'appartement de Haye pendant qu'il était allé dîner, pour verser le poison dans l'eau du frigorifique. Mais là encore, la réponse était nette : sitôt après le départ de Haye, le concierge est monté à son appartement ; il s'est installé dans la cuisine et s'est mis à boire le whisky qu'il y a trouvé. Qu'il ait été soûl ou non, personne n'aurait pu s'introduire dans l'appartement, ni, à plus forte raison, ouvrir le frigorifique sans qu'il le voie.

» Évidemment, on pouvait aussi se demander si Riordan n'avait pas empoisonné lui-même l'eau du frigo. Mais quiconque connaît ce brave homme et a étudié les résultats de l'enquête ne peut douter de son honnêteté. De même, je l'ai cru sans hésiter quand il a dit que c'était lui qui avait fermé la porte de service après le passage de Ferguson.

» Nous devinons aussi les mobiles de Drake. Il savait que Haye connaissait les graves détournements qu'il avait commis à ses dépens, et il craignait qu'il ne le fit arrêter. Il s'est donc décidé à agir. D'abord, il lui a envoyé une bouteille de bière qui contenait une dose mortelle d'atropine.

» Comment a-t-il réussi à se procurer de telles quantités de ce poison ? Admettons que quelqu'un se présente dans une pharmacie avec une fausse barbe et demande, sous un prétexte quelconque, une petite quantité d'atropine, sans ordonnance médicale ; il risque fort de paraître suspect. La seule façon de ne pas éveiller les soupçons, c'est d'en commander de grandes quantités à la fois. Personne ne se doute, alors, que ces doses massives ne seront pas employées, sauf quelques milligrammes, qui seront discrètement administrés à une personne dont la tête ne vous revient pas...

» Pour se procurer une grande quantité d'atropine, Drake s'est fait passer pour un fabricant de collyres et il a ainsi obtenu d'une fabrique de produits chimiques tout ce qu'il désirait.

» Cependant, Haye avait flairé le danger. L'envoi de la bouteille de bière lui a paru suspect. Nous ne savons pas s'il s'est douté que c'était Drake qui avait fait le coup, mais il nous est permis de le supposer. Et comme c'était un garçon plein d'humour, il ne s'est pas privé du plaisir de confier à ses avocats le soin de faire analyser le contenu de la bouteille.

» Il les a aussi chargés de faire faire une enquête à ce sujet par un détective, ce qui me paraît un peu étrange s'il soupçonnait Drake d'avoir voulu l'empoisonner. C'est pourquoi je présume qu'il ne se méfiait pas plus et pas moins de Drake que de Blystone, qui, en tant que médecin, pouvait se procurer autant d'atropine qu'il le voulait, ou de Mrs. Sinclair, qui était accusée à tort d'avoir empoisonné deux

hommes.

» C'est ainsi que, pour se protéger, il a imaginé l'histoire des cinq boîtes. Mais Drake a été plus rusé que lui. Je suis persuadé qu'il a très vite compris pourquoi l'une des boîtes portait le nom de Judith Adams. Il l'a ouverte. Nous ne savons pas ce qu'elle contenait, et il ne nous le dira sans doute jamais. Mais les preuves que Haye avait de ses détournements devaient être sérieuses pour que, non content de les avoir fait disparaître, il ait décidé la mort de son client...

» Il a donc combiné son plan dans tous ses détails. Il fallait d'abord qu'il fît croire à un cambriolage et qu'il fît disparaître les cinq boîtes à la fois et non pas seulement celle qui portait le nom de Judith Adams. Je pense que, par curiosité, il a ouvert les quatre autres, pour voir ce que Haye y avait caché. C'est en découvrant leur contenu, qu'il a imaginé d'endormir les trois invités, pour pouvoir s'introduire dans l'appartement et tuer Haye sans crainte d'être reconnu. En trouvant ce cadavre et ces trois personnes sans connaissance dont les poches contiendraient des objets étranges, toute l'attention de la police serait dirigée sur les invités de Haye, et la responsabilité du meurtre aurait alors de fortes chances de retomber sur eux.

» Il n'était pas question pour Drake d'utiliser les indications écrites que Haye avait jointes au contenu des boîtes. C'eût été imprudent. Il ne fallait rien préciser, laisser peser sur les invités des accusations vagues, pour les forcer à se taire, ou à faire de fausses déclarations à la police. L'assassin pourrait alors disparaître à la faveur de ce brouillard artificiel. Drake avait pour unique préoccupation de tromper la police et de l'aiguiller sur une fausse voie. D'ailleurs, cela ne lui a pas trop mal réussi...

» C'est entre sept heures et dix heures et demie, environ, qu'il a dû faire toute la mise en scène du cambriolage, au moment où le personnel avait quitté les bureaux. Il est en tout cas certain qu'il se trouvait vers dix heures et demie à Great Russell Street. Il s'est faufilé dans l'appartement de Haye, où il a attendu l'arrivée des invités. Probablement avait-il une clef de l'appartement, mais il n'en a pas eu besoin. La porte était ouverte, puisque Riordan se trouvait encore à la cuisine, ivre mort apparemment.

» Par mesure de précaution, Drake a coupé les fils du téléphone, puis il s'est rendu dans la chambre à coucher et il s'est caché dans l'armoire. Voilà pourquoi Ferguson ne l'a pas vu quand il y est entré à son tour ; il semble bien, d'ailleurs, que Drake n'ait pas vu non plus Ferguson. Plus tard, quand l'atropine a fait son effet, il a réparti le contenu des boîtes dans les poches des invités, puis il a tué Haye. Ferguson n'en a rien vu, car il était déjà redescendu au second étage.

» Une fois son travail terminé, Drake s'est empressé de disparaître, suivi de près par Ferguson. Mais comme il voulait faire croire que c'était un des invités qui était allé voler les boîtes, il a laissé en sortant toutes les portes ouvertes. C'est dans le même but qu'il a mis le parapluie de Haye bien en vue dans l'escalier. Puis il s'est rendu rapidement à son étude, pour forcer, à l'aide d'un couteau, la fenêtre du bureau, afin que la police crût vraiment à un cambriolage... À minuit et quart, il a regagné son domicile, situé à dix minutes de là. À minuit et demie, le veilleur de nuit lui téléphone, et il apprend, à son immense stupéfaction, qu'un homme a été aperçu, quelques instants auparavant, sortant par une fenêtre de son étude. C'était, pour lui, un alibi inespéré !

S.M. toussa pour s'éclaircir la voix.

— Et voilà, conclut-il, comment les choses se sont passées. Masters comblera, par une enquête supplémentaire, les lacunes qui subsistent encore dans le rapport de cette histoire. Ah ! encore un mot sur Ferguson : Comme vous le savez, il était présent lorsqu'on a découvert le meurtre. Bien des choses lui échappaient à ce moment-là, mais de tout ce qu'il avait vu dans la nuit, il a très vite déduit que le meurtrier ne pouvait être que Charles Drake. Le lendemain, il s'est mis en rapport avec lui. Il avait combiné tout un plan de chantage qui devait lui rapporter gros. Mais il s'est bien gardé de mettre son épouse dans le secret. C'est pourquoi il a profité de l'interrogatoire de Mrs. Sinclair à Scotland Yard, pour convier Drake à un rendez-vous d'affaires... Nous savons comment ce colloque s'est terminé.

S.M. se tut. Un lourd silence suivit la fin de son exposé ; chacun essayait, en évoquant ses souvenirs dans les moindres détails, de reconstituer encore une fois les scènes étranges de cette tragédie...

Une heure plus tard, il ne restait plus, dans la salle à manger, que Sir Stanley Merrivale et son fidèle collaborateur Humphrey Masters.

— Eh bien, Sir Stanley, une fois de plus, vous avez triomphé de toutes les difficultés et surmonté tous les obstacles, conclut Masters avec admiration. Vous pouvez être fier de vous...

— Fier de moi ? grogna S.M. Et le pari que j'ai fait avec Antonelli, le marchand-fruitier ? Et ma cure d'amaigrissement ? Voilà où l'on en arrive, avec vos maudites histoires. On oublie ses préoccupations les plus essentielles.

Il s'interrompit un instant, puis, brusquement, s'écria :

— Mais je ne me tiens pas pour battu. Dès demain, je recommence ma cure. Et vous verrez, d'ici deux ou trois semaines !...

Collection « Le miroir obscur »

Suspense / Insolite / Mystère

sous la direction de Hélène et Pierre Jean Oswald

Des livres où règnent l'aventure à l'état pur et la peur absolue : des heures de passion et d'angoisse garanties.

1. Howard Fast : *L'ange déchu.*
2. John Buchan : *La Centrale d'Énergie.*
3. J.T. Rogers : *La sinistre main droite.*
4. John Collier : *Un rien de muscade.*
5. J.F. Bardin : *La mort en gros sabots.*
6. Fredric Brown : *Tuer pour passer le temps.*
7. Colin Wilson : *La cage de verre.*
8. Kenneth Fearing : *Le grand horloger.*
9. G.J. Arnaud : *Tel un fantôme.*
10. Frédéric Dard : *Coma suivi de Puisque les oiseaux meurent.*
11. Frédéric H. Fajardie : *Le loup par les oreilles.*
12. Thomas Walsh : *Midi, Gare Centrale.*
13. Fredric Brown : *Une nuit à la morgue.*
14. Stanley Ellin : *Le huitième cercle de l'enfer.*
15. Frédéric Dard : *Histoires déconcertantes.*
16. Pierre Siniac : *Monsieur Cauchemar.*
17. Fredric Brown : *La bête de miséricorde.*
18. Pierre Siniac : *La câline inspirée.*
19. William Irish : *Un tramway nommé mort.*
20. Patrick Quentin : *À mort Van neuf !*
21. Théo Durrant : *La forêt de marbre.*
22. Nancy Rutledge : *La mante religieuse.*
23. Fredric Brown : *120 heures de cauchemar.*

24. Ed McBain : *Le sang sur le trottoir*.
25. Dorothy B. Hugues : *La boule bleue*.
26. Donald Westlake : *Pièces détachées*.
27. Pierre Siniac : *Comment tuer son meilleur copain*.
28. David Graham : *Opération Balai*.
29. Frédéric H. Fajardie : *La théorie du 1 %*.
30. Léo Malet : *Johnny Metal*.
31. William Irish : *Retour à Tillary Street*.
32. Frédéric H. Fajardie : *La nuit des chats bottés*.
33. Léo Malet : *Miss Chandler est en danger / Affaire double*.
34. Robert Bloch : *La scène finale*.
35. William Irish : *Le mystère de la chambre 813*.
36. Léo Malet : *Le gang mystérieux / Aux mains des réducteurs de têtes*.
37. Helen McCloy : *La vierge au sac d'or*.
38. Léo Malet : *Johnny Metal et le Dé de jade*.
39. Pierre Siniac : *Luj Inferman' ou Macadam-Clodo*.
40. John Dickson Carr : *Celui qui murmure*.
41. Léo Malet : *Recherché pour meurtre*.
42. Roy Vickers : *Un si beau crime*.
43. Léo Malet : *Mort au bowling*.
44. John Dickson Carr : *À la vie... à la mort*.
45. Léo Malet : *Cité interdite* suivi de *Derrière l'usine à gaz*.
46. Léo Malet : *L'auberge de banlieue* suivi de *L'enveloppe bleue*.
47. Roy Vickers : *L'ennemi intime*.
48. Howard Browne : *Ni vu ni connu*.
49. Léo Malet : *La cinquième empreinte* suivi de *Erreur de destinataire*.
50. Léo Malet : *La mort de Jim Licking*.
51. Frédéric H. Fajardie : *Le souffle court* (inédit).
52. Roy Vickers : *Le cercle fermé*.
53. John Dickson Carr : *Les neuf mauvaises réponses*.
54. Roy Vickers : *Le mort au bras levé*.

- 55. Marc Villard : *La vie d'artiste* (inédit).
- 56. John Dickson Carr : *Il n'aurait pas tué Patience*.
- 57. Robert Bloch : *Étoiles filantes*
- 58. Fredric Brown : *Attention chien gentil !* (inédit)
- 59. John Evans : *Tous les chemins mènent au cimetière*.
- 60. John Dickson Carr : *Ils étaient quatre à table*.
- 61. Robert Bloch : *Le temps mort*.

À paraître fin avril :

- 62. Howard Fast : *Sylvia (L'Enquête)*
- 63. Charlotte Armstrong : *... et merci pour le chocolat*.

Toutes les couvertures de la collection « Le miroir obscur » sont illustrées par Jean-Claude Claeys.

*Cet ouvrage a été composé et achevé d'imprimer en avril 1983
par l'Imprimerie Floch à Mayenne (20721). Éditeur n° 191.*

Dépôt légal : avril 1983. Imprimé en France. Tirage : 5 000 exemplaires

ILS ÉTAIENT QUATRE A TABLE

Ils étaient quatre à table... C'est du moins dans cette position que sont découverts les corps inanimés de Bonita Sinclair, la célèbre critique d'art, Sir Dennis Blystone, chirurgien de renom, Bernard Schumann, égyptologue, et Felix Haye, homme d'affaires, dans l'appartement de ce dernier. La découverte est faite par le jeune docteur Sanders et la jolie Marcia Blystone, fille du chirurgien.

Les quatre victimes ont subi un empoisonnement à l'atropine. Trois d'entre elles seront ranimées, mais la dernière a déjà succombé à une blessure mortelle provoquée par une lame effilée. Le plus étrange est que chacun des participants de cette réunion, sauf la victime, avait sur lui les objets les plus hétéroclites : Bonita Sinclair une petite bouteille de chaux vive et une autre de phosphore, Bernard Schumann un mouvement de réveil et Sir Blystone, quatre montres...

On apprend ensuite que Felix Haye avait déposé, peu avant sa mort, à l'étude Drake, Rogers and Drake, cinq petites boîtes à n'ouvrir qu'après son décès ; or, la nuit du crime, l'étude a été cambriolée et les boîtes ont disparu...

Sir Stanley Merrivale débrouillera, comme il se doit, cet imbroglio en découvrant le coupable et surtout en expliquant comment l'atropine fut administrée aux invités de Felix Haye alors que, tous les témoignages concordent sur ce point, personne n'a pu mettre de poison dans les verres...

Célèbre et génial auteur anglais d'œuvres policières, John Dickson Carr (qui signait également Carier Dickson) est l'auteur de soixante-quatorze romans publiés de 1930 à 1960 dont plus de la moitié ont été traduits en français (les derniers dans l'excellente et regrettée collection Red Label de François Guénif) mais dont la plupart, et parfois les meilleurs, sont devenus introuvables, ainsi Celui qui murmure, A la vie... à la mort. Les neuf mauvaises réponses, Il n'aurait pas tué Patience (réédités dans cette même collection), mais aussi Le secret du gibet, La chambre ardente (sans doute son chef-d'œuvre), La flèche peinte, Her vous tuerez, Qui a peur de Charles Dickens ?, etc.

Le fantastique n'est jamais absent des œuvres de John Dickson Carr et c'est en partie cette constante dans son œuvre qui la rend toujours aussi attachante et moderne aujourd'hui.

Né aux Etats-Unis en 1906 d'une famille d'origine anglaise, John Dickson Carr est mort en Angleterre en 1977.

